



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HISTOIRE
DE
N. S. JÉSUS - CHRIST

A la même Librairie :

BIBLE (la) DE FAMILLE, ou Histoire de l'Ancien Testament; ouvrage adopté par l'université et approuvé par Mgr l'évêque d'Arras. 4^e édition. in-12.

— Le même ouvrage. in-18.

INSTRUCTIONS SUR LES ÉVANGILES des dimanches et fêtes de l'année; ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Châlons. 3^e édition. in-18.

HISTOIRE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, dite *Bible de Royaumont*; édition retouchée et augmentée d'un questionnaire placé à la fin de chaque chapitre. 1 volume petit in-12 de près de 500 pages.

HISTOIRE DE LA RELIGION avant la venue de Jésus-Christ, par Lhomond; édition augmentée de la Vie de N. S. Jésus-Christ jusqu'à son ascension. pⁱ in-12.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE, par le même auteur; édition continuée jusqu'à l'avènement de PIE IX au trône pontifical. pⁱ in-12.

DOCTRINE CHRÉTIENNE en forme de lectures de piété, où l'on expose les preuves de la religion, les dogmes de la foi, les règles de la morale, ce qui concerne les sacrements et la prière; par le même. pⁱ in-12.

INSTRUCTIONS sur les principales vérités de la religion, adressées par Mgr l'évêque de Toul au clergé et aux fidèles de son diocèse; par Humbert; édition augmentée. pⁱ in-12.

INSTRUCTIONS CHRÉTIENNES pour les jeunes gens, avec des traits d'histoires et des exemples édifiants; par le même; édition retouchée et augmentée. pⁱ in-18.

ÉPÎTRES ET ÉVANGILES des dimanches et fêtes de l'année, avec des prières durant la sainte messe, none, vêpres et complies; à l'usage des écoles. in-18.

— *Le même ouvrage* avec des réflexions sur chaque évangile. in-18.

ENTRETIENS sur les principales fêtes de l'année; 2^e édition. in-18.

OBSERVATION (de l') des Commandements de Dieu, avec des exemples appliqués à chaque précepte. in-18.

OBSERVATION (de l') des Commandements de l'Eglise, avec des exemples appliqués à chaque précepte. in-18.

MORALE DU CHRISTIANISME offerte à la jeunesse, par M. D. S.*** 2^e édition. in-12.

— Le même ouvrage. 2 vol. in-18.

DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, apostolique et romaine; bonheur de la connaître et de lui appartenir. in-18.



Cabasson del

Lefort Edit.

Monnun. sc

Laissez venir à moi les petits enfants.

Marc X 14

HISTOIRE

DE

LA VILLE DE MONTEVIDEO
DANS LE SIÈCLE DE SON FONDATION

PAR M. J. DE LA ROSA

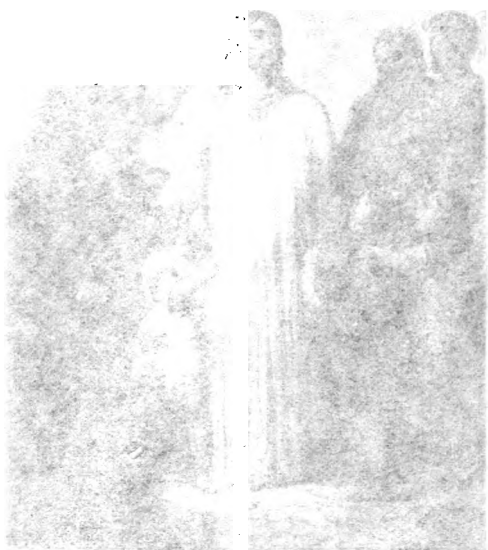
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE NATIONALE DE MONTEVIDEO

PARIS, 1904

1904

IMPRIMERIE DE LA VILLE DE MONTEVIDEO

1904



Personne à modes, en enfant.

HISTOIRE

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST

PAR M. L'ABBÉ PETIT,

Auteur de l'Histoire de S. François d'Assise et de divers autres ouvrages.

AVEC APPROBATION



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

1854

509.156-A.

propriété

Le dépôt de cet ouvrage a été fait conformément à la loi.

Le droit de traduction est réservé par l'éditeur.



NOUS, ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE ET DE SAINTES,

D'après le rapport que nous a fait un grave et savant théologien sur *la Vie de Jésus-Christ, composée par M. l'abbé Petit, curé de Saint-Nicolas et chanoine honoraire de la Rochelle*, en avons approuvé de grand cœur la publication. Cet ouvrage est une analyse raisonnée et pleine de sentiments pieux de la vie et de la doctrine de notre divin Rédempteur.

Le sage écrivain, connu par plusieurs autres intéressants écrits, prévient dans celui-ci les difficultés qui pourraient arrêter, et ses réflexions font remarquer fort à propos les preuves évangéliques de la divinité du Sauveur, l'excellence de sa doctrine, les vertus dont il a été le modèle, l'ineffable beauté de son auguste caractère, et la sagesse des voies de Dieu dans toute l'économie des circonstances de cette vie admirable.

Ce livre est surtout empreint de cet esprit d'onction que respirent le langage et les productions du pieux auteur. On sent partout que c'est un besoin pour lui de faire connaître et aimer le Dieu d'amour dont son cœur est rempli.

† CLÉMENT,

La Rochelle, 9 juin 1854.

Evêque de la Rochelle et de Saintes.

INTRODUCTION.

La faute du premier homme avait plongé sa postérité dans un abîme de misères, d'où une main toute-puissante pouvait seule le tirer. Dès l'instant qui suivit sa chute, Dieu montra au coupable, dans un avenir indéterminé, le Sauveur qu'il destinait au genre humain, pour guérir ses plaies et réparer ses ruines. Le long espace de temps qui s'écoula jusqu'à l'incarnation du Fils de Dieu, avait pour but de disposer l'univers à profiter de sa mission, et on peut dire que ce retard, donné à sa venue sur la terre, n'a pas été moins convenable ni moins utile que le fut son retour au ciel, quand il dit à ses apôtres : *Il est avantageux pour vous que je m'en aille* ¹. L'action de ce divin Médiateur sur le monde a été continuelle; et, quoiqu'il n'ait paru en personne que dans la plénitude des temps ², nous le retrouvons néanmoins, dès l'origine des siècles, dans les promesses de Dieu si souvent renouvelées, et dans le soin qu'il prend de disposer le monde à le recevoir.

Ainsi, dès l'instant de la faute du premier homme, Dieu

¹ Joan. xvi. 7.

² Gal. iv. 4.

commença à faire sentir au genre humain ce divin remède de la rédemption, dont les effets merveilleux furent moins remarquables d'abord, mais devaient être plus tard si éclatants et si abondants¹ ! Il est vrai que le sang de Jésus-Christ n'avait point encore coulé; que l'union de la nature divine avec la nature humaine dans la personne du Fils de Dieu n'était pas encore consommée, et que l'œuvre de la miséricorde paraissait suspendue; mais n'est-ce pas déjà s'occuper d'une plaie que de la mettre en état de recevoir l'application du remède; et le médecin qui attend un moment favorable pour agir, et qui prépare et amène ce moment par des soins préalables et habilement gradués, peut-il être accusé d'abandonner son malade ou de le négliger? Non, sans doute; et il le traite beaucoup mieux par ces sages délais que par une précipitation qui serait peut-être homicide !

Telle a été la conduite de la Providence dans le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu. Ce Médecin adorable n'a point été en retard auprès de nous; mais il est venu avec la lenteur qu'exigeait la position du grand malade étendu sur la face de la terre². Blessé par l'orgueil, le genre humain aurait sans doute repoussé la main qui venait pour le guérir, si elle se fût montrée à découvert avant qu'il eût reconnu lui-même toute la profondeur de la plaie.

Il était donc juste de laisser passer le temps de la loi de

¹ Copiosa apud eum redemptio. ps. LXXIX. 7.

² Magnus in terrâ jacebat ægrotus; magnus de cœlo venit medicus. St Aug.

nature , sous laquelle les nations idolâtres , plongées dans la plus affreuse corruption , devaient sentir le besoin d'un Sauveur, qui apportât aux hommes des bénédictions qu'évidemment ils ne pouvaient mériter par eux-mêmes ; il était juste également que , sous la loi donnée par Moïse ¹, cette expérience si triste mais si avantageuse de la faiblesse humaine se continuât, fût poussée jusqu'à la dernière évidence , et qu'on sentît plus vivement encore le besoin de la grace divine qui est le fruit des mérites de Jésus-Christ ².

C'est dans cette vue que Dieu reculait de tant de siècles l'accomplissement de ce grand mystère ; adoucissant d'ailleurs par ses promesses l'ennui d'un si long retard , et donnant aux hommes des moyens suffisants de salut, mais toujours en vue du divin Médiateur qui en devait être pour tous la source unique.

Ainsi , avant de porter les yeux sur la crèche de Bethléem , de pénétrer dans la petite maison de Nazareth , et de parcourir avec le Sauveur les campagnes de la Judée , on doit , pour le bien connaître , jeter aussi un regard sur les quatre mille ans qui ont précédé sa venue. Ils appartiennent à son histoire aussi bien que les temps postérieurs ; et ce serait avoir, sur ce Dieu fait homme , des idées bien incomplètes , bien peu exactes , que de se renfermer , pour l'étudier , dans l'espace qui sépare son berceau de sa tombe. « Jésus-Christ , dit saint Paul , était hier, il est aujourd'hui ,

¹ Lex per Moysen data est. Joan. 1. 17.

² Gratia autem per Jesum Christum facta est. *Ibid.*

il sera aux siècles des siècles ¹. » Voici en trois mots l'abrégé de son histoire. Tout ce qui s'est fait de grand et d'extraordinaire depuis l'origine du monde le regardait et se rapportait à lui, puisqu'il est la fin de tous ouvrages de Dieu. Il n'y a pas, dans nos saintes écritures, une seule page où on ne le trouve : il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle ; il est partout, mais seulement en figure, puisque, comme l'enseigne l'Apôtre, depuis l'origine du monde *tout arrivait en figures à nos pères* ². Dieu, traitant les hommes comme des enfants, les élevait peu à peu, par des images sensibles, à la connaissance de ses mystères, et il voulait que ce pompeux appareil et cette majesté extérieure de la religion judaïque fussent autant de figures de ce que devait être plus tard en réalité son Fils adorable. Aussi saint Augustin disait-il que, dans la loi écrite comme dans la loi de nature, il n'aurait rien trouvé de doux si ses regards n'eussent rencontré partout le Seigneur Jésus.

Ce n'est pas toutefois cette partie de l'histoire du Sauveur que nous voulons retracer ici. Notre intention est de n'envisager ce Maître adorable qu'à partir du moment où sa venue dans le monde s'est accomplie. Ce sera pour nous un champ assez vaste, une assez abondante matière à de solides réflexions.

¹ Jesus Christus heri et hodie; ipse et in sæcula. Heb. XIII. 8.

² I Cor. X. 10.

Bien des plumes, sans doute, se sont déjà exercées sur ce beau sujet; mais nous ne croyons pas inutile de suivre, après tant d'autres, une veine trop féconde, trop riche, pour pouvoir être jamais épuisée. Tous ceux d'ailleurs qui ont écrit l'histoire de Notre-Seigneur, depuis les évangélistes, l'ont fait au point de vue des besoins de leur époque; ce qui rend leurs livres moins utiles aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au moment où on les a composés. Le fond de l'histoire est sans doute toujours le même; mais les fruits qu'on en retire doivent varier selon les temps. Dans un siècle de foi et de profondes convictions religieuses, l'historien du Sauveur peut se borner à être édifiant et à nourrir la piété de ses lecteurs; à une époque, au contraire, où l'irréligion abonde, et où les croyances sont si mal assises dans un grand nombre d'esprits, on doit songer à autre chose qu'à des considérations pieuses et touchantes: c'est surtout la foi qu'il faut faire jaillir de cette histoire, de manière qu'elle rayonne victorieuse dans le cœur de ceux qui la liront.

Tel est le but que nous nous sommes proposé. Donner à la jeunesse chrétienne, et en même temps aux personnes plus avancées en âge, une idée exacte de la vie de ce Dieu incarné, que tant d'écrivains plus ou moins habiles, plus ou moins impies, ont indignement travestie, dans ces derniers temps; montrer le véritable esprit de l'Evangile; faire aimer Notre-Seigneur en le faisant bien connaître, et rendre particulièrement sensible sa divinité, sur laquelle repose tout l'édifice de la religion: voilà l'idée qui domine

notre esprit, ou, pour mieux dire, le besoin qui s'est emparé de notre cœur.

Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, et nous n'hésitons pas à le dire, que cette tâche est bien forte pour nous; mais si quelque chose pouvait suppléer au talent, ce serait sans doute la bonne volonté, jointe à une étude consciencieuse des faits qu'on entreprend de retracer. Or il nous semble que la bonne volonté, ce trésor des pauvres, ne nous manque pas. Notre vie d'ailleurs s'étant passée tout entière à étudier Celui dont nous allons écrire l'histoire, nous pouvons en parler comme d'une ancienne connaissance, comme d'un ami intime dont nous nous sommes constamment et presque uniquement occupé. L'Apôtre se glorifiait autrefois de ne rien connaître que Jésus, et Jésus crucifié¹; nous lui emprunterons ici cette profession de foi; nous ferons, sans rougir, le même aveu, et nous pourrons alors dédommager nos lecteurs de ce qui nous manque par ailleurs, en les faisant jouir du plus précieux de tous les avantages, celui de connaître exactement la vérité : *Ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem*².

C'est aux évangélistes eux-mêmes et à eux seuls que nous emprunterons la connaissance des faits qui ont rempli la vie de Notre-Seigneur. Sans parler de l'autorité de l'Eglise qui nous les présente, et à ne considérer la chose qu'au point de vue humain, on ne saurait trouver de

¹ 1 Cor. II. 2.

² Luc. I. 4.

témoins plus sûrs ni mieux informés ; et , s'ils ont été véridiques dans leurs récits , nous devons leur accorder aujourd'hui la même confiance qu'ils ont obtenue autrefois de leurs contemporains , puisque le temps , quelque long qu'il soit , ne peut jamais diminuer les droits de la vérité , ni la transformer en imposture. Nous ne connaissons pas d'histoires profanes qui offrent plus de garanties que l'histoire sacrée de l'Evangile ; et comme nous ne pourrions , sans folie , révoquer en doute la masse des faits rapportés par Tacite , Salluste ou tout autre grave historien , il nous semble que ce serait une folie au moins égale , de ne vouloir pas ajouter foi au témoignage des historiens de Notre-Seigneur Jésus-Christ , qui étaient si bien placés pour découvrir la vérité.

Nous puiserons donc avec confiance dans les évangélistes ; car ils ont écrit peu de temps après la mort du Sauveur , quand le souvenir de son passage dans le monde remplissait encore tous les esprits , et qu'il eût été si facile de leur donner un démenti , qu'ils n'ont cependant jamais reçu. Il nous semble , en effet , que si le massacre des Innocents , la fuite en Egypte , le retour sous Archelaüs , et le séjour de Nazareth eussent été des fables , les habitants de Jérusalem , de Bethléem et de Nazareth n'auraient pas manqué de se révolter contre l'évangéliste qui eût ainsi osé , trois ou quatre ans seulement après la mort de Jésus-Christ , offrir à la génération contemporaine , sous le titre imposant d'histoire , un conte fait à plaisir , un véritable tissu de mensonges. Or nous ne voyons pas la moindre

trace d'une opposition de ce genre ; et les plus grands ennemis du Sauveur, les Scribes et les Pharisiens, dont plusieurs sans doute vivaient encore alors, laissèrent passer l'Évangile sans chercher à en montrer la fausseté ; ce qu'ils avaient tant d'intérêt à faire et ce qui leur eût été si facile !

Nous remarquons, en outre, que l'amour seul de la vérité a pu porter les apôtres à rendre un si solennel témoignage aux miracles du Sauveur et à sa vie toute divine, et nous ne voyons pas comment ils auraient pu sans folie s'exposer à une mort certaine et ignominieuse, pour faire adopter au monde un Évangile plein de faussetés et de mensonges. Il fallait qu'ils fussent bien certains de ce qu'ils annonçaient pour se laisser ainsi tous égorger, plutôt que de renoncer à dire ce qu'après tout ils avaient vu, entendu et touché ¹.

Du reste, plus nous lisons l'Évangile, et plus nous y trouvons ce cachet de vérité qu'un imposteur n'imprime point ordinairement à ses œuvres. Le style en est simple, quoique plein de noblesse et de dignité. Les circonstances de la vie de Notre-Seigneur y sont présentées sans recherche et sans affectation ; et pas une de celles qui peuvent le rabaisser aux yeux du monde n'a été omise ou seulement négligée. Les fatigues, les peines, les humiliations de sa vie apostolique, les angoisses de sa passion, les opprobres de sa mort, tout est là ; tout est reproduit dans les plus minces détails et avec une candeur qui n'a peut-être jamais eu d'égale. Quand on fait une histoire à plaisir, *ce n'est point*

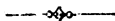
¹ Act. iv. 10. — I Joan. i. 1.

*ainsi qu'on invente*¹; et cette observation, qui nous inspire aujourd'hui tant de confiance, n'avait pas frappé moins vivement les premiers chrétiens, qui, se trouvant placés si près des événements, pouvaient les apercevoir d'une manière plus distincte, et les juger encore plus sûrement que nous. Auraient-ils embrassé la foi en si grand nombre, aux dépens de leur repos et de leur vie, si les croyances chrétiennes avaient reposé sur un fondement ruineux? on ne peut raisonnablement le supposer. Les ouvrages si solides, si remarquables, que nous ont laissés une foule d'hommes éminents qui entrèrent dans l'Eglise presque à sa naissance, nous donnent une trop grande idée de leurs lumières et de la portée de leurs esprit, pour que nous puissions croire qu'ils aient subi le joug du christianisme en aveugles et sans avoir constaté sa céleste origine. Or ils ont tous reconnu à l'Evangile ce cachet divin qui nous frappe nous-mêmes. « Si les apôtres, dit quelque part le docte Eusèbe, avaient eu en vue d'embellir par des mensonges l'histoire de leur Maître pour le rendre plus recommandable à la postérité, auraient-ils parlé de ses souffrances? auraient-ils raconté sa tristesse, le trouble de son âme, la fuite de ses disciples? auraient-ils dit que Pierre, le chef du collège apostolique, le renia jusqu'à trois fois?... etc. — Je crois, disait Origène dans son apologie contre Celse, que le Sauveur Jésus a voulu choisir pour ses historiens des hommes tels qu'étaient les apôtres, afin qu'on ne pût avoir de doute sur leur sincérité, puis-

¹ Mot célèbre de J.-J. Rousseau.

qu'ils étaient de toute manière si peu capables d'user de fraude et d'artifice... »

Que ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas encore le bonheur de partager avec nous cette foi surnaturelle qui fait reconnaître dans l'Evangile la parole de Dieu, reçoivent du moins les faits dont il est rempli avec la confiance que doivent inspirer des historiens pleins de sincérité; ce premier pas les conduira peut-être plus loin. Et que ceux qui sont déjà en possession de croire à la religion et de l'aimer s'affermissent de plus en plus dans ces heureuses dispositions, et apprennent à mieux connaître encore Celui à qui ils doivent un si grand bienfait. Nos vœux alors seront remplis, et notre faible travail bien payé.





HISTOIRE

DE N. S. JÉSUS - CHRIST

CHAPITRE I

**Zacharie et Elisabeth. — Incarnation du Verbe divin. — Visitation. —
Naissance de Jean-Baptiste. — Songe de Joseph.**

LA naissance du Sauveur des hommes fut précédée de celle de Jean-Baptiste, dont la mission devait être de montrer du doigt au peuple juif, Celui que les prophètes avaient annoncé bien des siècles à l'avance, et en qui les promesses de Dieu devaient avoir leur accomplissement.

Zacharie et Elisabeth, qui donnèrent le jour au saint Précurseur, étaient recommandables l'un et l'autre par une piété dont l'Esprit-Saint lui-même a fait les plus grands éloges, et qui ajoutait un nouvel éclat à la splendeur de leur origine. Non contents de pratiquer la vertu devant les hommes et de les édifier par une conduite irréprochable, ils cherchaient surtout à plaire au témoin intérieur qui porte le regard jusqu'au fond de nos consciences, et, marchant toujours en la présence de Dieu, ils observaient avec une exactitude parfaite ses saints commandements.

Une seule chose manquait à leur bonheur : ils n'avaient point d'enfants, et toute espérance d'en avoir était perdue pour eux, puisqu'Elisabeth, naturellement stérile, était parvenue, aussi bien que son époux, à un âge avancé. Mais Dieu, en soumettant la nature aux lois immuables qui la régissent, est pourtant toujours demeuré au-dessus de ces lois, et rien ne s'oppose à ce qu'il en suspende le cours, quand il lui plaît de manifester avec éclat sa toute-puissance. Il voulut donc préluder au merveilleux enfan-tement d'une vierge, en rendant féconde la double stérilité d'Elisabeth ; et, un jour, que Zacharie remplissait les fonctions augustes dont il était chargé dans le temple, un envoyé céleste se montra à lui sous une forme sensible. C'était l'ange Gabriel, le même qui avait apparu, six cents ans plus tôt, au prophète Daniel, pour lui faire connaître d'une manière précise le temps où le Messie devait être donné à la terre. Cette apparition subite remplit Zacharie d'une sainte frayeur ; mais il fut bientôt rassuré, en recueillant de la bouche de l'ange la promesse que Dieu lui faisait de rendre mère Elisabeth son épouse, et en entendant prédire les glorieuses destinées de l'enfant qui allait leur être donné. Toutefois il ne fut pas assez prompt à croire aux paroles du Seigneur, qui se manifestait à lui d'une manière si frappante et si peu équivoque. Il ne pouvait pas sans doute oublier ni méconnaître la toute-puissance de Dieu, qui lui promettait de si grandes choses ; mais il aurait dû reconnaître plus facilement que cette promesse ne venait que de lui, puisqu'elle portait des caractères évidemment divins. L'ange lui reprocha ce léger mouvement de doute, et l'en punit, en lui ôtant l'usage de la parole, qu'il ne recouvra qu'au temps de la naissance de son fils.

Elisabeth était dans le sixième mois de sa grossesse lorsque Dieu députa encore vers la terre ce même ange Gabriel, qui semblait destiné à n'y apporter que de bonnes nouvelles ; mais cette fois il s'agissait d'une chose bien

plus étonnante que la naissance de Jean-Baptiste ; et, quoique le lieu vers lequel se dirigea l'ambassadeur céleste fût bien moins remarquable aux yeux des hommes que Jérusalem et son temple, les intérêts qu'il allait négocier étaient infiniment plus grands.

Dans une petite ville de Galilée, appelée Nazareth, vivait alors une Vierge nommée Marie, qui était de la maison et de la famille de David, et que la Providence avait choisie pour devenir la mère de son Dieu. Fruit des prières de ses saints parents, Joachim et Anne, qui avaient longtemps demandé au Ciel de rendre leur union féconde, cette enfant extraordinaire avait été prévenue des bénédictions les plus abondantes qui eussent encore été répandues sur une simple créature. Sanctifiée dès l'instant même de sa conception, préservée de la tache originelle, et comblée de grâces aussitôt qu'elle peut en recevoir, elle n'avait jamais connu cette inclination au mal avec laquelle naissent tous les enfants d'Adam, et sa vie coulait pure et sans la moindre tache, sous les yeux de Dieu.

Instruite dès son enfance par l'Esprit divin, qui avait été son premier maître, elle connut le prix de cette sainte virginité dont personne jusqu'alors n'avait donné l'exemple au monde, et elle en fit le vœu au Seigneur, en demeurant toutefois soumise aux volontés qu'il pourrait lui manifester plus tard. Elevée avec un soin tout particulier à l'ombre du sanctuaire, elle fut dans la suite donnée pour épouse à Joseph, qui devait être le témoin, bien plus que le gardien, de son incomparable pureté, que Dieu lui-même avait pris sous sa sauvegarde. Tous deux alors, par une inspiration divine, et avec la certitude de plaire au Seigneur, firent de concert le vœu le plus complet et le plus absolu de chasteté perpétuelle ; et, en choisissant cet état si parfait, sous l'ombre d'une vie commune et ordinaire, Marie se rendait de plus en plus digne de donner le jour à Celui qui, prenant pour mère une vierge et demeurant vierge lui-même, a voulu, dit saint Augustin,

non pas commander à tous la virginité , mais l'approuver et la consacrer.

C'est à Nazareth que vivaient les deux époux , dans l'exercice d'une profession obscure, qui ne laissait presque plus apercevoir au monde la noblesse du sang royal qui coulait dans leurs veines. Mais le Ciel avait bien d'autres pensées que la terre sur cette sainte famille , et quand le moment fut venu d'apprendre à Marie ce qu'elle allait devenir, Dieu , qui se sert habituellement du ministère des anges pour travailler au salut du monde, envoya l'ange Gabriel à Nazareth , où il apparut à cette Vierge sainte , retirée alors dans le secret de sa modeste demeure.

Quatre mille ans plus tôt, un ange , mais un ange déchu , apparaissait à une autre femme , pour la séduire et perdre avec elle le genre humain tout entier. Quelle différence dans cette double entrevue ! Alors c'était le plus odieux artifice chez l'ange de ténèbres , et la plus complète imprudence chez la femme tentée ; ici , tout annonce dans Gabriel une mission sainte et auguste , et dans Marie la plus haute sagesse jointe à un incomparable amour de la virginité.

L'envoyé céleste , voulant d'abord rendre Marie attentive à la grande affaire qu'il venait traiter, la salue en des termes qui devaient sans doute étonner une Vierge si humble , mais qui , en même temps, lui rappelant les anciennes graces qu'elle avait reçues de Dieu , la préparaient à en recevoir de plus singulières encore. Passant bientôt après à l'objet particulier de sa mission , il lui fait successivement connaître qu'elle est destinée à devenir mère ; que son Fils sera le Fils même du Très-Haut , et que ce grand mystère s'accomplira par un effet merveilleux de la puissance de Dieu.

L'humble Vierge , toute pleine de la foi la plus vive dans la grandeur et la bonté de Celui qui l'honore d'un choix si extraordinaire , se souvient alors du vœu de virginité qui semble s'opposer en elle à l'exécution de ces magnifiques

promesses , et toute prête de sacrifier l'honneur de devenir mère de son Dieu , s'il fallait pour l'acheter perdre le titre de vierge qu'elle a mis au-dessus de tout dans son estime , elle demande à l'envoyé céleste de quelle manière doivent s'accomplir les desseins de Dieu sur elle. C'était la même parole qu'avait prononcée autrefois Zacharie , mais ce n'étaient pas les mêmes dispositions intérieures qui la suggéraient. Aussi l'ange , qui avait blâmé et puni le patriarche , se garda-t-il bien de rien reprocher à Marie , et , levant d'un seul mot la grande difficulté qui retenait son consentement , il lui apprit qu'elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge ; que le Tout-Puissant formerait en elle , d'une façon miraculeuse , le corps de celui qui devait être à la fois son Fils et le Fils de Dieu , et que pour opérer ce prodige il n'en coûterait pas plus à la puissance du Très-Haut , qu'il ne lui en avait coûté pour rendre féconde la stérilité d'Elisabeth , qui était alors dans le sixième mois de sa grossesse.

Marie crut aux promesses du Ciel , et l'on peut dire que par la vivacité de sa foi , elle conçut en quelque sorte le Verbe divin dans son cœur avant de devenir sa mère selon la chair ¹. Sa première parole avait été en faveur de la virginité ; son dernier mot fut l'expression d'une obéissance et d'une humilité parfaites. Le rang qu'elle prenait alors au-dessus des créatures les plus éminentes , ne lui fit point oublier que toute grandeur s'efface auprès de la grandeur de Dieu , et c'est dans les termes les plus modestes qu'elle donne enfin ce consentement , dont le Ciel semblait faire dépendre le salut de la terre : Je suis , dit-elle , la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.

La grace n'est pas oisive dans les cœurs qu'elle remplit. Marie , ne pouvant suffire aux transports de sa reconnaissance , éprouve le besoin d'en faire partager à d'autres les douces émotions. D'ailleurs elle venait d'apprendre les

¹ S. Augustin.

merveilles que Dieu avait opérées dans la maison d'Elisabeth ; son devoir n'était-il pas d'aller l'en féliciter ? Après avoir donné quelques jours au recueillement et à la méditation du grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes , elle s'empressa de partir pour faire cette belle visite , qui sera toujours le plus parfait modèle à offrir aux chrétiens dans les rapports que la charité ou la bienséance établissent entre eux. Soulager Elisabeth pendant les derniers mois de sa grossesse , et faire glorifier Dieu dans les prodiges de sa miséricorde , dont elle était devenue l'instrument : voilà le but principal que se proposait Marie dans cette intéressante démarche ; et si plus tard saint Paul éprouvait un si ardent désir d'aller visiter les fidèles de Rome , pour leur faire part de quelques graces spirituelles et les fortifier dans la foi qui leur était commune , on peut juger de la vivacité des sentiments de la très-sainte Vierge , en qui surabondait une charité que celle des Apôtres n'égalait jamais.

Entrée dans la maison de Zacharie , où elle fut sans doute accompagnée par quelque autre que Joseph , elle ne parut songer d'abord qu'au respect qui était dû au grand âge d'Elisabeth , et fidèle à la loi des convenances et au sentiment d'humilité qui la guidait toujours , elle salua la première ses vieux parents. Ce salut ne fut pas stérile. Dieu , dont la voix puissante fit autrefois jaillir du néant la lumière , en prononçant ces simples paroles : « Que la lumière soit ; » Dieu , dans cette circonstance , donna à la voix de Marie quelque chose d'aussi efficace et d'aussi rapide.

A peine eut-elle prononcé les paroles du salut qui s'adressait à Elisabeth , que la grace divine , dont elle portait la source au-dedans d'elle-même , alla sanctifier dans le sein de sa cousine l'enfant qui y était renfermé , et qui tressaillit de joie sous l'heureuse impression de l'Esprit divin , dont il se trouva subitement rempli.

Elisabeth , inondée elle-même des plus purs dons de la grace , s'empressa de bénir celle qui lui procurait par sa

présence un si grand bien , et , comme dans les transports de son admiration , elle félicitait Marie d'avoir eu en plus grande abondance que d'autres , et que Zacharie lui-même , cette foi qui est le germe du vrai bonheur , et dont elle devait plus tard recueillir successivement tous les fruits : Marie , incapable de voir autre chose que Dieu dans les graces dont elle était comblée , se hâta de lui en renvoyer toute la gloire , et de tourner vers lui seul les yeux et l'admiration d'Elisabeth. Dans une extase d'amour , de reconnaissance et d'humilité , elle entonna ce beau cantique si simple à la fois et si sublime , dans lequel , peignant à grands traits la conduite ordinaire de Dieu qui choisit ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce que nous appelons grandeur et puissance , elle laissa échapper une parole qui renfermait la plus étonnante et , pour nous aujourd'hui , la plus incontestable des prophéties. Humble Vierge de Nazareth , fille obscure et presque sans avenir aux yeux du monde , qui pouvait lui avoir dit que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse , et que les siècles qui allaient se succéder s'inclineraient en passant pour lui rendre hommage ? Un pareil langage dans sa bouche devait être ou le sublime de l'inspiration , ou le dernier degré du ridicule. L'expérience de dix-huit siècles est là pour dire si Marie a été vraiment inspirée.

Le séjour de la sainte Vierge chez Elisabeth fut d'environ trois mois ; son saint époux avait pu lui permettre sans inquiétude une aussi longue absence , car il ne pouvait confier ce précieux trésor à des mains plus sûres. La présence de Marie étant devenue une source de bénédictions pour la famille de Zacharie , comme l'Arche le fut autrefois pour celle d'Obédédôm , le saint patriarche dut faire des instances pour l'y retenir. On cède facilement aux prières des autres , quand on est déjà vaincu par l'amour qu'on leur porte ; Marie , qui aimait tendrement Elisabeth , consentit volontiers à demeurer auprès d'elle dans les derniers jours de sa grossesse , et à partager avec ses serviteurs ,

qui en étaient édifiés , les soins du ménage , et les travaux obscurs où son humilité lui faisait habituellement trouver tant de charme.

Au moment venu, Elisabeth donna le jour à un fils, dont la naissance fut le sujet d'une grande joie , et qui reçut , conformément aux ordres de l'ange , le nom de Jean , qui veut dire agréable aux yeux de Dieu et source de graces pour beaucoup d'autres. Personne dans la famille n'avait encore porté ce nom ; mais sa signification mystérieuse répondait parfaitement à la mission que devait remplir l'enfant pour qui il avait été choisi. Cependant quelque chose aurait manqué à l'allégresse commune, si Zacharie n'avait pu la partager complètement. Dieu choisit cet instant solennel pour faire cesser la punition que son incrédulité lui avait attirée au moment de l'apparition de Gabriel : il avait alors perdu la parole et était demeuré muet ; Dieu la lui rendit au jour de la circoncision de son fils , et le premier usage qu'il fit de sa langue ainsi déliée , fut de chanter les louanges de son céleste Bienfaiteur. Comme un fleuve long-temps retenu par un obstacle insurmontable , coule ensuite avec plus de force et de rapidité dès qu'il peut obéir à sa pente naturelle, ainsi le cœur de Zacharie, libre enfin de s'épancher à l'aise , se livra aux transports de la plus vive reconnaissance , et avec cette majesté de langage qui convenait à un pontife formé à l'école des prophètes et nourri de la méditation des saintes Ecritures , il chanta un cantique que l'Eglise lui a emprunté pour en faire , depuis bien des siècles , un des plus beaux ornements de ses offices. Tout plein de l'esprit du Dieu qui parle par les prophètes , il y déroule l'avenir et annonce les grandes destinées du Messie , qui est enfin venu visiter le monde , et qui , remplissant les désirs des patriarches et les promesses de Dieu , prépare d'innombrables bienfaits au peuple saint qu'il doit former, protéger et conduire dans la route du salut ; puis , tournant les yeux vers cet enfant qui vient de naître , il prend plaisir à le signaler comme

l'envoyé du Très-Haut, qui préparera les voies au Sauveur des hommes, et qui, en prêchant la pénitence, le baptême et l'effusion prochaine du Saint-Esprit, disposera les cœurs à goûter la doctrine évangélique, à en embrasser les pratiques sanctifiantes, et à recueillir soigneusement la grace que le Verbe incarné doit répandre dans le monde.

Telle fut la naissance de Jean-Baptiste, à laquelle il est probable que Marie se trouva, pour joindre ses actions de grâces à celles qui éclataient de toutes parts dans la maison de Zacharie. Elle quitta ensuite cette famille chérie, où ses jours coulaient si agréables et si heureux depuis trois mois. Ce dut être pour elle un moment douloureux; mais Marie savait faire avec courage tout espèce de sacrifice, et pour elle le bonheur n'était jamais que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Elle revint donc à Nazareth, le cœur plein des pieux souvenirs qu'elle avait puisés dans le commerce d'Elisabeth, et elle rentra sans peine dans ses occupations ordinaires, dont elle n'avait pas pu perdre le goût dans un voyage si édifiant et si bien réglé.

Une épreuve cependant était réservée à cette Vierge si pure. L'humilité profonde qui la portait à cacher soigneusement les dons de Dieu en elle, ne lui avait pas permis de confier à Joseph le secret de l'ambassade de l'ange et du grand mystère de l'Incarnation. Elle attendait que Dieu lui-même se chargeât de l'en instruire, comme il semblait convenable qu'il le fît, dans un moment où les prodiges coûtaient si peu à son infinie bonté; mais le Ciel, pour faire éclater davantage la vertu des deux saints époux, voulut d'abord laisser Joseph dans une anxiété qui lui fournit l'occasion de triompher de lui-même et de fouler aux pieds la jalousie, qui est sans contredit la plus dure et la plus terrible de toutes les passions. Ne pouvant concilier l'état où il voyait alors Marie, avec cette vertu si solide, si éclatante qu'il lui connaissait, ce saint patriarche, dont l'âme juste et droite obéissait toujours aux meilleurs senti-

ments, ne voulut point livrer son épouse au glaive de la loi, si rigoureuse en pareil cas. Il résolut de se séparer sans éclat et sans bruit de celle qu'il ne croyait pas pouvoir retenir près de lui sans se rendre complice de sa faute et de son déshonneur.

« On ne saurait trop admirer ici la conduite de Joseph. La résolution qu'il prend montre autant de bonté que de sagesse. Réduit, par l'autorité d'une loi rigoureuse, à éloigner son épouse, il évite au moins de la diffamer. Il demeure dans les bornes de la justice, et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà sans doute une résolution bien modérée; mais encore ne presse-t-il pas l'exécution : il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos chagrins, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses; et en effet cette nuit lui découvrira le mystère, et un ange viendra éclaircir ses doutes ¹ ! »

Ce fut pendant le sommeil du saint patriarche que l'ange du Seigneur lui apparut, non pas comme autrefois il s'était montré à Zacharie, d'une manière sensible, extérieure et avec un corps emprunté, mais en agissant sur son esprit au milieu d'un songe, et en y formant des images et des paroles semblables à celles qui auraient pu frapper un homme éveillé.

Et il ne faut pas s'étonner que Joseph ait fait ensuite tant de cas d'un songe, et se soit montré si docile aux ordres du Ciel; car, lorsqu'il plaît à Dieu d'user de ce moyen pour révéler aux hommes ses volontés, il y joint un sentiment si vif et si clair de son adorable intervention, qu'il est impossible de la méconnaître. Nous en trouvons dans l'Histoire de l'Eglise un exemple bien frappant. Saint Augustin, en rapportant le désir qu'avait sa pieuse mère d'être éclairée à l'avance sur le sort d'un fils égaré, et d'apprendre par quelque songe ou vision l'avenir que Dieu lui réservait, dit que cette femme admirable et si éclairée

¹ Bossuet, panégyr. de S. Joseph.

dans sa piété, ne se laissa point prendre aux vains rêves qui n'étaient que le produit de son imagination échauffée; mais qu'elle désirait et attendait un de ces songes dignes de respect et de confiance, dont Dieu la favorisait quelquefois, et qu'il lui refusa dans cette circonstance; « et elle nous disait, ajoute ce grave docteur, qu'un certain sentiment inexplicable lui faisait fort bien distinguer les songes par où il plaisait à Dieu de lui faire connaître quelque chose, d'avec ceux qui ne venaient que de son imagination ¹. »

Si cette faveur était accordée à la piété de Monique, il ne faut pas s'étonner que Joseph en eût joui avant elle et d'une manière bien plus excellente encore; et l'Evangile, en donnant à ce fait la plus haute garantie possible, ne nous permet pas de croire que l'illusion ait pu trouver place dans une pareille circonstance.

CHAPITRE II

Paix générale dans l'univers. — Naissance du Sauveur. — Les bergers à l'étable. Marie près de la crèche. — La circoncision. — Arrivée des mages. — La purification. — Cruauté d'Hérode. — Les saints innocents. — La fuite en Egypte. — Le saint Enfant retrouvé dans le temple.

L'univers était en paix sous le règne d'Auguste, et en parcourant l'histoire des temps anciens, nous ne voyons point que le spectacle d'une paix si parfaite eût encore été donnée au monde. C'était donc le moment le plus favorable pour la naissance temporelle de Celui qui venait apporter le salut à la terre, annoncer, comme dit saint Paul, la paix aux idolâtres éloignés de Dieu, et aux Juifs qui en étaient proches; et qui voulait réunir tous ces peuples pour en faire comme un seul et même troupeau sous la conduite

¹ Confessions.

d'un même pasteur. Ce Roi immortel des siècles, ayant eu sur les autres hommes le privilège de choisir pour sa naissance les temps et les lieux qui convenaient à ses desseins, voulut entrer dans le monde à une époque où les discordes étaient assoupies, les guerres éteintes, et où, pour parler avec Isaïe, on ne voyait plus de peuple tirer l'épée contre d'autres peuples, ni s'exercer aux combats.

Tout étant disposé pour la naissance du *Prince de la paix*, Dieu, qui fait servir à ses fins les passions des hommes, et qui les mène par la main quand ils croient s'agiter en dehors de lui, permit que César-Auguste eût la pensée de faire faire le dénombrement des sujets de son empire, qui comprenait alors l'univers presque tout entier; et, pour obéir aux ordres de ce prince, chaque citoyen dut aller se faire inscrire sur les registres publics, dans la ville même où avaient pris naissance les chefs de la famille à laquelle il appartenait. Joseph et Marie, qui étaient de la race de David, furent donc obligés de se rendre dans une des villes qui portaient le nom de ce saint roi. Il y en avait deux : Bethléem, où il était né lui-même, et Jérusalem, qu'il avait conquise et dont il avait fait le siège de son empire. Cette dernière ville étant riche et opulente, le Sauveur la destina à devenir un jour le théâtre de ses opprobres et de sa passion; l'autre, qui tenait le dernier rang parmi les cités les plus obscures, pouvait plus convenablement servir de berceau au Dieu qui venait nous apprendre à tenir peu de compte des gloires de la terre, qui ne sont rien devant la gloire de l'éternité. D'ailleurs, la signification mystérieuse du nom de Bethléem, qui veut dire *Maison de pain*, semblait la désigner à l'avance pour être la première demeure de Celui qui devait dire plus tard : Je suis le pain vivant descendu du ciel.

Joseph et son épouse obéirent sans murmurer aux ordres de César-Auguste, quelque rigoureux qu'ils dussent leur paraître, dans la position où se trouvait alors Marie. La

foi dont ils étaient remplis les avait accoutumés à voir toujours Dieu dans les dépositaires de son autorité, et à se soumettre à eux comme s'il leur avait parlé lui-même en personne. Ils vinrent donc à Bethléem ; mais, comme la foule des voyageurs encombrait alors cette petite ville, et que les familles opulentes y avaient pris les meilleures places, il ne s'en trouva point de reste pour l'humble et obscur Joseph. Il fut obligé de chercher un asile aux environs et de se contenter d'une petite grotte taillée dans le roc, et dépendant d'une hôtellerie qui n'avait pu elle-même les recevoir. Se trouvait-il alors dans cette étable quelques-uns des animaux domestiques qui l'occupaient ordinairement ? l'Evangile n'en dit rien ; mais une ancienne et vénérable tradition porte que deux de ces animaux, un bœuf et un âne, s'y trouvaient au moment de la naissance du Sauveur ; et le silence de l'historien sacré, qui n'était pas obligé de tout dire, ne suffit point pour nous autoriser à négliger cette petite circonstance, puisqu'elle a eu pour garants, dans les premiers siècles, les noms les plus vénérables, et qu'elle a été recueillie par des hommes tels que les Jérôme, les Grégoire de Nazianze, les Augustin.

Pendant que la sainte famille occupait cet asile d'une indigence extrême, le temps où Marie devait enfanter s'accomplit, et elle mit au monde un fils, le seul entre tous les enfants d'Eve dont la naissance ne coûta ni douleurs, ni larmes, ni gémissements. L'âme toute pleine des consolations les plus douces, cette auguste Vierge vit s'accomplir en elle la parole du prophète Isaïe : Elle fleurira comme le lis, et elle sera dans une effusion de joie et de louange.

L'étable de Bethléem, devenue pour un moment le plus auguste des temples, renfermait alors dans la personne d'un Dieu caché le trésor le plus précieux qui pût jamais être donné au monde. Mais ce trésor demandait à être connu de ceux qui devaient en jouir, et il ne fallait pas le

laisser trop long-temps sous le voile d'un impénétrable mystère. Sans doute les desseins du Ciel s'opposaient à ce que la venue du Sauveur fût immédiatement révélée à tout l'univers, comme elle le fut plus tard par la prédication des Apôtres. Dieu mêle toujours à la foi chrétienne de saintes obscurités qui font ici-bas son exercice et son mérite, et d'ailleurs c'eût été nuire à l'œuvre de la rédemption que de dévoiler trop tôt et trop complètement les grandeurs du Dieu fait homme, puisque les Juifs ne l'auraient point attaché à la croix, dit saint Paul, s'ils avaient reconnu en lui *le Seigneur de la gloire*. Et pourtant il fallait des preuves de sa naissance, comme plus tard il en fallut pour sa résurrection. Dieu, qui règle tout avec un ordre parfait et une sagesse admirable, choisit donc dans les diverses classes de la société et amena successivement auprès du Sauveur des témoins non suspects qui, après avoir reconnu en lui le Messie promis à la terre, publièrent autour d'eux les merveilles de cette naissance incomparable, gagnèrent à ce Dieu fait homme de nouveaux adorateurs, et commencèrent ainsi à accomplir cet oracle, sur lequel repose toute la prédication évangélique : La foi vient par l'ouïe.

Ce furent les pauvres que dans cette circonstance, comme toujours, Dieu appela les premiers; les riches et les grands de la terre ne vinrent qu'après eux au berceau de Jésus enfant. La nuit même de sa naissance, des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans le voisinage, et que saint Bernard croit avoir été au nombre de trois, virent tout d'un coup paraître un ange que Dieu avait chargé de leur annoncer cette bonne nouvelle. Il est à remarquer que les apparitions des anges furent plus fréquentes que jamais au moment de la naissance du Sauveur, comme si ces pures intelligences eussent été heureuses de renouer avec les hommes des relations que le péché seul, dit saint Augustin, avait rendues plus rares entre des créatures que Dieu destinait toutes à peupler un jour la céleste patrie.

L'éclatante lumière qui environnait ce messager du Très-Haut, imprima une sainte frayeur dans l'âme des bergers; mais ils furent bientôt rassurés, car les bons anges portent toujours avec eux des paroles de paix et d'encouragement. L'ange apprit donc aux bergers qu'un Sauveur était né *dans la ville de David*; et, en désignant ainsi Bethléem, il leur rappelait l'accomplissement des prophéties qui devaient servir à le faire reconnaître. Il indiqua ensuite le lieu où reposait le divin Enfant.

Des légions d'anges se joignirent bientôt à celui qui avait paru seul d'abord, et firent entendre le concert le plus délicieux qui eût jamais résonné sur la terre, puisqu'il promettait à Dieu la gloire qui lui est si justement due, et aux hommes la paix qui a pour eux tant de charmes.

Les bergers s'empressèrent de répondre à l'invitation que le Ciel leur adressait. Ils vinrent à Bethléem et adorèrent l'Enfant divin qui leur fut présenté par Marie. Il eût pu sans doute se manifester dans la crèche d'une façon miraculeuse, et trouver assez de force en lui-même pour se passer des bras de sa mère et de tout secours étranger; mais il ne voulait point multiplier inutilement les prodiges, et il réservait le premier de tous pour le moment de son entrée dans la vie publique. Les bergers n'aperçurent donc dans ce qui frappait leurs yeux que l'état faible et impuissant d'un enfant ordinaire; mais pour reconnaître leur Dieu sous le voile de l'humanité, ils avaient la parole de l'ange et les lumières secrètes de l'Esprit-Saint, comme nous avons, nous, sa propre parole et l'instinct sacré de la foi, pour reconnaître ce même Dieu sous un voile encore plus épais, dans l'Eucharistie.

Après avoir satisfait leur piété et répandu leurs cœurs devant le Dieu de la crèche, les bergers s'en retournèrent, et publièrent partout ce qu'ils avaient vu et entendu dans cette nuit fortunée, car ils comprenaient que s'il est bon de tenir caché le secret des rois, c'est une chose honorable et utile de révéler et de confesser les œuvres de

Dieu ¹. Mais pendant qu'ils se livraient à cette joie expansive, qui convenait si bien à leur caractère, et qui entraînait dans les desseins de la Providence, Marie donnait au monde une autre leçon, en apprenant aux âmes vouées à la vie intérieure à goûter en secret les dons de Dieu. On comprend les ineffables jouissances qui devaient alors inonder son cœur de mère, et de mère d'un tel Fils. Saint Augustin, racontant sa propre histoire et parlant des jours qui suivirent sa conversion, dit cette parole bien remarquable : « Je ne pouvais me lasser dans ces premiers temps, ô mon Dieu, de considérer la profondeur de vos conseils dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes, et la vue de ces merveilles remplissait mon âme d'une incroyable douceur ². » Qu'on juge par là de ce que devait éprouver Marie, si bien placée pour étudier Celui qui entraînait dans le monde plein de grace et de vérité, et qui dut tout d'abord les répandre sur sa mère ! Pendant qu'elle donnait à ce divin enfant le lait pur qui soutenait sa vie mortelle, lui-même versait à longs traits dans le cœur de cette Vierge mère des consolations qu'il est plus facile d'imaginer que d'exprimer, et qui, en la tenant dans une extase d'amour et de bonheur, ne lui laissaient que le silence de l'admiration pour louer un bienfaiteur auprès duquel toute autre louange devait nécessairement languir.

Pendant que le Sauveur était encore dans l'étable de Bethléem, ou dans quelque maison voisine, qui avait pu enfin le recevoir, le jour arriva où il devait être circoncis ; c'était une cérémonie imposée autrefois par le Seigneur à Abraham, comme signe de l'alliance faite avec lui, et prescrite de nouveau par la loi de Moïse. Cette loi sans doute ne regardait que les pécheurs, et le Saint des saints aurait eu le droit de s'en affranchir. Mais, en s'y soumettant, il donnait un exemple de l'obéissance due aux commandements du Seigneur, et quoique cet exemple ne doive

¹ Tob. xii. 7.

² Conf. liv. ix. c. 6.

point être suivi par nous, en ce qui concerne les cérémonies de l'ancienne loi, il nous est cependant utile, car il nous apprend que chacun doit respecter les ordres de Dieu dans le temps pour lequel ils ont été donnés, et qu'ainsi nous devons nous soumettre aux saintes règles du christianisme avec la même fidélité et le même esprit de religion que Notre-Seigneur a fait paraître en obéissant à la loi ancienne, jusqu'au moment où elle a été détruite pour faire place à une loi meilleure.

Il était d'usage de choisir le jour de la circoncision pour donner aux enfants le nom qu'ils devaient porter; on empruntait le plus souvent celui du père ou de quelqu'un des aïeux de l'enfant, surtout lorsqu'ils l'avaient rendu honorable par d'éclatantes vertus. Dans quelques circonstances, c'était à un événement heureux ou remarquable que l'enfant devait son nom; la famille y trouvait comme un mémorial perpétuel des bienfaits du Seigneur. Quelquefois enfin, Dieu lui-même se chargeait de choisir un nom pour ses serviteurs, et alors il y avait toujours dans ce nom une pensée mystérieuse, un sens profond, comme dans celui d'Abraham, qui indiquait que ce saint patriarche deviendrait le père d'une multitude de nations.

L'Enfant divin, né dans l'étable de Bethléem, devait recevoir un nom qui ne fût pas seulement l'ombre mais la réalité d'un grand nom; un ange lui en avait depuis longtemps apporté un du ciel, et en avait confié le secret à Marie, sa mère, et à Joseph, son futur nourricier: c'était le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, et que personne n'a jamais mieux mérité que celui qui venait procurer le salut au monde; nom vénérable devant lequel tout genou doit fléchir, toute tête s'incliner, au ciel, sur la terre et dans les enfers; nom de confiance en qui les péchés sont remis, les démons chassés, les prières exaucées; nom d'amour et de consolation, que saint Bernard trouvait plus doux à sa bouche que le miel, plus agréable à ses oreilles qu'un concert délicieux, et qui, en nous rappelant le sou-

venir de tous les bienfaits de Dieu qui s'y rattachent, suffit pour exciter notre reconnaissance et ranimer notre ferveur.

Le Ciel continuait d'amener des adorateurs au berceau de l'enfant Jésus. Le peuple juif y était venu le premier dans la personne des bergers; les nations idolâtres allaient s'y montrer à leur tour, représentées par des hommes riches et puissants, venus du fond des provinces qui se trouvaient à l'orient de la Judée. La tradition porte qu'ils étaient au nombre de trois, tous du même pays, et souverains de quelques petites contrées, ce qui leur a fait donner le titre de rois. Dieu, pour les appeler, se servit d'une étoile merveilleuse qui rayonna tout-à-coup dans la contrée; il y joignit probablement la connaissance de quelque ancienne prophétie, et un attrait particulier de sa grace auquel les Mages obéirent avec une grande fidélité.

Qu'était-ce que cette étoile extraordinaire? elle n'avait ni l'éclat fixe ni la marche régulière des autres astres, et si elle eût été attachée à la voûte même du firmament, aurait-elle pu s'arrêter sur la demeure de l'enfant Jésus et l'indiquer aux Mages avec une si exacte précision? Oui sans doute; et le Dieu qui fit autrefois obéir le soleil à la voix de Josué, pouvait bien donner à une étoile véritable tous les mouvements nécessaires pour accomplir ses desseins sur les Mages. Mais on peut croire aussi que c'était un simple globe de lumière, ayant la forme d'une étoile, créé par Dieu pour cette étonnante mission, et qui disparut entièrement après l'avoir remplie. Placé dans la basse région de l'air qui nous enveloppe, il était peut-être dirigé dans ses mouvements par un ange, comme l'avait été la colonne lumineuse que les Israélites suivaient autrefois dans le désert.

Quoiqu'il en soit, sa vue frappa vivement les Mages, qui comprirent que Dieu n'avait point placé sans dessein ce signe extraordinaire sous leurs yeux. Ils vinrent donc, sous sa conduite, jusqu'à Jérusalem, où leur arrivée jeta tous les esprits, et particulièrement celui d'Hérode, dans un

trouble et une confusion étrange. Ce prince ombrageux et cupide, entendant parler d'un nouveau roi des Juifs auquel on venait de si loin offrir des hommages, crut voir en lui un rival prêt à lui disputer ses états. Mais il n'avait que faire de trembler; son sceptre était trop fragile, dit saint Léon, et sa Judée trop étroite pour suffire au nouveau-né. L'aigle qui plane dans les cieux ne saurait porter envie à l'insecte qui voltige autour d'un brin d'herbe; et il fallait au Roi de l'éternité, qui avait bien voulu naître dans le temps, un empire éternel comme lui.

Les princes des prêtres et les scribes, consultés par Hérode et par les trois augustes voyageurs, déclarèrent que la petite ville de Bethléem était désignée par les prophètes comme le lieu où devait naître le Messie promis aux Juifs. C'était pour les Mages une précieuse indication. L'étoile qui les avait conduits jusque-là aurait bien pu sans doute suffire à les diriger encore; mais Dieu avait permis qu'elle disparût pendant qu'ils étaient à Jérusalem, afin que les témoignages des prophètes venant se joindre au sien, la foi des Mages en fût plus vivement excitée, et qu'ils continuassent avec une nouvelle ardeur leurs pieuses recherches. Ils firent donc seuls le pèlerinage de Bethléem, pendant que les docteurs en Israël, qui les avaient si bien éclairés, demeuraient stupidement à Jérusalem; semblables, disent les Pères de l'Eglise, à ces poteaux qui indiquent aux voyageurs une route qu'ils ne font pas eux-mêmes, ou à ces ouvriers qui, après avoir aidé Noë à contruire l'arche, périrent eux-mêmes dans les eaux du déluge.

Hérode, toutefois, sembla montrer des dispositions meilleures; mais ce n'était chez lui qu'un affreux calcul d'hypocrisie. En congédiant les Mages, il leur demanda avec instance de lui faire connaître au retour le résultat de leurs démarches, afin qu'il pût aller lui-même, disait-il, rendre ses hommages au royal enfant. Mais il n'avait d'autres vues que de l'étouffer dans son berceau.

Les Mages, sous la conduite de l'étoile qui venait de

reparaître à leurs yeux, et qui semblait leur dire que Dieu peut bien quelquefois éprouver ses amis, mais qu'il ne les abandonne jamais, les Mages arrivèrent enfin à Bethléem dans le pauvre réduit qu'occupait la sainte famille du Sauveur. S'ils n'avaient cherché qu'un roi de la terre, ils n'auraient pu sans doute le découvrir sous ces misérables langes, et honteux d'avoir entrepris en pure perte un si long et si pénible voyage, ils s'en seraient retournés confus, sans lui offrir ni hommages ni présents. Mais ils cherchaient un Roi venu du ciel où il avait laissé sa splendeur et sa gloire, et leur foi ne fut point ébranlée par la vue de l'extrême indigence où il s'était volontairement réduit sur la terre. Aussi bien instruits que les bergers, ils virent un homme et reconnurent un Dieu ; et déposant à ses pieds l'hommage de leurs cœurs, ils lui offrirent les mystérieux présents qui convenaient si bien à celui qui les recevait, puisque l'or était un tribut dû à sa royauté, l'encens un sacrifice auquel sa divinité lui donnait des droits, et la myrrhe dont on se servait alors pour embaumer les corps, une marque anticipée des douleurs et de la mort que devait endurer son humanité sainte.

Fidèles à la promesse qu'ils avaient faite à Hérode, les Mages allaient reprendre la route de Jérusalem ; mais ayant été pendant la nuit avertis par Dieu des intentions de ce prince artificieux et sanguinaire, ils évitèrent de le revoir et retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Ainsi l'obéissance à une première grace leur avait mérité successivement de nouvelles et plus précieuses faveurs. Conduits d'abord par un astre muet et insensible, ils le furent bientôt après par les oracles des prophètes ; et dociles à cette seconde grace, ils obtinrent enfin la plus signalée de toutes, qui fut d'avoir Dieu lui-même pour maître, et d'entendre en quelque sorte sa propre voix.

La loi de Moïse portait ces deux prescriptions : Vous consacrerez au Seigneur tous les premiers-nés mâles que vous aurez ; la mère de l'enfant le présentera elle-même

au temple quarante jours après ses couches, et offrira pour le rachat de son fils, et pour sa propre purification, des dons en rapport avec sa fortune et déterminés par la loi. C'était un moyen de rappeler sans cesse au peuple juif la faveur signalée par laquelle Dieu l'avait tiré autrefois de captivité, en étendant sa main puissante sur les premiers-nés des Egyptiens, qu'il avait fait tous périr dans une seule nuit. La grace, dit saint Augustin, avait élevé Marie au-dessus de cette foi, mais son humilité l'y assujettit. La grace de son innocence et de sa maternité divine demandait qu'elle fût libre, et l'humilité de son cœur lui fit préférer d'être obéissante et dépendante. Elle vint donc au temple le quarantième jour après la naissance de son fils, portant elle-même ce précieux fardeau, qui ne pesait point à ses bras maternels, et qu'on pouvait comparer à un magnifique diamant enchâssé dans un or très-pur. Elle vint offrir à Dieu, ce que saint Bernard appelle si gracieusement le sacrifice du matin, c'est-à-dire son Jésus encore à l'aurore de sa vie, et elle parcourut sans peine et avec joie les rues de Jérusalem, qui, trente-trois ans plus tard, lui parurent si longues et si pénibles, quand elle accompagna ce même Fils au sacrifice du soir, sur le Calvaire.

Le présent que Marie offrit au temple, pour racheter son Jésus, fut le présent des pauvres. Qu'était donc devenu cet or que les Mages lui avaient donné peu de jours auparavant et qui avait dû la soustraire un moment à son indigence? S'il eût été encore dans ses mains, n'aurait-elle pas acheté, par esprit de religion, une victime plus remarquable, pour l'offrir au Dieu dont elle connaissait si bien la grandeur? Mais elle avait sans doute rencontré, dans ce petit nombre de jours, des pauvres dont le dénûment était plus grand que le sien, et les présents des Mages avaient été convertis en aumônes. Du reste les victimes qu'elle offre à Dieu ont quelque chose de plus touchant, dans leur simplicité. Ce sont des petits de colombe, douce image de cette innocence que l'Evangile a

tant recommandée , de ces gémissements intérieurs qui doivent tenir une si large place dans la vie du chrétien , et enfin de cette union qui doit se trouver entre les fidèles destinés à ne former dans leur sainte société qu'un cœur et qu'une âme.

L'esprit de Dieu avait conduit au temple , le jour où Notre-Seigneur y parut , deux saints personnages qui devaient lui rendre un témoignage public et solennel. Le vieillard Siméon et Anne la prophétesse vivaient depuis de longues années dans l'attente du Rédempteur promis à la terre. Ce jour mit le comble à leurs vœux. Siméon eut le bonheur de prendre dans ses bras et de contempler à l'aise Celui qui apportait aux nations l'éclatante lumière de la vérité, et il lui fut donné de prédire à Marie, sa mère, les destinées de cet enfant, dont la venue devait être si terrible pour les impies, si riche en graces et si précieuse pour les justes. Après un pareil bonheur, il ne restait plus au saint vieillard qu'à mourir en paix ; il en fit la demande au Seigneur dans un cantique fort court mais plein de feu, et où tout respire les sentiments d'une âme qui a trouvé son repos dans le Sauveur et qui , après l'avoir contemplé sur la terre, ne croit plus pouvoir y rencontrer rien qui soit digne d'occuper ses regards.

Ainsi nous avons vu l'enfant Jésus accueillir successivement auprès de lui tous les âges , tous les sexes , toutes les conditions, comme pour montrer que le salut dont il est la source est offert à tous les hommes sans exception , et que dans sa religion il n'y a ni gentils, ni juifs, ni barbares, ni scythes, ni esclaves, ni libres, mais qu'il est lui-même tout en tous , et qu'il ne distinguera les hommes que par l'usage qu'ils auront fait de ses graces.

Cependant un orage terrible se levait sur la tête du divin Enfant, il fallait se hâter de l'y dérober. Un ange du Seigneur vint donner à Joseph l'ordre de fuir promptement en Egypte, et d'y demeurer caché avec l'enfant et sa mère tout le temps que durerait la persécution dont il était me-

né. Joseph , parfait modèle des âmes simples et obéissantes, se leva, au milieu même de la nuit , et sans faire aucune observation sur les difficultés d'un semblable voyage , il partit avec une promptitude et une facilité qui peut nous donner une juste idée de son indigence absolue. Quelques heures en effet suffirent pour les préparatifs d'un voyage, quand on n'a ni patrimoine à soigner ni dettes à recueillir , et qu'il n'y a qu'un modeste équipage à disposer au moment du départ.

L'enfant Jésus était à peine en sûreté que la colère d'Hérode se déborda comme un torrent. Furieux de voir que les Mages l'avaient trompé, il résolut la perte du nouveau Roi des Juifs qu'ils étaient allés reconnaître, et ordonna, pour qu'il ne pût pas lui échapper, un massacre général des enfants dans Bethléem et tous ses alentours. Cet ordre sanguinaire fut exécuté avec la dernière rigueur , et l'on vit alors se dérouler le spectacle le plus horrible et le plus touchant qui eût peut-être jamais été offert au monde. Des mères éplorées disputant aux bourreaux la vie de leurs chers enfants ou leurs membres déjà mutilés , et ne voulant recevoir aucune consolation, après une perte si douloureuse : voilà ce qui frappait de toutes parts les yeux. Il semble même que la fureur d'Hérode, excitée par le sang déjà répandu, soit allée jusqu'à la démence , puisque son glaive n'épargna même pas ses propres enfants. Macrobe, auteur célèbre qui florissait vers la fin du quatrième siècle, rapportant au livre xi de ses Saturnales, les bons mots de l'empereur Auguste, dit de lui qu'ayant appris que parmi les enfants qu'Hérode , roi des Juifs , avait fait mourir dans la Syrie , au-dessous de l'âge de deux ans, son fils avait aussi été mis à mort, il laissa échapper cette parole : Mieux vaut être le pourceau d'Hérode que d'être son fils.

Pendant que la colère de ce prince s'épuisait inutilement sur tant d'innocentes victimes , et que son glaive envoyait au ciel par milliers ceux que l'Eglise a si bien nommés

les fleurs des martyrs, l'enfant Jésus était porté en Egypte par ses saints parents. Son séjour n'y fut, selon toute apparence, que d'un an; c'était assez pour que sa présence sanctifiât cette terre, livrée jusqu'à ce jour à la plus grossière idolâtrie, et y déposât des germes de foi et de piété que la grace vint féconder plus tard, au sein des villes et dans les solitudes où fleurirent tant de célèbres monastères. Averti par le Ciel de la mort d'Hérode, Joseph revint en Galilée, et fixa sa demeure à Nazareth, ce qui fit donner au Sauveur le nom de Nazaréen, par lequel il est si souvent désigné dans l'Evangile, et que nous retrouvons même sur le haut de sa croix, où Pilate le fit inscrire.

Rien de plus touchant que le tableau de l'enfance du Sauveur, tel que les évangélistes nous l'ont transmis; car il a voulu sanctifier ce premier âge de la vie, et nous le rendre à la fois aimable et respectable en le consacrant dans sa personne. Quoiqu'il ne pût rien acquérir avec les années, puisqu'il possédait tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu dès le premier instant de sa conception, il a néanmoins traversé l'enfance à la manière des autres hommes, et montré une sagesse toujours croissante, à mesure qu'il avançait en âge et qu'il se fortifiait extérieurement. Ce progrès toutefois n'était que pour nous servir de leçon, et il ne pouvait rien ajouter à la plénitude des connaissances que possédait le divin Enfant. Lorsque le soleil monte à l'horizon, dit saint Chrysostôme, il semble devenir de plus en plus radieux; mais s'il croît ainsi en lumière et en chaleur, ce n'est que par rapport à nous; car au fond il est toujours le même, et sa lumière n'augmente et ne diminue jamais. Ainsi en était-il du divin Soleil de justice qui se levait alors pour éclairer l'univers.

Une circonstance particulière vint manifester aux yeux de tous la sagesse dont il était rempli. L'évangéliste qui la rapporte pouvait bien l'avoir apprise de la bouche même de la sainte Vierge. En voici les précieux détails.

La faiblesse de son âge n'avait point encore permis à

l'enfant Jésus de se joindre à sa famille pour aller célébrer la grande fête de Pâques ; mais quand il eut atteint sa douzième année, Joseph et Marie le conduisirent avec eux à Jérusalem, et il reparut dans ce temple où il avait déjà été offert solennellement peu de jours après sa naissance.

Quand la cérémonie de la Pâque fut achevée, Joseph et son épouse se mirent en chemin, avec leurs proches et leurs amis, pour retourner à Nazareth dans la Galilée. Les voyageurs, en pareil cas, formaient plusieurs groupes; chacun partait à son heure et marchait selon ses forces, et le soir ils se réunissaient tous dans les mêmes hôtelleries, pour continuer leur route de la même manière les jours suivants.

L'enfant Jésus n'était point avec Joseph et Marie pendant la route qu'ils firent le premier jour. Ils avaient tout lieu de le croire dans la compagnie de quelques-uns de leurs parents, car un enfant si aimable devait être recherché par tous, et chacun se disputait sans doute le bonheur de le posséder.

Mais quand on fut arrivé à l'hôtellerie, ne le voyant point paraître avec les autres voyageurs, ils conçurent une inquiétude vive et profonde, quoique tranquille et soumise; s'empressant de retourner à Jérusalem, ils le rencontrèrent après trois jours de recherches, non point au milieu des enfants de son âge, partageant leurs plaisirs et leurs jeux, mais dans le temple parmi les docteurs, qu'il écoutait et interrogeait tour-à-tour, montrant ainsi qu'il n'y a pas moins de mérite à savoir interroger qu'à bien répondre, et mettant lui-même en pratique le beau conseil que l'Écriture donne aux jeunes gens : Conduisez-vous en beaucoup de choses, comme si vous les ignoriez; prêtez une oreille attentive quand vous écoutez et quand vous faites des demandes, et cette retenue vous rendra aimable à tout le monde¹. L'Évangile dit que le saint Enfant remplissait les docteurs d'admiration, par la sagesse de ses réponses et

¹ Eccl, xxxii. 12.

par la prudence dont elles étaient pleines. C'était en quelque sorte les mettre sur la voie pour trouver le Messie, que tout le monde attendait alors, et les disposer à le reconnaître plus facilement dans sa personne, quand il commencerait à évangéliser les peuples, dix-huit ans plus tard.

Marie, qui voyait succéder à ses angoisses maternelles les consolations ineffables que lui procuraient le recouvrement de son Fils et la gloire qu'il venait d'acquérir dans cette auguste assemblée, crut pourtant devoir lui adresser de tendres reproches, et lui parler un peu des larmes qu'avait fait couler son absence. Mais l'Enfant divin, en la consolant et lui rendant raison de conduite, trouva moyen de donner au monde la plus importante des leçons, et de nous apprendre que le respect dû aux auteurs de nos jours ne doit jamais nous faire oublier ni négliger les ordres de notre Père céleste, qui a les premiers droits à notre soumission.

Joseph et Marie reçurent cette excuse avec tous les égards dus à celui qui la leur adressait, et en qui ils ne pouvaient manquer de reconnaître le Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde, quoiqu'ils ne sussent pas encore de quelle manière et dans quelles circonstances il accomplirait sa divine mission. L'Évangile dit de Marie en particulier, qu'elle conservait soigneusement le souvenir des moindres choses qui avaient rapport à cet Enfant adorable, et que par une prudence et une modestie bien dignes de servir de modèle aux mères, elle se contentait de jouir devant Dieu et dans le secret de son cœur, des triomphes de son Fils, sans se permettre de les publier indiscrètement au dehors, ni d'en trop parler à ceux mêmes qui devaient y prendre le plus grand intérêt.



CHAPITRE III

Vie cachée du Sauveur. — Commencements de Jean-Baptiste. — Témoignage qu'il rend à Jésus-Christ. — Baptême du Sauveur sur les bords du Jourdain. — Le Saint-Esprit descend en forme de colombe. — Voix du Ciel. — Tentation au désert. — Nouveaux témoignages rendus au Sauveur par Jean-Baptiste. — Choix des premiers disciples. — Nathanaël. — Le Sauveur commence son ministère apostolique. — Noces à Cana. — Premier miracle de l'Homme-Dieu.

Les premières années du Sauveur s'écoulèrent dans une adorable et mystérieuse obscurité, qui fut comme une longue préparation à sa vie publique, dans laquelle devaient éclater un si grand nombre de merveilles. L'obéissance et l'amour du travail sont les deux vertus dont il a voulu nous donner un exemple tout particulier pendant le temps de sa vie cachée; car l'Evangile nous apprend qu'il était soumis à ses parents, et la tradition nous a conservé sur les humbles travaux de sa jeunesse, des détails qu'une âme vraiment chrétienne ne saurait méditer sans admiration et sans fruit. Sa venue dans le monde ayant eu un double but, celui de nous racheter et de nous instruire, il ne s'est pas contenté de verser son sang pour expier nos fautes, mais il a aussi voulu que sa vie pût servir de modèle à tous, et il la choisit commune et ordinaire, pour qu'il n'y eût rien dans ses exemples qui désespérât notre faiblesse. Ainsi, pendant que Jean-Baptiste se retirait tout jeune encore au fond du désert, et y passait de longues années dans la pratique d'une austérité que le monde pouvait bien admirer, mais que très-peu pouvaient atteindre, le Fils de Dieu, humblement soumis aux ordres de Joseph et de Marie, remplissait tous les devoirs de la vie de famille dans la petite maison de Nazareth, et ne se distinguait des autres justes que par une applica-

ion plus grande aux œuvres simples et ordinaires qu'il partageait avec eux.

Joseph exerçait la profession d'artisan; son fils adoptif travaillait avec lui, et cet exemple, qui confond l'orgueil humain en nous apprenant que la grandeur peut se trouver ailleurs que dans l'opulence, doit être une immense consolation pour la classe ouvrière, si nombreuse et si intéressante, qui peut à bon droit se glorifier de ce qu'un Dieu fait homme lui a si long-temps appartenu. Des trente-trois années de la vie du Sauveur, il y en a eu trente pour elle; les hommes apostoliques, moins privilégiés sous ce rapport, n'ont eu que les trois dernières pour puiser les exemples qui doivent les diriger dans l'exercice de leur saint ministère.

Jésus travaillait donc des mains, en soulageant sa famille par le produit d'un pénible labeur. La condition des pauvres étant de n'avoir que leurs enfants pour serviteurs, il se dévouait au service de ses parents, et satisfaisait leurs moindres désirs avec une ponctualité et une joie qui donnaient à son obéissance la plus haute perfection possible.

Joseph mourut sans doute pendant la vie cachée du Sauveur, car dans tous les détails donnés par les évangélistes sur sa vie publique, il n'est nullement question de ce saint patriarche. Jésus demeura donc l'unique soutien de sa mère veuve, et continua les travaux de son père nourricier, dont il avait fermé les yeux, et qui avait eu l'ineffable bonheur de mourir entre ses bras. Ses ennemis lui jetèrent plus tard comme un opprobre, les souvenirs de cette profession obscure; mais ils ne faisaient que blasphémer ce qu'ils ignoraient; car le Sauveur ne se montre pas moins digne de notre vénération dans la solitude de Nazareth, que dans les splendeurs du Thabor et les souffrances du Calvaire. Sa vie cachée entrait dans les desseins de la Providence, aussi bien que sa vie publique, et il est vrai de dire, avec saint Ignace d'Antioche, que ce qu'il a

fait dans l'obscurité et dans le silence , est comme tout le reste vraiment digne de Dieu.

Cependant les rives du Jourdain retentissaient du bruit des prédications de Jean-Baptiste. Désigné par les anciens prophètes comme celui qui devait préparer les voies au Messie , il avait néanmoins attendu , dans le silence de la retraite , le moment où il plairait à Dieu de mettre la parole sainte sur ses lèvres ; car il savait que nul homme ne doit se permettre de l'annoncer aux autres sans une mission ordinaire ou extraordinaire de Dieu , ainsi que Calvin lui-même s'est vu forcé de le reconnaître, en écrivant sur ce passage de l'Evangile.

Tout dans le nouveau prédicateur était de nature à fixer les regards des peuples et à commander leur respect. Sa vie était des plus austères ; il prenait à peine quelques aliments grossiers et en si petite quantité qu'on eût dit qu'il se soutenait sans rien manger. Ses habits étaient simples comme ceux des pauvres gens qui habitaient les montagnes. Mais, sous ces dehors obscurs , se trouvait cachée l'âme la plus grande , la plus courageuse qui eût encore paru dans le monde ; aussi les populations, avides d'entendre la voix d'un homme si extraordinaire , venaient-elles avec un empressement jusqu'alors inoui , recueillir les instructions qu'il savait approprier aux besoins particuliers de chacun de ses auditeurs. Jamais la liberté de la parole n'avait été poussée plus loin, et le courage des anciens prophètes semblait revivre tout entier dans le cœur de Jean-Baptiste.

Il ne savait prêcher que la pénitence, et ne voulait point qu'on espérât autrement que par elle, la rémission des péchés. Le peuple était touché de la force et de l'onction de ses discours ; mais les riches et les grands, que la curiosité amenait aussi auprès de lui , ne s'accommodaient point de la rigueur de sa morale. Ces grands principes de charité, de justice, de pénitence, contrariaient leurs habitudes sensuelles et offensaient leur délicatesse ; et comme

s'ils avaient pu se débarrasser de l'obligation de lui obéir, en refusant de reconnaître sa mission, ils affectaient de mépriser son baptême, et de traiter cette cérémonie comme si ce n'eût été qu'une invention humaine, malgré les caractères divins qu'elle portait évidemment.

Jean-Baptiste n'en continuait pas moins avec zèle et courage l'exercice du ministère que le Ciel lui avait confié, et l'admiration des peuples croissait chaque jour avec la sainteté du prédicateur. L'attente générale où l'on était alors de cet Envoyé promis par Dieu dès l'origine du monde, fit naître la pensée que Jean pouvait bien être le Messie depuis si long-temps désiré. Il est vrai que cet homme apostolique ne faisait point de miracles pour confirmer sa mission ; mais sa naissance merveilleuse, sa vie plus étonnante encore, le baptême administré par lui et dans lequel on pouvait être tenté de voir cette eau pure que les prophètes avaient annoncée comme devant couler pour la rémission des péchés¹, tout enfin concourait à élever Jean-Baptiste au-dessus de l'ordre commun, et à le faire préférer même à ce Jésus, né de parents pauvres dans une cité obscure, où il n'avait reçu qu'une éducation ordinaire, et dont le baptême pouvait passer aux yeux de ce peuple enthousiaste et grossier, pour une pâle copie du baptême de son précurseur.

La tentation eût été bien délicate pour un homme moins affermi dans l'humilité que ne l'était Jean-Baptiste ; mais il eut assez de sagesse pour ne point dérober une gloire qui n'appartenait qu'au Fils de Dieu, « et en refusant de passer pour ce qu'il n'était pas, dit saint Augustin, il demeura ce qu'il était, c'est-à-dire le plus grand des enfants des hommes. » Rien n'est plus touchant, plus digne d'admiration que les témoignages successivement rendus par Jean-Baptiste au Sauveur ; car ce n'est encore ici que la première circonstance où il lui est donné de s'abaisser devant son adorable Maître, et désormais

¹ Ezech. xxxvi. 25.

nous le verrons uniquement occupé à s'effacer lui-même , pour mettre en relief le mérite infiniment supérieur de Celui qui peut seul ôter les péchés du monde ; en sorte que si on réunissait toutes les paroles prononcées par Jean-Baptiste pendant les courts instants de sa vie publique , et qui ont été recueillis dans l'Evangile , on en composerait le panégyrique le plus solide et le plus brillant qui ait jamais été fait des vertus et des grandeurs du Fils de Dieu.

Mais le témoignage de Jean-Baptiste était peu de chose auprès de celui que le Ciel même allait rendre au Sauveur pour accréditer sa divine mission. Le moment était venu où l'humble Jésus devait sortir des ténèbres d'une vie cachée , et montrer enfin au monde les trésors de grâces dont il était rempli. C'est en recevant le baptême de Jean qu'il voulait faire ses premiers pas dans cette nouvelle carrière. « Et de même , dit saint Chrysostôme , que le soleil n'attend point pour se montrer que l'étoile du matin ait disparu , mais qu'il arrive pendant qu'elle brille encore , et fait pâlir à l'instant cette faible lumière par l'éclat de ses feux ; ainsi le Sauveur n'attend pas pour se manifester au monde , que Jean-Baptiste ait achevé le cours de sa mission ; mais il arrive au moment même où tous les yeux sont sur lui , et aussitôt la gloire de Jean s'efface , et l'on n'aperçoit bientôt plus que Jésus seul.

Plusieurs raisons engagent le Fils de Dieu à recevoir le baptême du saint Précurseur. Il n'y avait sans doute et il ne pouvait y avoir aucune tache à effacer en lui , puisqu'il est le Saint des saints ; mais pourtant il avait pris la nature des pécheurs , à qui le baptême de la pénitence convient si bien , et l'on peut dire avec saint Chrysostôme « que c'est la postérité d'Adam coupable , représentée par le Sauveur innocent , qui a été baptisé en sa personne dans les eaux du Jourdain. » Ajoutons qu'en recevant ce baptême , qui n'était qu'une simple cérémonie dont il

pouvait facilement s'affranchir, il nous disposait à recevoir nous-mêmes un autre baptême bien plus auguste, bien plus efficace, qu'il devait instituer dans la suite et qui serait pour tous d'une absolue nécessité. Comment, en effet, mépriser le baptême de la grace, après que le Sauveur n'a pas rougi de recevoir le baptême de la pénitence ? En mettant ainsi l'exemple avant la leçon, il accomplissait toute justice et nous portait à l'accomplir après lui.

Il vient donc trouver Jean-Baptiste, et il y vient dans le moment le plus favorable pour donner à cette démarche une très-grande importance. Il était dans sa trentième année, c'est-à-dire à cet âge où l'homme, échappé à l'adolescence, possède une parfaite maturité, et peut porter le poids d'un ministère laborieux et éclatant, sans paraître courir trop vite au-devant des honneurs. C'est l'âge qu'avait Joseph quand il fut appelé à gouverner l'Egypte ; David quand il monta sur le trône de ses pères ; Ezéchiel quand il commença à prophétiser. On eût dit que le Sauveur voulait nous montrer que le baptême doit nous transformer en hommes parfaits, et nous mettre dans cet état de maturité, de sagesse et de force, que saint Paul a si bien nommé *la plénitude de l'âge de Jésus-Christ*.

A peine les eaux du baptême eurent-elles coulé sur lui, que, voulant donner la plus utile de toutes les leçons à ceux qui devaient dans la suite partager son ministère, il s'agenouilla sur la rive même du Jourdain, et levant au ciel ses yeux et ses mains, adressa à Dieu son Père une fervente prière. Au même instant le ciel s'entrouvrit, comme pour montrer que les grâces allaient s'en échapper par torrents, et aussi pour faire entendre que désormais les fidèles, après leur baptême, devaient s'élever au-dessus des vains objets de la terre, et contempler des yeux de la foi les choses célestes. Ce fut sans doute pour Jésus que le ciel s'ouvrit alors ; mais ce ne fut pas pour

lui seul. Quand une ville prise d'assaut s'ouvre devant un général victorieux, elle s'ouvre en même temps pour les soldats qui le suivent et partagent sa victoire. Quand un riche fait l'aumône en considération d'un ami qui l'en a prié, il lui dit : « C'est à vous que j'accorde cette faveur. » Et néanmoins c'est le pauvre qui tend la main qui profite du bienfait. Ainsi, quoique ce soit principalement pour le Sauveur et à cause de lui que le ciel s'ouvre dans cette circonstance, c'est pourtant nous qui devons profiter de la grace qui lui est faite, et prendre après lui possession de ce beau séjour, dont il nous a laissé la clef dans le sacrement de la régénération.

Le baptême du Sauveur devant offrir une image de tout ce qui se rencontre dans celui que nous recevons nous-mêmes, il était convenable que l'Esprit-Saint, en qui nous sommes baptisés, manifestât sa présence sur les rives du Jourdain. Il choisit, pour la rendre sensible, la forme d'une colombe. Cet oiseau, dont la simplicité et la candeur forment le caractère distinctif, paraissait plus propre que d'autres à devenir l'instrument de l'Esprit-Saint, dont il rappelle les dons ineffables par les qualités qui lui sont propres. « C'est une colombe, dit saint Chrysostôme, qui, après le déluge, vint apporter la paix au monde en portant à Noé un rameau d'olivier; c'est aussi une colombe qui apparaît après le baptême de Jésus-Christ, pour montrer à l'univers son divin Pacificateur.

Mais il fallait que la Trinité se manifestât tout entière dans ce moment solennel, puisque c'est au nom des trois Personnes adorables que le baptême nous est aujourd'hui donné. Aussi, pendant que l'Esprit-Saint, descendu du ciel, se reposait sur la personne du Fils de Dieu, comme pour montrer combien il aime à demeurer possesseur tranquille des âmes dans lesquelles il a établi son séjour, une voix, c'était celle de Dieu le Père, vint du ciel et fit entendre ces mots : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Témoignage écla-

tant et précieux que nous verrons reproduire dans les mêmes termes au sommet du Thabor, quand Jésus y laissera échapper un rayon de sa gloire ; témoignage auquel l'apôtre saint Pierre, dans ses épîtres, attache un si grand prix, et qu'il joint aux oracles des prophètes pour prouver la divinité de la religion, et faire voir qu'elle renferme autre chose que *des fables et des fictions ingénieuses*¹ ; témoignage enfin qui doit être pour les chrétiens, enfants adoptifs de Dieu, l'objet d'une noble et sainte émulation, puisque rien ne doit faire battre plus délicieusement notre cœur que le désir et l'espérance d'être agréables à Dieu, et de mériter qu'il mette aussi en nous ses complaisances.

Chacune des démarches du Sauveur devait être une leçon pour nous. Or, la plus importante et la plus utile que nous puissions recevoir est, sans contredit, celle qui a pour but de nous apprendre à triompher des tentations dont la vie est pleine, et à traverser courageusement les plus rudes épreuves. Qui ne sait que la vie de l'homme sur la terre est un combat continu ; que la vertu la plus pure est souvent la plus exposée, et qu'il n'est point de victoire qui flatte davantage l'ennemi de notre salut, que celle qu'il remporte sur les saints. Il fallait donc nous apprendre à lui résister ; il fallait que la puissance du tentateur se consumât en efforts inutiles sur le Chef adorable à la suite duquel nous combattons, et que le Christ fût tenté, afin que le chrétien apprît à ne pas succomber à la tentation.

C'est dans le désert que devait avoir lieu cette lutte imposante, si bien placée après le baptême que venait de recevoir le Sauveur. L'esprit de Dieu, dont il suivait en tous les mouvements, le conduisit dans la solitude, où le démon trouve ordinairement plus de facilité dans les assauts qu'il nous livre. L'isolement, en effet, a coutume d'augmenter la puissance et la hardiesse de cet esprit

¹ *Non enim doctus fabulas secuti* II. Petr. 1. 16.

de malice, qui triomphe ordinairement sans peine de ceux qui sont sans appui, mais qui n'a pas le même avantage quand plusieurs s'unissent pour lui résister. Ici, cependant, la solitude n'enlevait rien au Sauveur de la force divine qui était en lui, et ce n'était point de sa part une imprudence que de s'exposer ainsi à la tentation, puisque c'était obéir aux volontés de Dieu, et qu'il eut soin d'ailleurs de se préparer par un jeûne de quarante jours et beaucoup de prières aux assauts qui allaient lui être livrés.

Trois fois le démon se présenta au Sauveur avec des armes différentes, essayant de le vaincre par la sensualité, l'orgueil et l'ambition, et trois fois il se vit repoussé et abattu par une arme plus terrible que les siennes, par la parole de Dieu, dont le Sauveur voulait nous apprendre à faire un semblable usage. Tous les mots qui sortirent alors de sa bouche respirent le calme et la paix d'une âme maîtresse d'elle-même, inviolable, et dans laquelle le tentateur ne pouvait s'introduire, quoiqu'il lui fût permis de tourner un moment autour d'elle et de l'attaquer. Cependant il est à remarquer que la dernière de ses réponses a quelque chose de très-vif et qui manifeste un mouvement d'indignation surexaltée. C'est qu'il s'agissait alors de repousser une injure adressée directement à Dieu, puisque le démon ne rougissait pas de demander pour lui-même des hommages et des adorations; et cet exemple nous apprend que s'il faut être doux et patient quand les outrages ne tombent que sur nous, il est permis, et c'est même un devoir, de s'indigner quand ils s'adressent à Dieu; une seule parole qui l'offense doit être pour nous intolérable.

Nous avons déjà vu avec quelle profonde humilité et quel noble courage Jean-Baptiste avait rendu un premier témoignage au Sauveur, dont la gloire commençait à éclipser la sienne. Des occasions se présentèrent bientôt d'en renouveler l'expression devant le peuple, et le saint

précurseur ne les laissa pas échapper. Il venait compléter la longue chaîne des oracles rendus par les prophètes, dont il était le dernier selon les temps, et le plus grand en mérite et en dignité. Il entra, en effet, dans les desseins de Dieu de prouver la divinité de sa religion par des témoignages; et les apôtres, qui devaient lui servir de témoins jusqu'aux extrémités de la terre et jusqu'à la fin des siècles dans la personne de leurs successeurs, ne faisaient que continuer l'œuvre commencée dès l'origine du monde par les prophètes. Seulement ils rendaient témoignage à ce qui s'était passé et à ce qu'ils avaient vu, et les prophètes annonçaient ce qui devait venir, ce dont ils avaient reçu la connaissance anticipée. Entre les uns et les autres, la Providence plaça un témoin extraordinaire, unique dans son genre, touchant à la fois le passé et l'avenir; et servant comme de lien pour les unir: ce témoin était Jean-Baptiste.

Il ne cessait d'appeler l'attention des Juifs sur le Messie, qui se trouvait déjà au milieu d'eux sans qu'ils le reconnussent. Il le leur montrait comme l'Auteur et la source de toutes les grâces, comme étant beaucoup au-dessus de Moïse lui-même, et comme ayant reçu l'incomparable mission de raconter les merveilles cachées dans le sein de Dieu, et de publier des secrets qu'un simple mortel n'aurait jamais pu découvrir. Quoique ce personnage extraordinaire, dont il proclame ainsi la gloire, ait pris naissance quelques mois après lui, et que tout le peuple le sache bien, Jean-Baptiste ne craint pas d'affirmer que Jésus a existé avant lui; ce qui serait dans sa bouche le plus grossier mensonge et une véritable absurdité, si Jésus-Christ n'avait pas eu comme Dieu une existence antérieure et éternelle, avant de se faire homme et de naître dans le temps.

Le peuple, étonné de ce langage et désespérant de trouver quelque chose de plus grand que Jean-Baptiste, lui demande, à plusieurs reprises, s'il n'est point le

Messie : toujours même réponse ; toujours de nouveaux témoignages rendus à la prééminence du Fils de Dieu. La crainte de voir ses propres disciples se séparer de lui pour s'attacher à ce nouveau maître , ne lui fera point trahir son devoir et ne retiendra pas sur ses lèvres la vérité captive. Au contraire , il est le premier à le leur montrer et à faire ressortir en lui cette qualité par excellence , qui lui gagnerait tous les cœurs si elle était bien comprise , cette aimable qualité du Sauveur , de destructeur du péché , et de médiateur entre un Dieu offensé et le genre humain coupable.

Ce fut en effet parmi les hommes formés à l'école de Jean que Notre-Seigneur voulut choisir ses premiers disciples. André , frère de Simon , fut appelé avec un autre dont le nom n'est pas indiqué par l'Evangile , mais que saint Epiphane et saint Chrysostôme croient avoir été un des fils de Zébédée, Jean l'Evangéliste. Non content d'avoir répondu à cet appel si glorieux , André voulut faire jouir du même bonheur Simon son frère , qui n'opposa point de résistance à la grace , et obtint ainsi les honneurs de l'apostolat. Moins heureux dans une semblable démarche , Philippe , qui avait été aussi appelé par le Sauveur , ne réussit qu'avec peine à lui amener un homme que ses qualités personnelles semblaient pourtant désigner comme capable des plus hautes fonctions. Mais Dieu avait alors des secrets dont la suite de ses desseins nous a donné l'intelligence. Il lui fallait des hommes de rien pour opérer les grandes choses dont le monde allait être témoin , et quoique les vertus de Nathanaël , si sincères et si pures , parussent demander qu'il prît rang parmi les apôtres , l'éclat de son nom , de ses talents , de sa position , le rendait moins propre que de simples pêcheurs à servir d'instrument au Dieu qui a choisi tout exprès les moins habiles , les plus vils et les plus méprisables selon le monde , pour confondre ce qu'il y a de plus grand , et demeurer seul en possession de toute sa gloire.

Nathanaël ne fut donc point admis par Jésus-Christ dans le collège apostolique ; mais leur courte entrevue n'en a pas été moins utile à lui et à nous. Surpris de voir que quelques-unes des circonstances de sa vie , dont Dieu seul avait pu être témoin , se trouvaient connues du Sauveur et spécifiées par lui avec une exactitude merveilleuse , il en conclut que Celui qui voyait les choses absentes comme présentes , et pour qui le cœur humain n'avait point de secrets , était quelque chose de plus qu'un simple mortel. Sa foi pourtant n'égalait pas celle de Pierre , quand cet apôtre fit plus tard la même confession et obtint de Jésus-Christ un si magnifique éloge. Nathanaël ne vit peut-être pas alors dans Notre-Seigneur tout ce qu'il fallait y voir ; mais il est probable que sa foi se compléta ou s'affermi plus tard ; et quoiqu'il en soit , c'était déjà un très-grand service que son ami lui avait rendu en l'amenant ainsi à Jésus. L'amitié qui rapproche les cœurs de ce Dieu , centre unique et lien nécessaire de toute affection pure , mérite seule le nom d'amitié chrétienne , d'amitié véritable. Heureux ceux dont on pourra dire qu'ils auront toujours conduit leurs amis à Jésus , et qu'ils ne les en auront jamais éloignés.

Le moment était venu où allait s'accomplir dans toute son étendue la célèbre prophétie de Baruch , qui , après avoir parlé des grandeurs de Dieu dans le langage éblouissant et sublime qui le caractérise , termine par ces paroles si simples et si douces : « Après cela il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes ¹. » La venue du Sauveur dans le monde ayant pour but de rendre témoignage à la vérité , il devait effectivement se montrer au peuple , converser avec eux , et ne point ensevelir dans la solitude cette vérité qui demandait à être prêchée publiquement au sein des villes et à travers les campagnes. Ne fallait-il pas aussi nous donner l'exemple d'aller chercher les pécheurs sans les attendre , comme le médecin

¹ Baruch. III. 38.

va chercher les malades, et de courir après ceux qui s'égarent, comme le pasteur après la brebis qui a perdu son chemin? Ne fallait-il pas éviter tout ce qui aurait pu compromettre la médiation que ce Dieu homme venait exercer, et n'était-il pas souverainement nécessaire de faciliter à tous les pécheurs l'accès auprès de Celui dont le cœur était si bien disposé pour les recevoir? Ne soyons donc pas surpris de la conduite que nous allons voir tenir à notre adorable Maître, ni de la condescendance avec laquelle il se prête aux désirs de tous ceux qui lui demanderont des grâces ou qui rechercheront l'honneur de sa présence.

Il était à peine entré dans sa vie publique, qu'une occasion se présenta de manifester ses dispositions à cet égard. Des noces se firent à Cana en Galilée; les époux appartenaient, selon toute apparence, à la famille de la sainte Vierge. Marie fut donc invitée au festin des noces, et le Sauveur le fut également avec ses disciples. C'était le moyen par excellence de sanctifier cette réunion et d'y faire régner, au milieu de la joie si légitime et si ordinaire en pareil cas, la réserve et la convenance la plus parfaite. Les ennemis du Sauveur lui ont quelquefois reproché cette démarche comme peu en rapport avec la gravité de ses mœurs et la dignité de son caractère. Mais, outre les raisons prises dans la bonté de son cœur, qui ne voulait négliger aucune occasion de nous être utile, et qui allait trouver dans ce festin un miracle à faire, des instructions à donner, un honneur à rendre au mariage si digne de respect surtout dans la nouvelle loi, ne peut-on pas dire aussi que cette réunion offrait des caractères particuliers de décence et de sagesse qui la rendaient vraiment digne de la présence du Fils de Dieu. Le festin des noces chez les Juifs était ordinairement accompagné de garanties morales qui devaient y prévenir bien des abus. L'usage était que, dans les maisons des pauvres comme dans celles des riches, un homme de la tribu

sacerdotale présidât à tous les détails de la cérémonie, eût l'œil sur les convives, arrêta les plus petits désordres, et fit en quelque sorte les fonctions d'un préfet de discipline; c'est lui qui assignait leurs places aux invités, leurs fonctions aux serviteurs, et c'est lui que l'Évangile désigne sous le nom d'*architriclin*, qui n'est guère usité dans notre langue.

Au milieu des joies du festin, une circonstance fâcheuse vint révéler la pauvreté ou l'imprévoyance de ceux qui en avaient fait les frais. Le vin manqua, et Marie, mère de Jésus, voulant épargner à ses hôtes la confusion dont ils allaient être couverts, dit à son fils : « Ils n'ont point de vin. » Cette demande indirecte, que le Sauveur sembla d'abord accueillir froidement, était pourtant une prière à laquelle son cœur ne devait pas être insensible. Aurait-il pu, en effet, blâmer la sollicitude d'une si tendre Mère, lui qui devait bientôt en témoigner une plus grande encore à l'égard de tout un peuple qui le suivit dans le désert, et qu'il nourrit par un nouveau prodige ? Mais ces prodiges qui avaient pour but de prouver sa divinité, il ne fallait pas qu'ils parussent arrachés par une influence étrangère et purement humaine. Quand il s'agit des fonctions d'un ministère tout divin, la chair et le sang ne doivent être comptés pour rien ; le Sauveur voulait l'apprendre à ceux qui auraient besoin de cette leçon. La sainte Vierge n'avait point péché en adressant une pareille demande à son Fils, et il ne pouvait lui infliger un blâme qu'elle n'avait point mérité ; mais d'autres pouvaient pécher plus tard en pareil cas, et il fallait les prémunir contre un si dangereux écueil. C'est l'effet d'une haute prudence d'adresser quelquefois des avis ou des reproches aux bons, afin que les méchants en profitent pour se corriger.

Six grands vases se trouvaient là pour servir aux nombreuses purifications qui étaient en usage chez les Juifs pendant les festins. Le Sauveur ordonna qu'on les rem-

plût d'eau , ce qui fut fait à l'instant même ; et quand les serviteurs vinrent y puiser ensuite , ils trouvèrent cette eau changée en un vin délicieux.

L'Évangile , en nous faisant connaître la capacité de ces vases , dont chacun ne contenait pas moins de cinquante-six pintes (litre de notre mesure) , fournit , selon la judicieuse remarque de saint Thomas , une preuve de la réalité de ce miracle ; car il n'est pas possible de supposer qu'une si grande quantité d'eau ait pu revêtir frauduleusement les apparences d'un vin pur et généreux , dont au reste les convives et les serviteurs reconnurent toute la réalité. Ce fut donc par un acte de sa toute-puissance que l'Homme-Dieu changea ainsi la nature des choses , et fit en un instant le prodige qu'il accomplit chaque année lentement sous nos yeux , lorsqu'avec la pluie qui tombe du ciel , il nourrit le fruit de nos vignes ; « ce qui n'est , dit saint Augustin , rien autre chose qu'un perpétuel et merveilleux changement de l'eau en vin. »

CHAPITRE IV

Séjour à Capharnaüm. — Vendeurs chassés du temple. — Nicodème. — Prédications de Jean-Baptiste ; Hérode le fait mettre en prison. — La Samaritaine. — Election des apôtres. — Les démons rendent témoignage au Sauveur. — Guérison de la belle-mère de saint Pierre.

Après avoir ainsi commencé à Cana cette longue série de prodiges par lesquels il devait manifester sa gloire et accréditer sa divine mission , Jésus vint demeurer quelque temps à Capharnaüm. Cette ville , agréablement située , près du lac de Génézareth , à l'extrémité d'une belle prairie , justifiait par les charmes de sa position le nom qui lui avait été donné , et qui signifie *champ de joie* ou de *beauté*. Mais ce ne fut pas cette considération qui déterminâ le

Sauveur à y établir plusieurs fois et si long-temps sa demeure. La corruption des mœurs qui, dans cette cité populeuse et commerçante, offrait un terrible contraste avec la beauté des lieux, fut sans doute le motif de la préférence qui lui fut donnée par Notre-Seigneur. Ne venait-il pas chercher avant tout les brebis perdues de la maison d'Israël ?

La fête de Pâques appela bientôt après le Sauveur à Jérusalem. Il y trouva l'occasion d'un nouveau prodige, qui a paru si remarquable à saint Jérôme, que cet illustre docteur n'a pas craint de dire qu'il en était plus frappé que de la résurrection même de Lazare. Le vaste parvis qui servait d'entrée au temple, se trouvait alors encombré par une foule de gens de toutes espèces qui vendaient ou achetaient les victimes destinées aux sacrifices. Ce commerce, auquel il n'y aurait eu rien à redire, s'il se fût fait dans un autre lieu, et en respectant mieux les règles de la justice, était devenu avec le temps comme une espèce de brigandage, contre lequel il fallait que le Fils de Dieu protestât tout d'abord. Dévoré du zèle le plus ardent pour la gloire de son Père céleste, il vint au temple, selon son usage, qui était d'y faire toujours sa première visite; et ne pouvant tolérer la profanation d'un lieu si respectable, il en chassa tous ceux qui le déshonoraient par un indigne trafic. Cet homme, ordinairement si paisible, en apparence si faible, et qu'on traîna plus tard comme une brebis à la mort, fit paraître dans cette circonstance une force vraiment surhumaine, et une puissance morale qui ne pouvait appartenir à un simple mortel. Armé d'un fouet qu'il se fit lui-même, il chassa du temple cette multitude de personnes qui le remplissaient, renversa les tables des changeurs et, aux yeux même des Pharisiens et des docteurs de la loi, ses plus cruels ennemis, fit des choses que plusieurs troupes armées auraient eu peine à exécuter. Il fallait donc, dit saint Jérôme, qu'il sortît des yeux du Sauveur des traits de feu et des rayons tout célestes, et qu'il parût

sur son visage quelque lueur de sa Majesté divine , dont cette foule de gens fut comme éblouie.

Ce prodige frappa également les disciples du Sauveur et ses ennemis, mais il produisit en eux des sentiments tout opposés. Les premiers admirèrent ce zèle si ardent pour la gloire de Dieu , et y virent l'accomplissement de cette parole du prophète royal : Le zèle de votre maison me dévore ¹. Les autres n'en conçurent que plus de haine pour la personne du Sauveur , objet constant d'une jalousie qu'ils ne pouvaient dissimuler. Il y en eut pourtant quelques-uns parmi eux , qui ne résistèrent point à la voix des miracles , et qui renconnurent en Jésus l'envoyé du Très-Haut. Mais leur foi, quoique sincère, n'était pas encore à l'épreuve des tentations auxquelles l'avenir devait les soumettre. Un œil moins éclairé que celui du Sauveur s'y serait peut-être trompé , et avec une prudence purement humaine, il n'eut pas craint de se confier à de tels hommes, en les rendant dépositaires de sa personne et de ses secrets. Mais l'évangéliste fait remarquer que Jésus n'en usa point ainsi; et la raison qu'il en donne se tire de la connaissance exacte qu'avait le Sauveur de ce qui se passe au fond du cœur des hommes , connaissance qui n'appartient qu'à Dieu, puisque lui seul peut plonger son regard jusque-là. Cette parole de saint Jean, que nous recueillons comme un témoignage de la divinité de Jésus-Christ , se trouve pleinement confirmée à l'époque de sa passion, par la chute déplorable de Pierre. Alors, en effet, cet apôtre si ardent et si généreux en promesses, mais si faible dans le danger, apprit par expérience et nous fit connaître à tous que le Sauveur sait mieux que l'homme ce qui se passe dans l'homme. Cette belle réflexion est de saint Augustin.

Ce n'était pas seulement parmi les personnes du peuple, que le Fils de Dieu faisait alors des conquêtes ; l'éclat de ses vertus et les miracles qui se multipliaient sous sa main,

¹ PS. LXVIII. 10.

attirèrent aussi à lui des hommes distingués par leur position sociale et leurs talents; de ce nombre fut un sénateur, nommé Nicodème, dont les rapports avec le Sauveur dans leur première et mystérieuse entrevue ont été soigneusement retracés par un des évangélistes. Ce n'est pas que la conversion d'un tel homme fût en elle-même et aux yeux de Dieu plus précieuse que celle du dernier des misérables; mais, comme les obstacles qu'opposait à la grace divine l'orgueil de ce pharisien, en rendaient le triomphe plus éclatant, et qu'un exemple tombé de haut fait ordinairement plus d'impression que ceux qui montent des derniers rangs de la société, l'évangéliste a cru convenable de ne point épargner les détails dans une circonstance où ils pouvaient nous être si utiles.

Cet homme donc vint trouver Jésus, qui le reçut avec bonté et poussa la condescendance jusqu'à l'entretenir au milieu même de la nuit; ce pharisien timide n'ayant pas osé l'aborder en plein jour et sous les yeux des Juifs, dont il redoutait les railleries ou la colère. Le Sauveur, ménageant sa faiblesse, ne lui adressa point de reproches et ne songea qu'à lui donner des leçons. Cet entretien vraiment solennel, et dont la profondeur a exercé les esprits les plus habiles, n'est pourtant dans la réalité qu'une magnifique leçon de catéchisme, destinée à apprendre au pharisien ignorant, et à nous après lui, les premiers éléments de la religion. Tout en effet dans la religion repose sur les trois vertus que nous nommons théologiques, la foi, l'espérance et la charité. Or, il est évident que les paroles de Notre-Seigneur tendent toutes à faire naître ces vertus dans l'esprit de son disciple.

Après un début mystérieux et propre à exciter l'attention de Nicodème et à lui rendre la vérité plus précieuse en lui en rendant l'acquisition plus difficile; après avoir démontré qu'il ne suffit pas d'une vie exempte de crimes pour avoir droit au royaume des cieux, mais qu'il faut y entrer par la porte du baptême; ce Maître adorable pose

le premier fondement de notre foi en établissant le dogme de sa divinité. *Descendu du ciel* pour le salut du monde , il ose pourtant dire qu'*il est encore dans le ciel* : pourrait-il sans blasphème et sans imposture tenir un pareil langage , si la nature divine n'était pas unie dans sa personne à sa nature humaine ? Il parle ensuite de sa mort , principe de notre espérance ; et il nous apprend à chercher le salut dans la croix , comme les Juifs dans le désert trouvaient la guérison de leurs plaies en jetant un regard plein de confiance sur le serpent d'airain , figure de Jésus crucifié.

Il ne restait plus qu'à exciter notre amour envers Dieu ; et quel motif plus puissant que le souvenir de l'amour que Dieu lui-même a eu pour nous , et dont il nous a donné une preuve si touchante dans l'incarnation de son Fils ?

Telle est la marche des instructions que le Sauveur donna dans cette circonstance , où l'on peut dire qu'il offrait un modèle à ceux qui devaient continuer son ministère évangélique. Il ne faut donc pas s'étonner si les docteurs de l'Eglise , et particulièrement saint Augustin , dans les ouvrages élémentaires qu'ils ont composés sur l'étude de la religion , semblent tout rapporter aux trois vertus théologiques ; si leur premier soin est de faire naître la foi dans les cœurs , en développant le symbole qui en contient la substance , et s'ils attachent tant de prix à fortifier l'espérance , qui peut seule donner des ailes à nos prières , et la charité , sans laquelle l'âme ne fait que se traîner dans une pratique incomplète et stérile de la religion.

Pendant que le Sauveur exerçait ainsi son ministère , Jean-Baptiste continuait le sien , avec un courage et une sainte hardiesse qui lui méritèrent bientôt les honneurs de la persécution , et plus tard ceux du martyre. Trois fois déjà il avait rendu témoignage à la divine mission de Notre-Seigneur ; et dans une quatrième circonstance , il n'hésita pas à déclarer à ses disciples eux-mêmes qu'il fallait se préparer à voir diminuer sa gloire , devant la gloire tou-

jours croissante du Messie qui devait l'effacer. Le peuple cependant ne perdait rien de son admiration pour ce grand homme, et à la cour même d'Hérode où il paraissait quelquefois, Jean se trouvait environné de toute la considération dont il était digne, et ses paroles y étaient recueillies comme autant d'oracles. C'est ainsi que fut traitée cette brillante lumière, tant qu'elle ne blessa pas les yeux qui la contemplaient; car les hommes, dit saint Augustin, aiment la vérité lorsqu'elle se borne à les réjouir par l'éclat dont elle brille; mais du moment qu'elle éclaire leurs désordres et leur adresse des reproches, elle perd son prix à leurs yeux et ils ne peuvent plus la souffrir.

La conduite d'Hérode était scandaleuse. Ses rapports criminels avec la femme de son frère blessaient publiquement la morale et la religion. Le silence de Jean-Baptiste en pareil cas eût été une prévarication. Il éleva donc la voix, blâma la conduite du prince, et osa dire à un homme qui était en position de tout se permettre : Ceci ne vous est pas permis. Sous un roi voluptueux, faible et sanguinaire, cette parole devenait pour Jean un arrêt de mort. Mais cette mort eût été peut-être le signal d'une révolte de la part du peuple, qui le regardait comme un prophète et qui n'eût pas manqué de protester contre une mesure extrême que rien ne pouvait justifier. En habile politique, Hérode se contenta de jeter le prophète en prison, et, à défaut de raison, on attendit un prétexte pour faire tomber sa tête.

Les mauvaises dispositions de ce prince, la jalousie des Pharisiens, qui, en voyant le grand nombre de personnes baptisées par les disciples du Sauveur, ne songeaient point à le suivre, dit saint Augustin, mais à le poursuivre; la nécessité de prêcher au loin l'Évangile : tout enfin semblait faire à Notre-Seigneur un devoir d'abandonner les rives du Jourdain, et de chercher un lieu plus propre au développement et au succès de son ministère. La Galilée lui offrait une retraite plus sûre; il s'y rendit quelque temps

avant l'époque de la moisson, qui, chez les Juifs, se faisait à la fin d'avril ou dans les premiers jours de mai.

Il lui fallait traverser la Samarie, et son passage dans ce pays allait être marqué par d'abondantes bénédictions. Une femme pécheresse en devint la première source par son éclatante conversion, et par le zèle qu'elle déploya ensuite pour le salut de ses compatriotes.

Le Sauveur, fatigué de la route, s'était assis près du puits de Jacob; mais ce repos accordé à la nature ne devait pas être stérile et ne ressemblait en rien à l'oisiveté. Le Sauveur allait nous apprendre à utiliser jusqu'à nos loisirs, et à les faire tourner, comme tout le reste, à la gloire de Dieu.

Une femme de la Samarie vint, dans ce moment-là, puiser de l'eau. C'était une personne de mauvaise vie et peu digne en apparence de l'honneur qu'allait lui faire le Fils de Dieu, en liant avec elle une conversation que tous les siècles devaient admirer. Prenant occasion de sa démarche et de l'eau qu'elle venait chercher, il l'entretint des eaux de la grace dont il est la source, et dont l'âme de cette pécheresse se sentait de plus en plus altérée, à mesure qu'il lui en expliquait le mystère. Elle ne connaissait d'autre culte que celui des Samaritains, qui avaient mêlé au culte juif primitif de nombreuses et de grossières superstitions. Le Sauveur lui apprend qu'un culte plus pur, plus digne de Dieu, le seul qu'il agréera désormais, va être établi dans le monde, et que c'est lui-même qui vient l'inaugurer. En lui parlant du Père céleste, il conduit insensiblement l'esprit de cette femme à la connaissance du Fils; car comment concevoir un père sans songer en même temps qu'il a un fils? Et ainsi en donnant à Dieu le nom de Père, il fait juger qu'il a un Fils, lequel est Dieu comme lui, et n'est venu dans le monde que pour établir parmi les hommes le culte qui convient véritablement à la majesté de Dieu.

Toute la religion se trouve donc, pour ainsi dire, ren-

fermée en substance dans ce merveilleux dialogue , qui s'est établi entre une femme pécheresse , mais attentive et réfléchie , et le Dieu Sauveur , qui l'instruit avec tant de zèle et de condescendance.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi , et que cette humble pénitente reconnaissait dans son adorable interlocuteur le Messie promis aux Juifs et qu'elle disait elle-même être attendu à cette époque , les disciples de Jésus revinrent de la ville voisine , où ils étaient allés chercher des provisions. La Samaritaine , transformée tout-à-coup en apôtre , retourne à la ville et invite ses concitoyens à partager son bonheur. Dieu donne à sa parole une puissance presque comparable à celle qu'exerça plus tard la prédication de saint Pierre , quand il convertit les Juifs par milliers au sortir du cénacle. Evidemment il y avait là quelque chose de plus qu'un triomphe purement humain. Le Dieu que prêchait la Samaritaine agissait en maître sur les cœurs auxquels elle s'adressait , et ces hommes , ordinairement aveugles et superstitieux , furent alors si bien inspirés , qu'ils comprirent tout ce qu'avait d'extraordinaire et de divin , la mission de cet étranger , qui , sans avoir jamais pu rien entendre dire des égarements de la Samaritaine , venait pourtant de lui en raconter l'histoire et de lui changer le cœur en si peu d'instant.

Pendant qu'ils accouraient en foule auprès du Sauveur , le suppliant de venir passer quelques jours dans leur ville , pour achever lui-même de ramener leurs cœurs ébranlés , les apôtres invitaient le Sauveur à prendre de la nourriture ; mais il avait à leur donner des instructions qui , par leur importance , lui faisaient oublier le soin de son propre corps. Ma nourriture par excellence , leur dit-il , est de faire la volonté de mon Père , en travaillant à la conversion des âmes. Ce doit être également celle de tous les hommes apostoliques , quand Dieu les appelle au milieu de ces moissons déjà blanchissantes , dans lesquelles le Sauveur invitait dès lors ses disciples à entrer ; leur rappe-

tant toutefois que les conquêtes qu'ils allaient faire par leurs prédications avaient été préparées par les travaux et les prières des anciens prophètes, et qu'ainsi c'est à Dieu seul que doit revenir la gloire de tous nos succès.

Après être demeuré deux jours à Sichar, pour achever d'en convertir les habitants, Jésus se mit en route, et, laissant de côté la petite ville de Nazareth, où son enfance s'était écoulée, et qui n'aurait sans doute pas traité avec assez d'honneur le Dieu incarné dont elle avait vu de si près l'humble origine, il vint en Galilée, par un mouvement de cet Esprit-Saint qui le dirigeait jusque dans les moindres choses.

Les Galiléens le reçurent avec une grande joie, se souvenant des prodiges qu'il avait déjà opérés sous leurs yeux. Mais lui, sans perdre le temps à recueillir ces vains témoignages de la faveur populaire, s'empressa de voler à la conquête des âmes, en continuant à prêcher l'Evangile. C'étaient, comme de coutume, les approches du règne de Dieu et la nécessité de la pénitence qui faisaient le premier objet de ses instructions. Le peuple, préparé sans doute par les exhortations de Jean-Baptiste, qui avait tenu absolument le même langage, ne devait pas s'étonner de cette sainte sévérité de l'Evangile, et, loin de s'en offenser, il continuait son estime et son admiration au divin prédicateur, dont la renommée croissait de jour en jour et remplissait tous les pays environnants. Le nom de Jésus était dans toutes les bouches, et on sentait qu'il y avait en lui quelque chose de plus grand que dans les prophètes ordinaires, qui se bornaient à exposer ou à interpréter la loi de Dieu, tandis que ce nouvel envoyé parlait en maître et en législateur. Il ne transmettait pas des ordres, il en donnait; il n'indiquait pas seulement des œuvres extérieures à accomplir, mais il portait le regard jusqu'au cœur, pour en régler tous les mouvements, et cela avec une telle puissance de parole, qu'on eût dit qu'il allait graver lui-même au fond des âmes les vérités qui s'échappaient de

sa bouche adorable. Aussi le peuple l'élevait-il au-dessus de tout ce qu'il avait jamais entendu de plus grand parmi les docteurs en Israël.

Jésus vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait fait son premier miracle, et ce fut là qu'en guérissant d'une manière subite et merveilleuse un jeune homme qui allait mourir, le fils du centenier, il fit naître la foi dans le cœur de ce père affligé, et ouvrit la porte du salut à leur famille tout entière.

Il entra dans les desseins du Sauveur de partager, avec des disciples de son choix, les honneurs de sa grande mission; et ce choix devait tomber sur des hommes incapables de lui dérober sa gloire, et dont la faiblesse et l'insuffisance naturelle serviraient à mieux manifester la puissance de sa grace. Le moment étant venu de les appeler à l'apostolat, il les alla chercher sur le bord de la mer, dans la condition des plus obscurs bateliers. Il commença d'abord par emprunter à Simon-Pierre, l'un d'entre eux, sa barque, dont il se servit comme d'une chaire, pour évangéliser le peuple accouru en foule sur le rivage, et après leur avoir fait exécuter sous ses yeux une pêche miraculeuse qui les remplit d'étonnement et d'admiration, il leur offrit de les transformer en pêcheurs d'hommes, et de leur confier le filet de sa parole, pour aller à la recherche de ces poissons mystérieux qui devaient prendre naissance dans les eaux du baptême. Dociles à cet appel divin, Pierre et André son frère, Jacques et Jean fils de Zébédée, abandonnèrent sur-le-champ tout ce qu'ils possédaient et tout ce qu'ils pouvaient espérer, pour s'attacher à celui qui leur offrait en échange une si glorieuse destinée.

Jésus vint ensuite à Capharnaüm, où il demeura, et cette circonstance, en apparence si légère, était pourtant l'accomplissement d'une prophétie célèbre, et un des traits qui devaient caractériser le Messie. Le premier et le plus grand des prophètes avait vu, bien des siècles à l'avance, se lever une grande lumière sur cette terre de Zabulon

et de Nephtali, sur cette Galilée des nations, que les ombres de la mort avaient si long-temps recouvertes. C'était la lumière évangélique, que le Sauveur venait maintenant y répandre à flots abondants.

Il appuyait, selon son usage, ses prédications par des prodiges, dont un des plus éclatants était de chasser avec empire les démons du corps de ceux qu'ils tourmentaient.

L'un d'eux, en abandonnant un possédé que le Sauveur venait de guérir, rendit un éclatant témoignage à la mission extraordinaire de cet adorable Maître : Je sais qui vous êtes, lui cria-t-il, vous êtes le Saint de Dieu, ou en d'autres termes, vous êtes ce Saint par excellence et unique dans son genre, le Saint des saints, dont le prophète Daniel a prédit tout particulièrement la sainteté, et que le Père céleste a envoyé dans le monde, non-seulement pour y briller comme d'autres par d'éclatantes vertus, mais avec la mission spéciale et incomparable de sauver le genre humain, en y détruisant l'empire du péché.

Tout cela en effet se trouve implicitement renfermé dans la parole de l'esprit infernal.

C'était un beau témoignage rendu à la divinité du Sauveur; mais il ne voulait point en recevoir d'une semblable bouche; sa gloire ne devait pas lui venir des louanges du démon, mais de son silence et de sa fuite. Il voulait d'ailleurs nous apprendre à nous défier du père du mensonge, même quand il dit une vérité; car ce n'est jamais de sa part qu'une amorce pour attirer les âmes simples et droites dans ses pièges. D'ailleurs le moment n'était pas encore venu de manifester entièrement au monde les trésors de grace qu'il lui apportait. Il ne fallait soulever que lentement les voiles qui couvraient un mystère dont le faible regard des créatures n'aurait pu soutenir tout d'un coup l'éclat et la splendeur. Jésus imposa donc silence à cet infâme panégyriste, avec lequel il voulait montrer d'ailleurs qu'il n'avait rien de commun; mais il laissa la reconnaissance du peuple se manifester par des transports

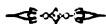
de joie et d'admiration, à la vue des prodiges qu'il opérait et qui étendaient sa réputation au-delà même des limites de la Galilée, où il se trouvait alors.

En sortant de la synagogue, où ce miracle venait d'avoir lieu, Jésus entra dans la maison de Simon-Pierre, dont la belle-mère était malade d'une grosse fièvre. La famille réunie autour de son lit lui prodiguait les soins les plus tendres; et quand le Sauveur parut dans l'humble demeure de son nouveau disciple, tout le monde comprit que cette maladie, qui, dans une femme avancée en âge, aurait peut-être cédé difficilement aux remèdes naturels, ne résisterait point à la toute-puissance de cet Hôte divin. Appeler son attention sur la malade et demander sa guérison, fut la première pensée et le premier soin de la famille tout entière. Le Sauveur, qui prévoyait les conséquences de ce miracle et l'importance qu'il ne pouvait manquer d'avoir dans un semblable moment, s'empressa de déférer à ce vœu si légitime de la piété filiale; et parlant à la fièvre avec l'autorité d'un maître, comme il le faisait toujours, en s'adressant aux êtres inanimés, qui n'opposaient aucune résistance à ses ordres, il lui commanda de quitter la malade, qui se trouva si subitement et si complètement guérie, qu'elle put se lever à l'instant même et servir à table son bienfaiteur.

Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans le pays, tous ceux qui avaient chez eux des malades s'empressèrent d'en demander la guérison au Sauveur qui, avec une bonté et une condescendance que l'on ne pourra jamais trop admirer, les accueillit tous, mettant la main sur chacun d'eux, et les délivra de leurs infirmités. C'était un bel exemple donné à ceux qui devaient plus tard exercer dans l'Eglise catholique le beau ministère de la charité publique ou particulière; car il est impossible, en voyant le Sauveur joindre ainsi le soin des malades à la prédication de la parole divine, de ne pas reconnaître qu'il attache une importance égale à la foi et à la charité, et que si

sans la foi il est impossible de plaire à Dieu , sans la charité et les bonnes œuvres le chrétien n'est plus qu'un vain fantôme , ou , pour parler avec saint Paul , un airain sonnant et une cymbale retentissante.

La nuit s'était passée presque tout entière dans ces soins donnés à la charité , et il eût été sans doute bien permis au Sauveur de prendre quelque repos; mais il avait à nous donner une leçon qui peut servir à tous , mais qui doit être particulièrement recueillie par les hommes apostoliques. Il voulait nous rappeler que les soins donnés au ministère évangélique et à la charité fraternelle ne doivent jamais nous faire oublier le soin de nous-mêmes et de notre propre salut. Prévenant donc le lever de l'aurore, il sortit de très-grand matin, et se retira dans le désert pour prier. Ainsi on le voyait passer continuellement de l'un à l'autre de ces trois exercices, qu'il voulait nous apprendre à ne jamais séparer. Ses jours coulaient tout pleins de grace et d'édification , et se partageaient entre les soins donnés à l'établissement du règne de Dieu dans les âmes , le soulagement des infirmités corporelles, et l'exercice de la prière, dont il était si important de nous faire comprendre l'absolue nécessité.



CHAPITRE V

Réponse de Jésus à un scribe qui voulait le suivre. — Sa réponse à deux autres demandes du même genre. — Tempête sur le lac de Génésareth. — Guérison d'un possédé. — Les démons et les pourceaux. — Le Sauveur guérit un paralytique. — Saint Matthieu appelé à l'apostolat. — Les pharisiens se scandalisent de la condescendance de Jésus pour les pécheurs. — Pourquoi les apôtres ne jeûnaient pas. — Une femme touche avec foi la robe du Sauveur. — Résurrection d'une jeune fille. — Deux aveugles sur le chemin de Jérusalem. — Démon muet. — La piscine de Jérusalem; paralytique guéri. — Divinité du Sauveur démontrée par lui aux pharisiens.

Pour échapper un moment à cette foule empressée, qui lui laissait à peine le loisir de satisfaire à ses autres obligations, le Sauveur ordonna à ses disciples de le transporter, dans leur barque, de l'autre côté du lac. Pendant qu'ils faisaient les préparatifs de ce passage, un scribe s'approcha de Jésus, et lui manifesta la résolution qu'il avait prise de s'attacher à lui et de l'accompagner partout où il irait. C'était en apparence une bonne disposition; mais il est probable que le motif de sa conduite n'était dans le fond qu'un désir de partager les honneurs qu'il croyait devoir rejaillir sur ceux qui accompagnaient un homme si considérable et si cher à la multitude. Aussi Notre-Seigneur se contenta-t-il de lui faire une réponse peu propre à satisfaire ses projets ambitieux. Il lui déclara que le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête, et, en se désignant lui-même sous ce titre, il nous donnait une leçon de modestie et d'humilité. Rien effectivement ne lui empêchait de se nommer le Fils de Dieu, comme il le fit dans sa passion, en répondant au grand-prêtre; mais de ces deux qualités qui lui sont également dues, il préférait habituellement celle qui avait le moins d'éclat, et laissant à d'autres le soin de parler de

sa divinité ; il ne se désigne ordinairement lui-même que sous le titre obscur mais touchant de Fils de l'homme, qui nous rappelle le grand bienfait de l'Incarnation, et l'accomplissement des prophéties qui annonçaient ce mystère.

Deux autres demandes, qui lui furent adressées presque en même temps et pour le même sujet, donnèrent lieu à des réponses non moins sévères, qui doivent nous faire comprendre avec quelle générosité et quelle promptitude nous devons faire les sacrifices que Dieu exige de nous, surtout quand il nous appelle à la vie sacerdotale ou religieuse.

Débarrassé pour un moment de la foule qui se pressait autour de lui, le Sauveur monta sur une petite barque pour traverser le lac de Génésareth. Il y avait encore d'autres barques qui l'accompagnaient et lui formaient comme une espèce de cortège. C'était autant de témoins que Dieu préparait au miracle qui devait avoir lieu pendant ce court trajet. Une tempête violente s'éleva tout-à-coup, image sensible des persécutions qui devaient agiter plus tard le vaisseau de l'Eglise, et servir d'épreuve aux chrétiens. Jésus dormait au fond de la barque, comme la foi trop souvent dort au fond de nos cœurs. Réveillé subitement par ses apôtres, qui poussèrent vers lui un cri de détresse, pleins toutefois d'une vive confiance, il se leva, et parlant encore ici avec autorité aux éléments conjurés, il fit rentrer les vents et la mer dans un calme si subit et si merveilleux, qu'il était impossible de ne pas voir un prodige dans cet événement, que les lois de la nature ne pouvaient ni produire ni expliquer ; car tout le monde sait ce qu'il faut de temps à la mer pour se remettre de son agitation, quand elle a été profondément bouleversée par des vents furieux. Aussi les hommes qui voguaient de compagnie avec les apôtres furent-ils saisis d'étonnement et d'admiration, et dans la frayeur religieuse dont ils étaient remplis, ils se demandaient quel était ce personnage ex-

traordinaire dont les vents et la mer respectaient les ordres comme ceux d'un maître.

Poussés par la brise favorable qui succédait à la tempête, les disciples se dirigèrent vers le pays des Geraséniens, où devait se présenter l'occasion d'un nouveau miracle. Le Sauveur, qui avait déjà donné plusieurs exemples de sa puissance sur quelques démons isolés, voulut cette fois en écraser une légion tout entière. Un malheureux, qui en était possédé et qui, ayant choisi sa demeure au milieu des tombeaux, inspirait une telle frayeur aux habitants du pays, que personne n'osait passer près de lui, se présenta à Jésus avec tous les témoignages extérieurs d'une profonde vénération. Vaincu cette fois encore par la force de la vérité, le père du mensonge proclama hautement la divinité de Jésus-Christ, et parut respecter sa puissance. C'est que le Sauveur, avant même de l'interpeller hautement, lui avait déjà ordonné de sortir de cet homme avec les auxiliaires impurs qui s'étaient joints à lui pour former cette horrible légion. C'était sans doute pour apprendre à ceux qui doivent chasser les démons du cœur de leurs frères, qu'il ne faut pas attendre pour le faire que les circonstances aient amené le moment décisif où on leur commandera impérieusement de sortir, comme dans le baptême, la pénitence, l'exorcisme; mais que la prière doit les poursuivre en tout temps et en tout lieu. Une âme chrétienne ne devrait en effet jamais sentir la présence du démon quelque part, sans éprouver le besoin de lui dire : Esprit impur, sors de là. Combien de pécheurs trouveraient le principe de leur conversion dans cette pratique, si elle était mieux connue et plus soigneusement pratiquée parmi les chrétiens !

Cet esprit impur, qui portait le nom de *légion*, parce qu'il n'était pas seul à tourmenter sa victime, obtint du Sauveur la permission de décharger sa fureur sur des animaux immondes qui passaient dans les environs. Les incrédules ont demandé comment il pouvait s'en trouver

dans un pays où la loi divine en interdisait l'usage; mais peuvent-ils donc ignorer que la loi de Dieu est souvent méconnue et violée, quand l'avarice ou la sensualité parle trop haut? Ce troupeau pouvait d'ailleurs appartenir à des étrangers qui habitaient momentanément le pays. Quoi qu'il en soit, le Sauveur, sans la permission duquel les démons ne sauraient exercer les effets de leur malice infernale, les autorisa, par des raisons pleines de sagesse, à entrer dans ce troupeau, qui tout aussitôt courut se précipiter tout entier dans la mer. Les démons voulaient sans doute par là jeter de la défaveur sur la personne de Jésus dans cette contrée et amener les habitants à désirer son départ, ce qui arriva effectivement. L'intention du Fils de Dieu était tout opposée à la leur, et il ne permettait ce désastre que pour forcer les Geraséniens à rentrer en eux-mêmes, à respecter sa puissance et à reconnaître leur faute, dans le cas où il y aurait eu de leur part infraction à la loi divine, qui regardait le pourceau comme un animal immonde et défendait aux Juifs d'en manger la chair.

Jésus, continuant son ministère évangélique, vint à Capharnaüm, qu'on peut bien appeler sa ville, car il l'avait fréquemment habitée¹, et ce fut là qu'il guérit ce paralytique présenté par des hommes dont la foi était si ardente, si naïve, que le Sauveur crut devoir les récompenser par un prodige éclatant. Voyant au fond du cœur de ce malade des dispositions de foi et de repentir il prononça sur lui une parole de miséricorde et de pardon, dont quelques-uns des assistants furent d'abord scandalisés; ils croyaient que Dieu seul pouvait remettre les péchés, et ne reconnaissant point Dieu dans la personne de Jésus, ils regardaient comme un blasphème ce mot sorti de sa bouche : Mon fils, vos péchés vous sont remis. Le Sauveur les tire à la fois de cette double erreur, en leur montrant d'abord qu'il est Dieu, et ensuite qu'il a reçu comme homme le pouvoir de pardonner les péchés; pouvoir qu'il doit plus tard transmettre à ses

¹ Venit in civitatem suam. Matth. ix. 1.

apôtres, et qui passera jusqu'à leurs derniers successeurs. Il prouva donc sa divinité en devinant la pensée la plus intime de ceux qui murmuraient ainsi contre lui, et en portant le regard jusque dans ce sanctuaire de leur conscience, impénétrable à tout autre œil qu'à celui de Dieu ; puis, guérissant le malade par un prodige incontestable, il leur fait toucher au doigt la puissance dont il est revêtu, et qui peut aussi facilement aller chercher l'âme pour la purifier que le corps pour le guérir.

Cette preuve sensible de la divinité du Sauveur remplit tous les assistants d'une religieuse et sainte frayeur, et ils faisaient monter vers le ciel, avec leurs acclamations, les témoignages de la plus vive et de la plus sincère reconnaissance.

Continuant son ministère de prédication et de bonnes œuvres au milieu de ce peuple qui ne se lassait pas de l'entendre et de recueillir ses bienfaits, Jésus vit en passant un homme dont il jugea devoir faire un apôtre, et il l'appela pour prendre rang parmi ses disciples. C'était Lévi, fils d'Alphée, qui se nommait aussi Matthieu, et dont la profession et les habitudes semblaient devoir l'éloigner de cette sainte et sublime vocation. Mais la promptitude avec laquelle il obéit à cet appel du Sauveur et à la grace intérieure qui s'y joignait, montrèrent qu'il était vraiment digne de ce choix honorable.

Dans les transports de sa joie, Lévi, voulant offrir un témoignage de gratitude au Maître adorable dont il allait suivre les pas, lui fit un festin, où parmi les convives se trouvaient un grand nombre de publicains et des pécheurs, anciens amis du nouvel élu, qui profitaient de la circonstance pour s'approcher de ce Jésus, dont ils voyaient de si près l'étonnante miséricorde. Ce fut pour les pharisiens orgueilleux l'occasion d'un scandale, et ils demandaient en murmurant, pourquoi ce nouveau maître en Israël traitait si familièrement avec des hommes indignes de cette faveur. Les apôtres, qui ne connaissaient point encore

pleinement le grand mystère de la bonté de Dieu dans l'incarnation de son Fils, auraient peut-être été en peine pour leur répondre. Le Sauveur s'en chargea lui-même, et leur apprit cette belle maxime, qui sera l'éternelle consolation des pécheurs repentants : Que de même que le médecin vient pour les malades, le Fils de Dieu, en se faisant homme, est venu pour offrir un remède aux plaies de nos âmes, et leur procurer le salut.

Battus sur ce point, les pharisiens se retranchèrent dans quelques observances extérieures qui étaient sans doute fort respectables dans leur principe, mais qui, n'étant pas de rigueur pour les apôtres, puisqu'elles n'étaient pas de celles que la loi avait prescrites, pouvaient sans crime être négligées par eux, et ils leur reprochèrent tout haut de ne pas jeûner fréquemment, comme le faisaient les disciples de Jean et quelques autres.

Ici encore les apôtres trouvèrent un avocat dans leur adorable Maître. Devaient-ils mêler une tristesse, même sainte, aux joies que leur procurait sa présence; le moment de jeûner et de s'affliger viendra pour eux, quand ils seront séparés de Celui qui fait maintenant leurs délices. D'ailleurs, ils sont encore trop faibles pour porter le poids des austérités auxquelles leurs contradicteurs voudraient les astreindre. On ne met pas d'ordinaire un vin fort et généreux dans des vases qui seraient trop faibles pour le supporter; ce serait les exposer à se rompre.

Il n'y avait rien à objecter de solide à cette réponse, et en fermant la bouche aux pharisiens, elle apprenait à ceux qui devaient être plus tard les médecins et les conducteurs des âmes, à ménager leur faiblesse et à ne pas s'exposer, pour en vouloir trop obtenir d'abord, à les trouver plus tard incapables même des devoirs essentiels.

Un prince de la synagogue s'approcha alors de Jésus, et le supplia de vouloir bien guérir sa fille, âgée de douze ans, qui était à l'extrémité. Le Sauveur, toujours incliné par son propre cœur du côté où il y avait quelque bien à

faire, se rendit dans la maison de ce père affligé. Pendant le trajet, une femme malade, poussée, non comme l'a prétendu Calvin, par une hardiesse indiscrete et superstitieuse, mais par une foi vive que tous les siècles chrétiens ont admiré, s'approcha respectueusement de l'Homme-Dieu, et en touchant seulement la frange de la robe dont il était revêtu, elle obtint une guérison aussi complète que subite. C'était un nouvel exemple ajouté à ceux que nous offre l'Ancien Testament, des graces que Dieu daigne attacher aux saintes reliques; c'était une justification anticipée de la foi de l'Eglise sur cette consolante doctrine. Si en effet la robe du Sauveur, l'ombre de saint Pierre, les vêtements de saint Paul ont pu renfermer une vertu miraculeuse pour la guérison des malades, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas renouveler aujourd'hui ces prodiges, et pourquoi blâmerait-on dans un pieux catholique, qui touche respectueusement et avec confiance les reliques d'un saint, une action que le Sauveur n'a point blâmée, qu'il a même approuvée, en accordant à cette pauvre femme une guérison que depuis tant d'années elle demandait vainement à la médecine ?

La jeune fille, auprès de laquelle le Sauveur se rendait, était morte quand il arriva. Après avoir consolé les parents et ranimé leur confiance, il écarta la foule, pour donner moins d'éclat au prodige qu'il méditait, et prenant avec lui les témoins nécessaires pour le bien constater, il entra dans la chambre funèbre, ordonna à la mort de rendre sa victime, et la jeune fille, rappelée à la vie par cette voix puissante, recouvra non-seulement l'existence qu'elle avait perdue, mais encore une santé parfaite, dont le Sauveur donna une preuve en commandant qu'on lui servît à manger.

Nous marchons ici de prodige en prodige, car le moment était venu où l'Homme Dieu devait les multiplier; et cependant il recommandait encore d'en garder le secret, autant pour ne pas irriter la jalousie des pharisiens que pour nous apprendre à craindre les dangers de l'amour-

propre , et à nous reposer sur Dieu seul du soin de faire connaître nos bonnes œuvres autant qu'il est nécessaire qu'elles le soient pour l'édification du prochain.

Le Sauveur prit ensuite le chemin de Jérusalem. Pendant qu'il s'y rendait, deux aveugles se joignirent à la foule qui se pressait autour de lui , et lui demandaient à grands cris leur guérison. Il eût pu l'accorder sur l'heure ; mais, voulant éprouver leur foi , comme il éprouve si souvent la nôtre , et la faire grandir au milieu des obstacles , il parut d'abord ne tenir aucun compte de leur prière. Ils ne se découragèrent point , et le suivirent jusqu'à la maison où il allait. Cette persévérance les sauva. Car, vaincu par leurs instances , Notre-Seigneur leur rendit la vue , en recommandant comme toujours le secret du prodige ; voulant, dit saint Hilaire, que ses apôtres fussent les premiers à publier dans le monde les miracles qui devaient servir de fondement à notre foi. Mais ces hommes se crurent dispensés, eux aussi , de déférer à la modestie de leur bienfaiteur, et ils publièrent partout la grace qu'ils en avaient reçue. Les hérétiques leur en font un reproche ; mais les Pères de l'Eglise leur ont cherché une excuse dans la vivacité de la reconnaissance qui surabondait dans leur cœur et leur faisait oublier les ordres du Sauveur pour ne songer qu'à sa bonté.

On lui présenta ensuite un possédé que l'esprit infernal rendait muet, ce qui fait que l'évangéliste donne la qualification de muet au démon lui-même , peut-être comme nous donnons celle de triste à un jour sombre et pluvieux , parce qu'il répand , dit saint Augustin , la tristesse dans notre âme. Quoi qu'il en soit , le Sauveur dans sa bonté rendait au malade l'usage des organes dont il était privé ; car il est à croire que la surdité se joignait encore au mutisme. La foule admira ; les pharisiens blasphémèrent ; c'était presque toujours le premier effet des prodiges du Sauveur.

Arrivé à Jérusalem , notre divin Maître se rendit au

temple, où la gloire de Dieu allait éclater d'une façon très-remarquable, dans la guérison subite d'une maladie profondément invétérée. Un homme perclus de tous ses membres depuis trente-huit ans était là près d'une piscine miraculeuse, où Dieu accordait toujours la guérison à celui des malades qui pouvait y descendre le premier, après qu'un ange était venu en agiter l'eau; incapable de s'y jeter lui-même, et n'ayant personne qui pût lui venir en aide, l'infortuné paralytique allait être encore cette fois privé d'un bienfait que depuis tant d'années il appelait de tous ses vœux.

Mais pendant qu'il cherchait vainement un homme qui voulût le transporter dans cette piscine miraculeuse, Jésus passa près de lui, et après avoir attiré son attention, en lui demandant s'il voulait être guéri, il lui ordonna de se lever, de prendre, en témoignage de sa parfaite guérison, le lit sur lequel il était couché, pour l'emporter dans sa maison. En lui commandant de se lever, dit saint Augustin, il lui en donna la force, et en lui parlant avec cette autorité souveraine, il lui fit comprendre que ce n'était plus ici un de ces prophètes qui obtenaient des prodiges par les humbles prières qu'ils adressaient au Ciel, mais que c'était le Dieu même des prophètes, qui peut tout ce qu'il veut, et qui fait tout ce qu'il dit. Aussi cet homme plein de foi ne s'occupa plus ni de l'ange descendu du ciel, ni de la piscine où un seul malade trouvait ordinairement la guérison : il crut à la parole du Fils de Dieu, et se mit en devoir de lui obéir.

Ce miracle dut frapper tous les yeux; mais les ennemis du Sauveur n'en parurent point touchés; ils ne remarquèrent qu'une chose, ce fut la circonstance du jour où ce miracle avait eu lieu; c'était le jour du sabbat, et voyant cet homme emporter ainsi son lit, ils se prirent d'un beau zèle pour la défense de la loi, qui semblait violée par cette œuvre servile; comme si Celui qui avait eu la puissance de guérir ainsi le malade, n'était pas au-dessus de la loi, et

n'avait pas eu dans cette circonstance des motifs légitimes pour l'en dispenser.

Leur aveugle opiniâtreté fournit à notre divin Maître l'occasion d'un admirable discours, dans lequel il débute par nommer Dieu son père; et il le fait d'une manière si nette et si peu équivoque, que les Juifs, répondant à ses paroles et à sa pensée, lui reprochent de se faire l'égal de Dieu, et veulent lui donner la mort comme à un blasphémateur. Mieux éclairés sur ce point que ne le furent plus tard les ariens, et que ne le sont aujourd'hui les incrédules, ils prirent le nom de fils dans sa signification propre et naturelle, et le Sauveur ne chercha point à les désabuser sur un article où l'erreur eût été pourtant de la dernière conséquence. Au contraire, il appuie sur les preuves de sa divinité, dans un discours dont il faudrait méditer avec un religieux respect jusqu'aux moindres paroles, dans le texte même de l'Evangile. Voici le fond des raisonnements du Sauveur.

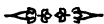
La puissance divine se manifeste surtout en donnant la vie aux hommes, et en exerçant sur eux un jugement qui ne peut appartenir qu'à l'Etre suprême. Or, ces deux attributs, Jésus-Christ les possède à l'égal de son Père: comme lui il rend la vie aux morts, comme lui il juge les consciences, et cela est, dit saint Augustin, dans le Père et dans le Fils, l'effet d'une même opération, d'une même puissance, puisque formant deux personnes distinctes, ils n'ont cependant qu'une même nature et une même divinité.

Et qu'on ne dise pas que le Sauveur se rend ici témoignage lui-même, qu'il est seul à le faire, et qu'ainsi son témoignage n'est d'aucune valeur; car, outre celui de Jean-Baptiste, qui a rendu un si éclatant hommage à la mission divine du Verbe fait chair, il a le témoignage de ses œuvres, qui ne peuvent appartenir qu'à un Dieu, et par lesquelles son Père céleste se plaît à confirmer la vérité de ses paroles. On ne peut nier que de simples prophètes aient opéré des prodiges semblables aux siens, et que ses dis-

ciples en aient fait après lui de plus grands encore ; mais pourtant il est vrai de dire que ses œuvres ont un cachet particulier, qui sert à prouver en lui la divinité dont les autres envoyés de Dieu ne sauraient sans imposture se dire les possesseurs. Et en effet , outre le nombre extraordinaire de prodiges qu'il sème sous ses pas, dit saint Chrysostôme , et dont les évangélistes ne peuvent que rapporter les principaux , n'est-il pas évident qu'il les opère sans effort , par une puissance qui ne lui est point communiquée , mais qu'il trouve en lui-même comme dans sa source ? et peut-on ne pas reconnaître que ces miracles ont pour but de prouver la doctrine qu'il prêche , c'est-à-dire sa parfaite égalité avec Dieu son Père , ce qui faisait dire aux témoins de ces étonnantes merveilles : Quelle est donc cette nouvelle doctrine ? il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent¹.

Le Sauveur termine ce beau discours en reprochant aux Juifs leur incrédulité , dont il trouve la source dans un orgueil profond , et dans cette recherche de la gloire humaine qui aveugle tellement ceux qui en sont les esclaves , qu'ils ne peuvent incliner leur tête sous ce joug si raisonnable et si salulaire de la foi , que les âmes vraiment humbles portent avec tant de facilité et d'amour.

¹ Marc. i. 27.



CHAPITRE VI

Epis rompus. — Jésus se soustrait aux poursuites de ses ennemis. — Election des apôtres. — Sermon sur la montagne. — Pourquoi le Sauveur n'a point écrit lui-même son Evangile. — Guérison d'un lépreux. — Le serviteur du centurion. — Le fils de la veuve de Naïm. — Les disciples de Jean, et le Sauveur. — Eloge du saint précurseur. — Terribles menaces lancées contre des villes coupables. — Madeleine chez le Pharisien. — Etrange résolution des parents de Jésus. — Péchés contre le Saint-Esprit. — Les Ninivites et la reine de Saba. — Exclamation d'une femme du peuple. — Qui sont les parents du Sauveur. — Divinité de Jésus-Christ.

Jésus continuait ses courses évangéliques, et les disciples qu'il s'était choisis oubliaient tout pour le suivre, jusqu'au soin de leur propre personne. Ils étaient si heureux de partager ses travaux, de recueillir ses instructions, et ils avaient un si grand désir de ne rien perdre des beaux exemples dont sa vie était pleine, qu'ils ne songeaient même point à s'en séparer à l'heure des repas. La toute-puissance du Sauveur pouvait sans doute y suppléer habituellement par des prodiges, comme elle le fit quelquefois; mais les miracles n'entraient pas toujours dans ses desseins adorables, et souvent il éprouvait la foi et l'attachement de ses apôtres en les laissant subir les dures atteintes de la faim, et se procurer eux-mêmes de faibles soulagements dans cette extrême nécessité.

Un jour donc qu'ils étaient ainsi pressés par la faim, et qu'ils passaient le long des blés, ils prirent dans leurs mains quelques épis pour en détacher le grain et le manger. Ils étaient certainement dans leur droit, et personne ne pouvait leur faire un crime de ce larcin, qui, en pareil cas, n'en était plus un. La loi y était expresse, car on lit au chapitre xxiii^e du Deutéronome, ces paroles que les disciples ne pouvaient ignorer : Si vous entrez dans les

blés de votre ami, vous en pourrez cueillir des épis et les frotter dans la main, mais vous n'en pourrez couper avec la faucille.

La conduite des apôtres ne donnait donc aucune prise à la censure sous le rapport de la justice; mais il y avait une autre circonstance que les pharisiens observateurs et jaloux ne pouvaient manquer de mettre à profit. On était au jour du sabbat, et la religion défendait de profaner ce jour par le plus mince travail. Ils jetèrent donc encore ici un reproche aux apôtres, qui trouvèrent, comme toujours en pareil cas, un généreux défenseur dans leur bon Maître. Modèle parfait du soin que les supérieurs doivent prendre de ceux dont ils sont chargés, le Sauveur était toujours prêt à se mettre en avant pour protéger et défendre ses chers disciples. L'histoire sainte à la main, il montrait par des exemples éclatants et connus, que l'extrême nécessité a toujours suffi pour justifier de semblables infractions à une loi qui doit évidemment céder en pareille circonstance. Les apôtres étaient occupés à des fonctions saintes, et surchargés de travaux évangéliques; on ne pouvait raisonnablement leur faire un crime de violer le sabbat pour soutenir leur vie, si heureusement employée à la conquête des âmes; car le salut des âmes est incomparablement au-dessus de la sanctification des fêtes, et le devoir qui regarde ce dernier objet, quelque sacré qu'on le suppose, doit nécessairement s'effacer devant le premier.

Plusieurs guérisons miraculeuses, entre autres celle d'un homme dont la main était desséchée, suivirent les événements que nous venons de rapporter. Les Pharisiens en prirent, comme toujours, occasion de se scandaliser. Ils allèrent même plus loin que le murmure, et s'étant joints aux Hérodiens, dont les dispositions s'accordaient parfaitement avec les leurs, ils cherchèrent de nouveaux moyens de perdre Jésus. Mais l'heure n'était pas encore venue où il devait tomber dans les mains de ses ennemis;

aussi s'empressa-t-il d'échapper à leurs pièges , en prenant la fuite avec ses disciples , et ce fut encore pour lui l'occasion de multiplier les prodiges sur son passage , et de révéler toute l'étendue de cette bonté et de cette douceur que les prophètes avaient signalée comme un des traits caractéristiques du Messie promis aux nations.

Pendant qu'il accomplissait ce ministère de charité , le moment arriva où il avait résolu de choisir parmi ses disciples déjà nombreux , ceux qui devaient prendre le premier rang dans l'apostolat , et devenir plus tard les colonnes de cette Eglise dont il était lui-même le fondement nécessaire et unique. Ce choix était de la plus haute importance : il devait servir de modèle à ceux qui seraient faits dans la suite des temps , pour continuer et éterniser en quelque sorte le ministère pastoral au milieu des peuples. Aussi le Sauveur apporta-t-il un soin tout particulier à cette grande affaire. Nous l'avons déjà vu , dans les circonstances ordinaires , prévenir le lever de l'aurore pour prier ; cette fois il passa toute la nuit en prières. Ce n'est pas qu'il eût besoin de ce secours pour lui-même , mais il devait cet exemple à son Eglise. Il allait choisir ses apôtres ; il allait faire devant eux , et pour les instruire , ce magnifique sermon sur la montagne , qui est comme l'abrégé de la doctrine évangélique. Tout cela est précédé et préparé par de longues et ferventes prières. Les apôtres ne l'oublieront pas , et l'époque des ordinations , aussi bien que celle où les prédications sont le plus abondantes , deviendra pour l'Eglise entière une époque de prières prolongées. Eclairé par cet exemple du Sauveur , le ministre de l'Evangile ne s'étonnera point de voir l'office divin auquel il est astreint s'étendre et s'augmenter dans les jours déjà si laborieux du carême , et s'il lui faut quelques heures de la nuit pour satisfaire à cet important devoir , il se souviendra qu'en pareil cas le Sauveur y passait la nuit entière , et il trouvera sa force dans ce précieux souvenir.

Voici les noms des douze disciples que Jésus appela à

l'apostolat : Simon-Pierre , Jacques fils de Zébédée , Jean son frère , André , Philippe , Barthélémy , Matthieu , Thomas , Jacques fils d'Alphée , Simon le Cananéen , Jude frère de Jacques , et Judas qui devait plus tard mériter et recevoir le nom de traître.

La foule ne cessait point de se presser autour de Jésus , et ce bon Maître , non content de guérir les maladies du corps , tournait principalement ses yeux vers les besoins des âmes. Ayant rencontré , dans ses courses à travers les campagnes , un lieu qui lui paraissait propre à ce dessein , il s'assit sur une montagne , fit placer ses apôtres tout près de lui , et le peuple à une distance convenable , et prononça ensuite ce beau discours que saint Matthieu nous a transmis , et où se trouvent renfermés tous les principes de la morale chrétienne.

Après avoir indiqué les sources du bonheur , là où personne n'avait encore songé à les chercher , il s'étudie à faire sentir combien la loi nouvelle qu'il apporte aux hommes est supérieure à la loi ancienne , qu'elle ne vient cependant pas détruire , mais accomplir et perfectionner. En étudiant bien ce sermon sur la montagne , on voit que telle a été effectivement la pensée du Sauveur. Sa morale va beaucoup plus loin que celle de Moïse , parce que son autorité est infiniment plus grande , et les secours qu'il apporte bien plus abondants. La loi ancienne arrêta le bras du meurtrier ; l'Evangile ira jusqu'à son cœur , et lui défendra le simple désir de l'homicide. L'adultère était puni par la loi de Moïse ; celle de Jésus défendra jusqu'à un regard lascif et criminel. Il était permis aux anciens de se faire justice ; la douceur et le pardon , la patience et l'amour , voilà les armes du chrétien. Telle est la première partie des enseignements de ce divin prédicateur.

Il recommande ensuite l'aumône , dont il veut que l'on réserve autant que possible le secret pour Dieu ; la prière , dont il indique lui-même une formule incomparable et qu'il n'est pas permis à un chrétien d'ignorer ; le jeûne et

la pénitence, les grands moyens d'expiation, qui préparent les voies à la miséricorde. Puis, s'attachant à combattre cette avarice que l'Apôtre a si bien nommée racine de tous les maux, il donne les plus touchantes leçons de confiance dans le Dieu qui étend jusque sur les insectes et sur les fleurs des champs, le regard et les soins de sa Providence.

Mais, s'il est beau de pratiquer ce saint détachement, il faut bien se donner de garde de juger et de condamner ceux qui n'y sont point encore parvenus. L'esprit chrétien est un esprit essentiellement charitable, et le Sauveur s'empresse de nous en faire l'observation. Il termine par des conseils qui semblent n'avoir point de liaison entre eux, et où effectivement il n'en faut peut-être point chercher; les apôtres n'ayant pas pris à tâche de rapporter toutes les paroles du Sauveur, ni de les mettre toujours dans l'ordre où il les avait prononcées, mais se bornant le plus souvent à rappeler les principaux points de son admirable doctrine.

Le Sauveur eût peut-être paré à cet inconvénient s'il eût pris la peine de rédiger lui-même par écrit ses renseignements, et de formuler un corps de doctrine qui eût été pour nous, ce semble, un Evangile encore plus précieux que celui que nous possédons; mais des raisons d'une haute convenance et qu'il est facile d'entrevoir, l'ont déterminé à en agir autrement. Un tel Maître devait écrire ses leçons ailleurs que sur le papier; il était de sa grandeur et de sa dignité de n'avoir pour livre que le cœur des fidèles, où il imprimait ses divins enseignements tout d'un coup, sans avoir besoin comme les autres maîtres du secours de l'écriture pour arriver à ce but. D'ailleurs s'il eût écrit lui-même quelque chose, les hommes se seraient faussement persuadés qu'il n'aurait rien pu ajouter de plus grand à ce corps de doctrine, et ils auraient toujours trouvé indignes de lui des écrits où il aurait dû, pour être utile à tous, tempérer l'éclat de ses divines lumières, et parler

un langage proportionné à la faible intelligence du plus grand nombre de ses lecteurs.

Plusieurs miracles suivirent le discours sur la montagne.

Un lépreux qui se tenait aux environs , attiré par la réputation du Sauveur et poussé par une foi qui méritait cette récompense, vint demander sa guérison, qu'il obtint; et dans les transports de sa reconnaissance, il remplit tout le pays du bruit de ce prodige. Mais, fidèle à ses habitudes de modestie et de recueillement , l'humble Jésus fuyait toujours la gloire qui s'attachait à sa personne, et il revenait sans cesse à la solitude, où il cherchait dans la prière sa consolation et son repos.

Sa mission apostolique au milieu des campagnes se trouvant alors momentanément finie , il rentra dans Capharnaüm , où un centurion étranger au pays par sa naissance , mais attaché par le cœur à la nation juive , qu'il aimait à favoriser de tout son pouvoir, obtint la guérison d'un de ses serviteurs, qui allait mourir, et que le Sauveur rendit subitement à la santé. Se jugeant indigne d'aborder lui-même un si grand personnage, l'humble officier députa vers Jésus quelques-uns des anciens du peuple , dont la médiation lui paraissait devoir être puissante et efficace sur le cœur de notre bon Maître. Ces habiles négociateurs , pour intéresser davantage le Sauveur et en obtenir la guérison désirée , mirent en avant les bonnes dispositions de cet étranger en faveur du peuple juif, et il était difficile d'en avoir de meilleures , car il avait poussé la bienveillance jusqu'à faire bâtir dans ce lieu une synagogue à ses frais. Sur un cœur aussi dévoué à la patrie que l'était celui de Notre-Seigneur , une pareille recommandation devait être toute-puissante. Mais si la charité du centurion le frappa vivement, la foi de cet étranger fit encore plus d'impression sur notre divin Maître. Il en manifesta tout haut son étonnement et son admiration dans les termes les plus énergiques. Cette admiration toutefois n'était pas en lui, comme elle l'est chez nous, l'effet d'une surprise pour

quelque chose de nouveau et d'inconnu ; l'âme du Sauveur ne pouvant rien ignorer ni rien apprendre ; mais c'était une leçon, dit saint Augustin, pour nous diriger nous-mêmes en pareil cas, et nous apprendre où nous devons placer notre admiration et nos louanges.

Le lendemain, Jésus rencontra une nouvelle occasion de faire éclater à la fois sa puissance et sa bonté. Il allait dans une ville voisine appelée Naïm et située au pied du mont Hermon, dans la tribu d'Issachar en Galilée. La réputation du Sauveur était si bien établie dans toute la contrée, qu'il ne pouvait pas faire le plus petit trajet sans se voir entouré aussitôt d'une foule avide de recueillir ses instructions et ses bienfaits. C'étaient de nombreux témoins préparés pour une des circonstances les plus éclatantes de sa vie publique. Comme il approchait des portes de Naïm au milieu de ce cortège triomphal, il en rencontra un autre d'un genre bien différent, mais qui allait aussi contribuer à son triomphe et à sa gloire. On portait en terre un jeune homme, fils d'une femme veuve, et cette mère inconsolable, accompagnée et soutenue par de nombreux amis, conduisait elle-même à sa dernière demeure la dépouille mortelle de cet enfant chéri. Il eût été difficile de ne pas être ému par un semblable spectacle. Le Sauveur, attendri, s'approcha du cercueil, et adressant à cette mère désolée ces simples paroles, qui dans toute autre bouche n'eurent été qu'une froide et stérile consolation, « Ne pleurez plus » ; il lui fit sentir qu'il allait changer effectivement sa douleur en joie, et ses larmes en des transports de reconnaissance. Se tournant ensuite vers le cercueil, et parlant à ce jeune homme qui n'était plus, comme il lui aurait parlé s'il eût existé encore (privilege que saint Paul nous dit n'appartenir qu'à Dieu)¹, d'une voix calme, puissante et solennelle, sans avoir fait préalablement cette prière pour laquelle les simples prophètes allaient chercher en Dieu une toute-puissance dont la source n'était point en eux, il dit : Jeune

¹ Vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt. Rom. iv. 17.

homme , je vous le commande , levez-vous ; et le mort , docile à sa voix , se leva sur son séant pour retomber dans les bras de l'heureuse mère qui pouvait à peine croire à tant de bonheur.

L'effet de ce prodige fut immense. Une religieuse frayeur s'empara de tous les esprits ; et, comme l'arrivée prochaine du Messie préoccupait alors vivement la nation juive , dépositaire des promesses de Dieu , ce nouveau miracle , joint à ceux dont le bruit remplissait tout le pays , était une nouvelle preuve de la fidélité de Dieu , de l'intérêt qu'il portait à son peuple , et de l'importance du moment où l'on se trouvait alors parvenu. Toutefois , le plus grand nombre des témoins de ce prodige s'arrêtant , pour ainsi dire , au milieu du chemin , se bornèrent à reconnaître un grand prophète dans la personne de celui qui en était l'auteur , et qui par ses œuvres miraculeuses avait cependant pour dernier but de les amener à reconnaître *qu'il était le Christ Fils de Dieu, et à trouver la vie éternelle par cette foi en son nom.*

Le bruit de ces prodiges parvint jusqu'aux oreilles de Jean-Baptiste , qui portait alors dans les fers la peine du courage avec lequel il s'était élevé contre les excès d'un prince impie et dissolu. Ce grand homme était renfermé dans la citadelle de Machœrus , forteresse située au-delà du Jourdain , dans la tribu de Ruben , près de la mer Morte , sur un rocher élevé et qui domine de profondes vallées. Il y était entouré de disciples fidèles , qui lui portaient un amour bien légitime , mais encore trop peu éclairé , puisque leur estime pour son mérite les empêchait de reconnaître le mérite infiniment supérieur du Messie. Ils préféraient Jean à Jésus , et la gloire toujours croissante du Fils de Dieu excitait plutôt leur jalousie que leur admiration. Ils entendaient leur maître répéter qu'il était beaucoup au-dessous de Jésus ; mais ils attribuaient cette parole à la modestie du saint précurseur , et ne la regardaient pas comme l'expression d'une vérité rigoureuse.

Voulant donc les désabuser et les forcer à reconnaître dans le Sauveur un mérite bien supérieur au sien, il les députa près de lui pour demander, comme de sa part, ce qu'ils n'auraient jamais osé demander en leur propre nom, s'il était vraiment le Christ qui devait venir. Compatissant à la faiblesse de ces cœurs malades, de ces esprits encore peu éclairés, il se rend pour ainsi dire faible et ignorant avec eux, par un effet de ce sentiment de charité qui faisait dire plus tard au grand apôtre : Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui ?

La réponse du Sauveur aux disciples de Jean fut ce qu'elle devait être pour frapper des esprits entêtés et prévenus. Quand la Samaritaine, si prompte à recevoir le bienfait de la foi, lui avait demandé s'il était le Christ, il s'était contenté de lui répondre par ces simples paroles : « Je le suis. » Ici c'est par la voix des prodiges qu'il va s'exprimer, et multipliant sous les yeux des ambassadeurs de Jean les miracles de toute sorte, il leur laisse tirer cette conséquence, à laquelle un esprit droit devait être nécessairement conduit : que puisqu'il faisait des œuvres divines comme son Père céleste, il avait donc une puissance égale à la sienne, et par conséquent la même nature et la même divinité.

Les disciples de Jean se retirèrent, et le Sauveur, ne voulant pas que les Juifs qui l'entouraient pussent interpréter d'une manière défavorable la conduite de son humble et saint précurseur, s'empressa de le relever d'autant plus à leurs yeux, qu'il s'était abaissé davantage par la démarche que l'on venait de faire en son nom ; il commença donc un magnifique éloge de ce nouvel Elie, et déclara que la gloire des anciens prophètes, qui avaient eu l'honneur d'annoncer de si loin la venue du Messie, n'égalait pas la gloire de cet ange, venu pour préparer immédiatement les voies au Rédempteur.

En élevant si haut Jean-Baptiste, le Sauveur avait pour but de montrer aux Juifs que cet homme extraordinaire,

dont ils avaient tant de fois recueilli les paroles comme des oracles , n'était pas le vain jouet d'une inconstante et puerile légèreté , et que s'il paraissait aujourd'hui douter de la grandeur de Celui auquel il avait rendu sur les bords du Jourdain un si éclatant témoignage , au fond il n'avait pas changé de sentiment , mais qu'il était toujours un guide sûr pour trouver la vérité par rapport au Messie promis aux Juifs , et qu'ils possédaient depuis trente et un ans sans le connaître.

L'éloge de Jean-Baptiste rejaillissait naturellement sur cette foule d'obscurs croyants, qui avaient reçu son baptême et prêté une oreille docile à ses enseignements. Aussi tout le peuple était-il heureux des paroles que Jésus venait de prononcer ; mais les pharisiens orgueilleux , qui ne savaient estimer qu'eux-mêmes , et qui avaient regardé avec un superbe dédain le baptême que Jean offrait aux pécheurs , se montrèrent blessés des louanges données à un homme dont ils faisaient si peu de cas. Aussi Notre-Seigneur, cédant à un mouvement de zèle qui se manifestait toujours en pareille occasion , crut-il devoir flétrir leur conduite , en opposant à la noble fermeté de Jean-Baptiste le tableau de l'inconstance de ces esprits vains et légers qui , semblables à des enfants que rien ne peut satisfaire , trouvaient à redire à tout ce que la Providence leur donnait en spectacle. La vie austère de Jean-Baptiste leur avait déplu ; celle du Sauveur, où l'on ne trouvait rien au-dessus des habitudes de la vie commune , leur déplaisait également ; parce qu'ils étaient de ces hommes résolus à ne se contenter de rien , et à chercher dans leur mépris , pour tout ce que les autres admirent , une espèce de raison de ne le point imiter et de vivre ainsi à leur fantaisie.

Dans les transports de sa juste indignation , Jésus laissa tomber de terribles paroles sur des villes coupables , qui n'avaient pas reçu sa doctrine ni recueilli ses miracles avec assez de respect, d'empressement et de fruit. C'est surtout contre Capharnaüm , où il se trouvait alors , qu'il lança les

plus rigoureux anathèmes. Cette ville, tant de fois honorée de sa présence et enrichie de ses grâces les plus particulières, avait méconnu ces marques d'une touchante prédilection et rendu inutile tout ce que le Sauveur avait fait pour elle. Les menaces qu'il lui fait, et le sort affreux qu'il lui prédit, doivent faire trembler ceux qui après avoir été élevés, pour ainsi dire, jusque dans le ciel, par les faveurs spéciales dont Dieu les a comblés, s'exposent à être abaissés jusqu'aux enfers, par suite de leur insensibilité, de leur indifférence, et de l'abus qu'ils font des grâces qui devaient les conduire à la perfection et au salut.

Pendant que le Sauveur était encore, selon toute apparence, dans la petite ville de Naïm, où il avait ressuscité le fils d'une femme veuve, un pharisien l'invita à dîner chez lui. On sait que notre divin Maître s'asseyait facilement, soit à la table des pécheurs, soit à celle des justes, quand il espérait y trouver un moyen d'être utile aux âmes. Or, pendant qu'il assistait à ce repas, donné probablement en son honneur, une femme, dont l'évangéliste n'a pas dit le nom, mais que l'on croit généralement avoir été la même que Marie-Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe, se sentit attirée vers ce Dieu Sauveur par un mouvement de la grace auquel elle ne résista pas. Après avoir promené le scandale en divers lieux, elle était venue par hasard et par bonheur dans la petite ville de Naïm, qu'elle remplissait du bruit de ses désordres, mais qui allait devenir le théâtre de sa conversion. Pénétrant donc avec un courage héroïque dans la salle du festin, où se trouvait *l'Ami des pécheurs*, elle vint se jeter aux pieds de ce Jésus, qui allait la délivrer, non-seulement des sept démons dont elle avait été possédée, mais de quelque chose de plus affreux encore, de ses abominables péchés. Plus intelligente et mieux inspirée que cette foule de suppliants qui ne demandaient que la guérison de leurs corps, elle venait chercher un remède à ses plaies intérieures, ou plutôt elle venait demander l'heureuse et complète résurrection de son

âme, depuis si long-temps privée de la vie de la grace.

Elle portait dans ses mains un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum d'un grand prix, et s'approchant du Sauveur elle commença à couvrir de baisers et de larmes ses pieds adorables, et après les avoir essuyés avec ses cheveux, elle répandit sur eux le parfum qu'elle avait acheté à grands frais pour ce pieux usage. Nous la verrons plus tard renouveler cette pieuse démarche la veille de la passion du Sauveur; mais alors, dit saint Jean Chrysostôme, ce sera pour lui rendre par anticipation les honneurs de la sépulture; aujourd'hui c'est son repentir et son amour dont elle vient offrir à tous les regards cet éclatant témoignage; convertissant, pour ainsi dire, en instrument de pénitence tout ce qui a été pour elle un instrument de plaisir, de vanité, de péché. Aujourd'hui ce n'est pas l'humanité souffrante du Sauveur qu'elle vient honorer, c'est surtout au Dieu qu'elle a outragé et qui lui pardonne, qu'elle présente son âme brisée et son corps humilié; l'onction qu'elle vient faire à ses pieds n'est pas précisément pour leur procurer le vain plaisir d'un délassement qu'ils ne recherchaient pas, mais pour rappeler et signifier une autre onction, par laquelle se trouve si souvent désignée dans l'Ecriture la divinité du Sauveur.

La démarche saintement audacieuse de cette femme pénitente fut diversement interprétée par ceux qui en étaient témoins; plusieurs l'admirèrent sans doute, mais d'autres se permirent de la critiquer, et de ce nombre fut le pharisien Simon, qui offrait ce jour-là sa table au Sauveur. Le respect dû aux convenances ne lui permit pas de formuler tout haut son jugement; mais il se disait intérieurement à lui-même: « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est celle qui l'aborde, et il ne se laisserait pas souiller par son impur contact. » C'était un jugement téméraire, car on pouvait être réellement prophète sans pour cela tout connaître; témoin le saint prophète Elisée, qui avouait avec une touchante ingénuité que Dieu lui avait caché le secret

des douleurs de la femme Sunamite qui venait pleurer à ses pieds. Mais Jésus était plus encore qu'un prophète, il était Dieu ; et il en donna la preuve en plongeant le regard au fond du cœur de Simon, et en répondant à sa pensée comme un homme ordinaire répondrait au discours d'un ami. Prenant la défense de cette femme avec une ineffable bonté, il montra à l'orgueilleux pharisien qu'elle n'était plus une pécheresse, mais une pénitente dont l'amour pour son Dieu avait surabondamment effacé les péchés, et qui allait aimer davantage encore, après avoir obtenu son pardon.

Se tournant ensuite vers cette femme, qui ne cessait de lui prodiguer les témoignages du plus religieux respect, il lui dit : « Vos péchés vous sont remis. » Parole étonnante que ses ennemis eux-mêmes comprirent bien ne pouvoir sortir que de la bouche d'un Dieu. Si en effet le droit de remettre une dette n'appartient qu'au créancier, celui de pardonner les péchés ne peut en principe appartenir qu'au Dieu que le péché outrage ; et Notre-Seigneur, usant de ce droit sans l'avoir emprunté à personne, montre qu'il en possède la source au-dedans de lui-même, et qu'ainsi il est Dieu.

Les soins particuliers donnés à quelques âmes, qui en recueillaient si abondamment les fruits, ne détournèrent point le Sauveur du ministère de la prédication publique, qu'il continuait à exercer avec tant de zèle et de succès, que le peuple, ravi de l'entendre, ne lui laissait pas même le temps de prendre à l'aise sa nourriture de chaque jour. Les hommes apostoliques, dont les repas sont interrompus ou abrégés si souvent par les pieuses importunités des fidèles qui réclament leurs soins, trouveront dans cette particularité, relevée par l'Évangile, une consolation et une leçon bien propre à les soutenir dans la pratique de la patience et de la charité évangélique.

L'éclat de cette prédication dans un homme qui n'avait jamais étudié les lettres humaines, provoqua parmi les

¹ IV Reg. iv. 27.

parents du Sauveur une étrange résolution : ne pouvant expliquer d'une manière naturelle de si étonnants succès, et ne voulant point en chercher la cause dans une grâce surnaturelle et divine, ils s'obstinèrent à n'y voir que les fruits d'une imagination en délire et d'un esprit exalté. C'est ce qui leur donna l'idée de chercher à s'emparer de la personne du Sauveur, pour le guérir apparemment de cette maladie qu'ils lui supposaient. Mais ce ridicule projet s'évanouit au moment de l'exécution, et il n'en resta rien qu'une preuve encore plus forte que les merveilles de tout genre dont était semée la vie de Notre-Seigneur ne pouvaient s'expliquer par des moyens humains, et qu'il fallait nécessairement en chercher les derniers secrets dans l'action surnaturelle de la divinité.

Les démons continuaient à fuir du corps des possédés à la voix du Sauveur, quelquefois même à sa seule présence. Les pharisiens, toujours prêts à recourir aux injures, prétendaient qu'il n'exerçait ce pouvoir qu'en vertu d'un pacte fait avec Béelzébut, prince des démons ; mais Jésus leur fermait la bouche par un argument qui ne souffrait pas de réplique, en leur demandant si l'on pouvait supposer que cet esprit impur donnât ainsi les mains à la destruction de son propre empire. Puis, s'élevant avec force et dignité contre leurs paroles blasphématoires, il montrait l'énormité de cette faute, pour laquelle il ne faut point attendre de pardon, puisqu'elle aboutit presque infailliblement à l'obstination dans le mal. Attribuer au démon les miracles du Sauveur, c'était nier la présence de l'Esprit-Saint en lui ; ce qui conduisait à le méconnaître également dans tous les autres saints personnages où il habite, et par conséquent à ruiner la foi tout entière. Péché affreux dans ses conséquences, et dont l'énormité doit frapper tous les yeux.

Continuant ensuite sur le ton de la plus haute comme de la plus juste indignation, il leur reproche dans des formules sévères et sans ménagements, car ils n'en méri-

taient aucun, la malice et le désordre de leur conduite, et comme ils osaient encore après cela lui demander des prodiges, il refuse de satisfaire leur vaine curiosité, et les renvoie au grand prodige de sa résurrection, qui viendra confirmer et compléter cette longue série de miracles, dont l'éclat aurait dû être plus que suffisant pour dissiper les ténèbres de leur incrédulité. Puis il leur laisse entrevoir le châtement rigoureux que la justice divine réserve à leur obstination dans ce jour du dernier jugement, où on leur reprochera de s'être montrés plus endurcis que les Ninivites, convertis par la prédication d'un simple prophète, et d'avoir négligé les trésors de grâces placés si près d'eux dans la personne de Jésus-Christ, tandis qu'une reine idolâtre était venue de si loin admirer dans un roi de la terre une sagesse infiniment au-dessous de celle du Fils de Dieu.

Cherchant enfin les causes de cette obstination des pharisiens à repousser la vérité, dont l'éclat les inondait de toutes parts, il la trouve d'abord dans cet aveuglement volontaire, qui est un fruit de leur orgueil. Il ne suffit pas en effet que la lumière se fasse autour de nous, il faut que l'œil de notre corps soit assez bien disposé et assez pur pour la recevoir utilement. Ainsi en est-il pour la lumière de l'âme.

Ajoutez à ce premier désordre l'abus qu'ils ont fait des grâces de Dieu. Plus coupables mille fois que les infidèles qui n'ont jamais échappé à l'empire du démon, il y a eu de leur part un retour volontaire à la domination de ce prince des ténèbres; et ce second état doit être nécessairement pire que le premier.

Ces vérités terribles, présentées avec une éloquence divine, frappaient vivement les auditeurs du Fils de Dieu; et les plus ignorants d'entre le peuple n'en étaient pas moins touchés que les esprits les plus élevés. Ils étaient même plus courageux à le faire paraître; car une simple femme, élevant alors la voix, dans un transport d'admira-

tion , et se constituant l'interprète de cette foule étonnée et ravie, s'écria en s'adressant au Sauveur : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri ! Ce cri devait s'échapper tout naturellement du cœur d'une femme, mère peut-être elle aussi, et qui aurait bien donné pour avoir un tel fils. Ce n'était pourtant pas le plus beau titre de gloire de Marie, d'avoir mis au monde le personnage extraordinaire qui occupait alors l'attention publique ; sa fidélité à la grace, son respect pour la parole de Dieu, son obéissance parfaite aux commandements du Seigneur, voilà ce qui élevait encore plus haut l'humble épouse de Joseph, la Vierge incomparable de Nazareth ; aussi le Sauveur, sans donner un démenti à cette femme qui avait parlé d'une manière si juste, ajouta-t-il une parole bien consolante pour nous, qui, ne pouvant partager avec Marie les honneurs de la maternité divine, pouvons néanmoins être associés à son bonheur, en écoutant comme elle la parole de Dieu et en la conservant dans nos cœurs.

C'est encore ce qui ressort d'une autre parole sortie un peu après de la bouche du Sauveur, lorsque ses parents étant venus au lieu où il se trouvait, et le peuple le lui faisant remarquer, il nous apprit que les liens du sang, si respectables à ses yeux, l'étaient pourtant moins encore que ceux de la charité, et qu'en faisant la volonté de notre Père qui est dans les cieux nous méritons de porter le titre de mère, de frère du Sauveur, et d'être considérés par lui comme si réellement nous avions le bonheur de l'être.



CHAPITRE VII

Jésus parle en paraboles. — Il vient à Nazareth ; lecture dans la synagogue. — La colline du précipice. — Martyre de Jean-Baptiste. — Retour en Galilée ; les saintes femmes. — Admirable instruction donnée aux apôtres. — Les cinq pains multipliés dans le désert. — Jésus marche sur la mer pour aller joindre ses disciples ; foi héroïque de saint Pierre. — Divinité de Jésus-Christ.

C'était un usage chez les peuples orientaux, et particulièrement en Palestine, d'employer des paraboles ou allégories, pour rendre plus sensibles certaines vérités importantes, et tenir en éveil l'attention des auditeurs, qui se trouvait excitée par ce langage énigmatique. Ceci avait lieu surtout quand les orateurs s'adressaient au simple peuple, accoutumé à puiser la plus grande partie de ses idées dans les objets qui frappent les sens. Les prophètes s'étaient servis de semblables paraboles, et le Fils de Dieu, qui venait continuer leur ministère, en le perfectionnant et en y ajoutant l'autorité de son incomparable mission, ne dédaigna pas d'employer ce moyen de faire pénétrer la vérité dans cette masse d'auditeurs, pour la plupart grossiers et peu susceptibles encore d'idées abstraites et trop relevées.

C'est ainsi qu'il proposa successivement au peuple, qui se montrait de plus en plus avide de ses instructions, la parabole de la semence, représentant la parole de Dieu qui tombe sur des cœurs plus ou moins bien préparés ; celle de l'ivraie, qui croît au milieu du froment, et qui ne doit en être séparée qu'au temps de la moisson ; celle du grain de senevé qui, malgré ses faibles commencements, devient un arbre et atteint de hautes proportions ; celle du levain, qui paraît à peine dans la masse de farine qu'il met en fermentation et qu'il transforme en un pain solide

et abondant; celle du trésor caché et de la pierre précieuse, pour l'acquisition de laquelle un juste appréciateur fait les plus grands sacrifices; et enfin la parabole du filet qui ramasse des poissons de toute sorte, qu'un pêcheur habile saura bien distinguer quand il les examinera sur le rivage.

Sous ces images sensibles, c'étaient les accroissements de l'Eglise que le Sauveur voulait peindre à l'avance, et sa destinée si laborieuse d'abord, mais si riche et si merveilleuse dans ses derniers développements. Lui-même prenait plaisir à donner en secret à ses apôtres l'explication de ces discours figurés, et à récompenser ainsi en eux cette foi vive, qui mène plus promptement et plus sûrement que tout le reste, à une heureuse intelligence des choses de Dieu.

Quand il eut achevé de proposer toutes ces paraboles au peuple, le Sauveur revint à Nazareth, sa patrie, et, fidèle à ses habitudes de respect pour les prescriptions de la loi, il se rendit au temple le jour du sabbat, pour prendre part aux exercices religieux de ce jour, et en particulier à la lecture qui s'y faisait solennellement de quelque passage des anciens prophètes. Tous les yeux se portaient sur lui avec un sentiment de respect ou au moins d'admiration, et si on se rappelle l'impression que sa vue produisit dans le temple de Jérusalem, où il prit place, dans son enfance, parmi les plus graves docteurs, on comprendra tout ce que les Juifs réunis dans cette assemblée religieuse de Nazareth durent éprouver, en y voyant paraître ce même Jésus, auquel son âge mûr, ses vertus incomparables, ses prodiges déjà si nombreux donnaient une si éclatante autorité.

On lui mit en mains le livre de la loi, avec invitation d'y faire pour tous la lecture commandée par l'usage. Jésus se leva aussitôt et se mit en devoir de déférer à cette demande; il se leva non-seulement pour être mieux entendu des assistants, mais afin de témoigner un plus grand

respect pour cette loi sainte qui allait passer sur ses lèvres, et recevoir de lui une solennelle interprétation; nous apprenant ainsi dans quelle posture et avec quels sentiments nous devons écouter l'Évangile quand on en fait publiquement la lecture dans nos temples.

Il ouvrit au hasard, mais le hasard obéissait ici comme toujours aux lois de la Providence, et le passage sur lequel il tomba était précisément un de ceux qui établissaient le plus clairement la venue du Messie dans le monde, et les caractères auxquels on devait le reconnaître. Expliquant ensuite de sa bouche adorable ce fragment des prophéties d'Isaïe, il en montra l'accomplissement dans sa propre personne, de manière que l'obstination la plus aveugle pouvait seule se refuser à le reconnaître. C'était comme les lettres de crédit de son Père céleste, qu'il déployait ainsi sous les yeux de ses concitoyens, que l'obscurité de sa naissance avait bien pu étonner et rebuter d'abord, mais qui auraient dû ouvrir les yeux à la lumière de ce divin soleil de justice qui se levait alors avec tant d'éclat, pour fournir une si belle carrière. Mais il est dans la destinée ordinaire des prophètes, de rencontrer le plus souvent un froid et stérile accueil dans le lieu qui les a vu naître, et le Sauveur devait partager cette destinée. La familiarité qui engendre trop souvent le mépris, et cette passion si basse que l'on nomme jalousie et à qui les plus vains prétextes suffisent pour se déclarer contre tout mérite éclatant qui la blesse, voilà la source de l'opposition que les habitants de Nazareth mirent à la prédication du Sauveur, et à l'heureuse influence de son passage au milieu de sa patrie.

Ils allèrent même plus loin, et l'incrédulité les poussant jusqu'à la fureur, ils entraînèrent le Fils de Dieu jusqu'au haut de la colline, sur le penchant de laquelle leur ville était située, dans l'intention de l'en précipiter et de lui donner la mort. Mais pour lui, l'heure de mourir n'était pas encore venue; la Providence a ses moments que toute

la malice des hommes ne saurait prévenir, et le Dieu qui surveille, comme dit l'Evangile, la chute du moindre de nos cheveux, n'abandonnera jamais au hasard la vie des hommes qui sont ses enfants, mais il réglera tout pour eux, selon les dispositions de sa sagesse infinie. Quand le moment marqué pour la mort du Sauveur sera venu, il ira lui-même au-devant de ses ennemis, et leur dira : Voici votre heure ; voici que la puissance est donnée aux ténèbres. Mais aujourd'hui que sa vie est encore nécessaire au monde, il saura bien la conserver, et nous apprendre par son exemple, à ne point nous laisser aller à de vaines terreurs quand la nôtre court quelque danger, puisque rien n'arrive sans la volonté ou la permission du Père céleste, qui fait tourner tout à l'avantage de ses élus. Jésus donc, imprimant à ses ennemis un sentiment de frayeur ou de respect, qui les tint immobiles et comme stupéfaits, passe au milieu d'eux sans effort, sans précipitation, avec la dignité d'un maître qui traverse les rangs de ses serviteurs, et descend de *la colline du précipice*¹, pour aller porter ailleurs des bienfaits que repoussent ses concitoyens et dont ils se rendent indignes.

Nous avons laissé le précurseur de Jésus dans la forteresse de Machærus, où Hérode le tenait renfermé en attendant que l'occasion se présentât de le mettre à mort, et de se débarrasser ainsi d'un prédicateur importun, qu'il ne pouvait s'empêcher de redouter et d'admirer à la fois. Cette occasion se présenta enfin à lui. Il célébrait l'anniversaire du jour de sa naissance, et à cette occasion il donnait un festin splendide, comme autrefois Pharaon à tous les grands de sa cour; car nous ne voyons dans l'Ecriture, que ces deux impies qui aient adopté un semblable usage; usage respectable sans doute en lui-même, mais que l'hérétique Calvin aurait bien pu se dispenser de louer si haut, pendant qu'il vouait au ridicule et au mépris l'usage où est l'Eglise catholique de célébrer avec éclat le

¹ C'est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

jour de la mort des Saints, c'est-à-dire le jour de leur naissance pour la vie de l'éternité bienheureuse.

Hérode donc ayant donné cette fête, la fille d'Hérodiade dansa devant lui avec tant de grace et de perfection, que le prince ravi jura de lui donner tout ce qu'elle voudrait lui demander de plus précieux. C'était un serment bien téméraire et dont Hérode n'entrevoyait probablement pas les affreuses conséquences. Cette princesse, trop jeune encore pour faire par elle-même un choix si délicat et si important, sortit pour consulter sa mère, en qui il y avait malheureusement plus de malice encore que d'expérience. Cette femme abominable, trouvant une occasion favorable de se venger du prophète, auquel elle ne pouvait non plus pardonner cette sainte liberté avec laquelle il flétrissait la conduite d'Hérode et de son infâme complice, suggéra à sa fille de demander la tête de Jean-Baptiste. Le prince, étonné et affligé d'une semblable demande, n'eut cependant pas la force de mépriser l'indigne serment qu'il avait fait, et ajoutant à sa première faute une faute plus grande encore, il ordonna la mort du prophète, dont la tête fut apportée palpitante et sanglante dans un bassin, et donnée à cette jeune fille, qui eut le triste courage de la porter à sa mère. Tous les Pères de l'Eglise ont flétri de leur indignation et de leurs plus énergiques censures, cet acte incroyable de faiblesse et de barbarie, et n'ont pas manqué de faire observer que la mort du premier martyr de la loi nouvelle avait été le résultat d'un festin de débauches, et la récompense donnée au talent d'une habile danseuse.

Les disciples de Jean-Baptiste recueillirent son corps avec le plus grand respect, et firent savoir sa mort à Jésus. Peut-être craignaient-ils que la malice d'Hérode n'ajoutât à ce premier crime, un crime encore plus affreux, en étendant jusque sur le Sauveur sa main sanguinaire. Jésus parut en effet fuir devant cet orage, et il se retira, non par un sentiment de crainte indigne de lui, mais parce que son heure n'était pas encore venue de tomber dans les

maines de ses ennemis, et pour ajouter un exemple à la leçon qu'il avait déjà donnée à ses disciples : « Lorsque vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre. »

Comme toujours, il utilisait ses voyages en prêchant le royaume de Dieu ; ses apôtres l'accompagnaient, lui formant un nombreux cortège, et tirant comme lui leur subsistance de la charité de quelques femmes riches et pieuses qui les suivaient dans leurs courses évangéliques. L'usage chez les Juifs autorisait cette manière d'agir, qui ne s'accorderait point avec nos habitudes d'aujourd'hui. Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, constate cette coutume et le droit qu'il aurait eu de la suivre. C'était la reconnaissance, autant que le désir de s'instruire, qui enchaînait ces femmes pieuses aux pas du Sauveur ; et comme elles étaient riches pour la plupart, elles ne croyaient pas pouvoir faire un plus noble usage de leur fortune, qu'en l'employant à soutenir la vie la plus précieuse qui fût alors au monde, celle du Sauveur des hommes. Parmi ces saintes femmes, celles qui étaient libres de leur personne, comme Marie-Magdeleine et autres, ne devaient compte à qui que ce fût de l'emploi de leurs revenus ; les autres n'agissaient ainsi qu'avec l'agrément de leurs familles ou de leurs époux, qui peut-être même s'associaient à elles, dans cet acte éclatant de bienfaisance et de piété. On sait jusqu'où ces femmes vertueuses poussèrent leur attachement si pur et si vif pour la personne adorable de J.-C. Les larmes qu'elles versèrent sur la route du Calvaire, et le courage avec lequel elles parurent sur cette colline ensanglantée, où les apôtres n'eurent pas le courage de monter, sont une preuve de la noblesse et de la générosité de leurs sentiments.

C'est surtout aux hommes apostoliques que doit s'appliquer cet oracle de l'Écriture : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Il fallait donc aux disciples du Sauveur une autre nourriture que celle qu'il devait à la libéralité des saintes

femmes dont nous venons de parler : il leur fallait des instructions salutaires et spéciales, pour la carrière de l'apostolat dans laquelle ils venaient d'entrer. Aussi le Sauveur, après leur avoir exposé en peu de mots le triste état des populations au milieu desquelles il les envoyait, et leur avoir recommandé de joindre toujours les pratiques de la charité à la prédication de la vérité, et le soin des corps souffrants à celui des âmes malades, ce que l'Eglise catholique a toujours si admirablement observé depuis son berceau jusqu'à ce jour ; le Sauveur, disons-nous, voulut adresser à ses apôtres une de ces instructions admirables, où il renfermait en peu de mots de quoi suffire aux méditations de tous les siècles à venir.

Il commence par quelques avis relatifs à la conduite extérieure de ses envoyés, auxquels il recommande surtout le détachement des biens de la terre, le courage, la confiance en Dieu et en ceux qui, recevant de leur bouche la connaissance de ce Dieu si bon, seraient bien ingrats et bien peu généreux, s'ils refusaient aux prédicateurs et aux pasteurs quelque parcelle de leurs biens temporels, en échange des faveurs spirituelles et de la paix si abondante qu'ils ont reçue par leur ministère.

Passant de là aux persécutions et aux orages que ne pourra manquer de soulever contre eux la guerre qu'ils ont déclarée aux passions humaines, il leur prédit tous les mauvais traitements auxquels ils doivent s'attendre et qui prendront quelquefois leur source au sein même de la parenté et de l'amitié ; et pour les encourager à ne rien craindre il leur rappelle, d'une part, l'assistance de l'Esprit-Saint, qui ne leur manquera jamais, et qui ira jusqu'à leur mettre sur les lèvres des paroles et des réponses qu'ils n'auront pas eu besoin de préparer ; et, d'un autre côté, ses propres exemples et sa destinée, qui était de se voir perpétuellement en butte à des contradictions et des outrages, bien propres à encourager des serviteurs dévoués qui voyaient ainsi traiter le meilleur des maîtres,

Il va plus loin encore : la malice des hommes ne s'arrêtera pas aux persécutions, et les disciples du Sauveur peuvent apercevoir déjà cette mort violente qui leur est préparée. Il ne leur en fait point un mystère; il ne cherche point à leur en déguiser le terrible aspect; mais il les prévient contre la crainte, en leur faisant remarquer que le glaive des persécuteurs ne peut atteindre que cette enveloppe fragile et grossière qui sert comme de prison à l'âme, mais que cette âme échappe à leurs coups et se trouve placée hors de leur atteinte. Le corps lui-même ne souffrira rien sans la permission du Dieu qui a compté les cheveux de notre tête, et dont la providence, s'étendant jusqu'à la fleur des champs et au plus petit des oiseaux qui peuplent l'air, ne peut manquer d'embrasser ceux qui s'exposent à tout, pour lui rendre un solennel et héroïque témoignage.

Le Sauveur termine enfin cette touchante exhortation, en recommandant la piété envers Dieu, dont il faut savoir préférer l'amour à toutes les autres affections, même les plus légitimes et les plus tendres; et c'est à cette occasion qu'il prononce des paroles dures en apparence et contre lesquelles la nature se sent prête à se révolter, mais qui, bien entendues et bien comprises, ne font qu'établir les droits de chacun, et sans rien enlever aux auteurs de nos jours, du respect, de l'affection et de l'obéissance qui leur sont dus, et que la religion elle-même a toujours consacrés, nous fait pourtant reconnaître l'autorité plus haute encore qui se trouve en Dieu, et nous dispose à tous les sacrifices qu'il peut demander de nous et qu'il est en droit d'obtenir.

Fortifiés par ces puissantes exhortations, les apôtres poursuivirent avec un nouveau courage leur belle mission à travers les villes et les campagnes de la Judée; car le Sauveur, par une attention bien touchante et bien propre à nous éclairer sur la prédilection qu'un chrétien doit montrer pour sa patrie, avait voulu qu'ils commençassent leur

ministère au milieu même de leurs concitoyens, et que les premières brebis perdues qui deviendraient leur conquête fussent précisément les brebis de la maison d'Israël.

La réputation du Sauveur grandissait de jour en jour, et elle devenait, pour Hérode en particulier, l'objet d'une vive préoccupation. Le souvenir de Jean-Baptiste, dont l'image sanglante devait probablement le suivre comme un remords, se présenta à lui plus fortement que jamais, et il recueillait avec avidité les bruits publics qui se répandaient sur les œuvres merveilleuses de ce Jésus, en qui les uns voulaient voir Jean-Baptiste lui-même, d'autres Elie ou quelque grand prophète ressuscité d'entre les morts.

Cette inquiétude d'Hérode était un véritable danger pour la vie du Sauveur. Un homme à la fois esclave de la jalousie, de l'incontinence et de la pusillanimité, était capable de se porter à tous les excès; il fallait donc lui dérober une tête, sur laquelle la mort n'avait point encore acquis de droits. Jésus se retira au désert, invitant ses disciples à y venir prendre avec lui, dans la méditation, la prière et le silence, un repos nécessaire à la santé de leur corps, aussi bien qu'au renouvellement de la vigueur et de la force de leur âme.

Mais il ne pouvait guères y avoir de repos pour ces hommes, dévorés du besoin d'étendre le règne de Dieu, et poursuivis par un peuple qui se montrait de plus en plus avide d'entendre leurs paroles et de recueillir leurs bienfaits. La foule toujours croissante suivit le Sauveur au désert, et ce fut là que touché de compassion pour les besoins de cette multitude, qui oubliait le pain matériel pour aller plus vite chercher cette manne céleste qui tombait avec les paroles de Jésus, il multiplia cinq pains d'orge et deux poissons, de manière que plus de cinq mille hommes, sans y compter les femmes et les enfants, y trouvèrent de quoi suffire à un repas tellement abondant, que les apôtres remplirent douze corbeilles des restes que cette multitude affamée n'avait pu consommer.

Voulant donner à leur Bienfaiteur un témoignage éclatant de reconnaissance et d'amour, ils ne crurent pouvoir rien faire de mieux que de l'élever aux honneurs suprêmes, en le faisant roi. Mais l'humble Jésus n'était pas venu pour porter une semblable couronne. Il ne songea donc qu'à dérober à cet honneur intempestif, une tête qu'il devait offrir plus tard avec tant d'empressement aux épines du Calvaire.

Le désert et la prière étaient en pareil cas son refuge ordinaire; il s'empressa d'y recourir. Mais il ne resta pas long-temps séparé de ses chers disciples. Ils s'étaient embarqués sans lui pour se rendre à Capharnaüm, où ils ne pouvaient que difficilement aborder, à cause de la violence du vent qui leur était contraire. C'était l'occasion d'un nouveau prodige pour Celui à qui nous avons déjà vu la mer et les vents obéir. Cette fois il n'ordonna point à la mer de calmer l'impétuosité de ses flots; il ne donna point à la surface des eaux la solidité de la glace, comme le prétend Calvin, qui, pour échapper au grand miracle de l'Eucharistie, dénature ou efface dans l'Evangile tous les faits miraculeux relatifs au corps adorable de Jésus-Christ; mais laissant à la mer sa fluidité, il s'en fit une route, contrairement aux lois de la nature, suspendues un moment par sa toute-puissance.

Les apôtres, effrayés d'abord de l'apparition subite de leur divin Maître, dans des circonstances si étranges, se rassurèrent bientôt après en le reconnaissant mieux, et Pierre, donnant l'exemple d'une foi héroïque et d'un empressement au-dessus de tout éloge, obtint de Jésus la permission de s'avancer au-devant de lui sur cette route mobile, où le Sauveur pouvait aussi bien soutenir son disciple que se soutenir lui-même; comme il peut encore aujourd'hui consacrer la sainte Eucharistie par la voix de ses prêtres, comme il la consacra le premier, dans le cénacle, la veille de sa passion. Il est impossible de n'être pas ému en lisant les simples paroles de l'Evangile où ce fait mer-

veilleux est raconté, et qui portent un cachet divin que la fourberie d'un imposteur ne pourrait jamais imiter. « Pierre, prenant la parole, lui dit : Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous sur les eaux. Et Jésus lui dit : Venez. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau, pour aller à Jésus. » *Non, ce n'est point ainsi qu'on invente*¹. Non, ce n'est point avec cette candeur et cette simplicité que l'on raconterait des faits controuvés et qui prêteraient si largement aux exagérations de l'enthousiasme. Celui qui a écrit ces lignes était évidemment inspiré par le même Esprit, qui a dicté ces paroles si simples, pour raconter de si grandes choses : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » et le reste.

Rentré dans la barque de ses disciples, avec l'apôtre courageux qui s'était avancé vers lui sur les flots, et dont il avait relevé la confiance, au moment où la frayeur était venue saisir son âme, et lui faire jeter ce cri que tant d'autres ont répété après lui, sur une mer non moins orageuse : « Maître, sauvez-moi, je vais périr; » Jésus ne fit de reproche à aucun de ses disciples, et l'on peut dire que son silence, en cette occasion, condamnait par avance tous les efforts que devaient faire plus tard les hérétiques, pour trouver quelque chose à reprendre dans la conduite des apôtres, et surtout dans celle de saint Pierre, dont ils cherchent toujours à diminuer la gloire et à exagérer les moindres imperfections; tant leur haine est grande pour tout ce qui rappelle l'unité catholique, et surtout pour celui qui est encore aujourd'hui, dans ses successeurs, le centre de cette unité et la principale pierre sur laquelle le Sauveur soutient de sa main divine l'édifice de son Eglise!

Ceux qui se trouvaient dans la barque des apôtres, où le Sauveur rentrait, frappés de tant de merveilles, se prosternèrent à ses pieds, en lui disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » Vraiment, c'est-à-dire, d'une toute autre manière que ceux qui ne le sont que par la grace d'une

¹ J.-J. Rousseau.

adoption commune à tous les justes; vraiment, c'est-à-dire, comme l'entendaient les Juifs, quand ils lui disaient : « Nous voulons te lapider, parce que n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu ¹; » où quand ils lui crièrent sur le Calvaire : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ². » Et ici comme dans toutes les autres circonstances analogues, le Sauveur ne cherche point à les désabuser, dit saint Chrysostôme; il ne leur crie point : Vous blasphémez; vous me donnez un nom incommunicable; vous dérobez à Dieu sa gloire pour la transporter à un simple mortel qui n'a rien de plus que vous; il ne repousse point enfin, comme Paul et Barnabé le firent avec tant d'empressement en pareil cas ³, les hommages suprêmes qu'on lui adresse; au contraire, il les reçoit comme lui étant légitimement dus; il continue à semer les prodiges sous les yeux de ceux qui le prennent pour un Dieu, les confirmant ainsi dans leur pensée au sujet de sa divinité; ce que certainement il n'aurait pu faire sans imposture, sans blasphème, s'il n'avait été véritablement le Fils de Dieu.

CHAPITRE III

Endurcissement des Juifs. — Jésus, pain de vie. — Présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. — Fidélité des vrais disciples. — Viandes interdites. — La Cananéenne. — Seconde multiplication des pains. — Les Pharisiens et les Sadducéens unis contre le Sauveur. — Aveugle guéri. — Confession de saint Pierre. — Eternelle durée de l'Eglise. — La Passion prédite. — Transfiguration de Jésus-Christ. — Jeune homme possédé du démon. — Nouvelle prédiction des souffrances du Calvaire. — Leçon d'humilité. — Petits enfants.

La foule continuait à se presser autour de Jésus. Les retraites les plus profondes, les lieux les moins accessi-

¹ Quia tu, homo cum scis, facis teipsum Deum. Joan. x. 33.

² Matth. xvii. 42.

³ Act. xiv. 14.

bles ne pouvaient le dérober à cet empressement, dont le but n'était pas chez tous aussi pur ni aussi relevé qu'il aurait dû l'être. C'était le pain matériel et la guérison des infirmités corporelles qui les attirait si vivement à la suite du Sauveur, plutôt que le désir de recueillir ses grâces et de profiter de ses admirables instructions. Il leur en fit le reproche avec autant de force que de douceur, et prit de là occasion de leur révéler des secrets que plusieurs d'entre eux repoussèrent avec une opiniâtreté bien déplorable, mais qui ont toujours été pour les vrais fidèles une source de consolations, un véritable bonheur.

Après tant de prodiges opérés par le Sauveur, on ne comprend pas que ces juifs grossiers aient osé lui dire : Quels miracles faites-vous donc, pour que nous croyions en vous ? Et pourtant ils ne rougissaient pas de lui adresser cette étrange question, affectant de relever les miracles opérés autrefois par Moïse, pour abaisser autant qu'il était en eux la gloire de Jésus, et montrant par là qu'ils étaient bien les héritiers de l'aveugle obstination de leurs pères, dont on a pu dire avec raison, qu'ils avaient toujours eu des yeux pour ne point voir.

A l'occasion de cette manne dont ils rappelaient le souvenir, Jésus commença à leur parler d'une nourriture bien plus excellente et vraiment divine, qu'il devait laisser plus tard à son Eglise, dans l'auguste Sacrement de nos autels. Mais avant que d'arriver à ce pain de vie, qui nous est donné sous une forme sensible, c'est-à-dire à sa chair adorable, vivifiée par son esprit, et unie comme lui à sa divinité, Jésus se présente déjà à eux comme le véritable aliment qui donne la vie à ceux qui croient en lui. C'est moi, dit-il, qui suis ce pain de Dieu, infiniment supérieur à la manne dont vos pères se nourrissent autrefois dans le désert, et qui, bien loin de leur communiquer une vie éternelle, ne pouvait même pas les mettre, sur cette terre, à l'abri des coups de la mort.

De grossiers murmures accueillirent les paroles du Sau-

veur, en qui ses auditeurs obstinés ne voulaient rien voir de plus que le Fils de Marie, tandis qu'il aurait fallu, pour comprendre le vrai sens de son discours, reconnaître aussi en lui la nature divine, par laquelle il pouvait dire en réalité : Je suis descendu du ciel. Jésus se plaignit en termes pleins de douceur de leur déplorable aveuglement, et il en prit occasion de relever la nécessité de la grace, et de la docilité à cette grace, pour arriver au bienfait de la foi. Puis, malgré la mauvaise disposition de ses auditeurs, dont il ne fallait pas que la malice arrêtât le cours de ses bienfaits, il inculqua, dans les termes les plus formels, les moins équivoques, et à plusieurs reprises différentes, la future réalité de sa présence dans le grand Sacrement qu'il devait instituer la veille de sa mort.

Cette chair et ce sang devaient donc nous être certainement donnés pour nourriture, puisqu'ils nous étaient si clairement promis; mais ils devaient l'être non pas comme les Juifs de Capharnaüm l'entendaient, à la façon des corps qu'un antropophage mettrait en lambeaux, mais bien d'une manière cachée, et sous le voile des apparences d'un pain dont la substance serait anéantie pour faire place à la substance du corps même de Jésus. Malheureusement pour eux, les plus grossiers d'entre ses disciples ne saisirent point la pensée du Sauveur. Ils se scandalisèrent d'un discours dont la mystérieuse profondeur aurait demandé, pour être suffisamment comprise, des cœurs simples, droits, purs et humbles. Choqués de ce qu'ils y trouvèrent de dur, ils se séparèrent de leur bon Maître, qui malgré la douleur que dut lui causer leur triste défection, ne corrigea pourtant point la dureté apparente de son discours, et ne fit au contraire qu'ajouter de nouvelles paroles pour mieux établir encore la réalité de sa présence dans l'Eucharistie.

Pendant que ses disciples, ignorants et infidèles, se séparaient de la vérité pour donner dans l'erreur, et former ainsi le premier anneau de cette longue chaîne d'héré-

tiques qui devait se prolonger à travers les siècles, les apôtres demeurèrent humblement fidèles, et commençant par croire à un discours qu'ils ne comprenaient pas, mais qu'ils savaient bien venir de la bouche même du Dieu qui ne peut jamais mentir, ils méritèrent de nouvelles grâces pour mieux connaître encore ce grand mystère, et furent ainsi des premiers à justifier cette importante vérité, que la foi mène à l'intelligence¹. Saint Pierre, prenant la parole, comme chef du collège apostolique, protesta au Sauveur, que quand tous les autres l'abandonneraient, pour eux ils ne se sépareraient point de lui, la profondeur de ses paroles n'ayant rien qui dût étonner ceux qui avaient si bien cru d'abord et si parfaitement reconnu ensuite que Jésus de Nazareth était vraiment le Christ Fils de Dieu.

Placés, pour ainsi dire, sur ces hauteurs, les apôtres ne se doutaient point qu'on allait leur susciter de misérables querelles, pour des objets bien peu dignes d'occuper l'attention d'hommes sérieux. Mais de quoi n'était pas capable la malice obstinée et jalouse des Pharisiens? Voyant donc les disciples du Sauveur se mettre à table sans avoir auparavant versé sur leurs mains ces flots d'une eau purifiante dont eux-mêmes ne manquaient jamais de faire usage en pareil cas, leur première attention se portant toujours sur les dehors de la coupe, dont l'intérieur les occupait fort peu, ils leur en firent un crime, et méritèrent de recevoir du Sauveur une leçon que bien d'autres ont dû recueillir après eux.

Dans les paroles si énergiques et si frappantes dont le Fils de Dieu se servit alors, il y avait un mot dont ses ennemis voulurent dès lors abuser, ce qui, malgré les explications données par le Sauveur lui-même à ses apôtres, est néanmoins demeuré comme pierre d'achoppement, pour ceux qui ont résolu de trouver partout matière au scandale et aux murmures. Les hérétiques, qui ont la pénitence en horreur, font un crime à l'Eglise d'interdire,

¹ S. Aug., *passim*.

dans certains jours, des aliments trop savoureux, et ils répètent d'un air de triomphe le proverbe évangélique : « Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. » Sans doute, et nous sommes bien loin de croire que l'âme, substance spirituelle, puisse être souillée par le contact d'un aliment corporel et grossier ; mais qu'ils remarquent donc les paroles que le Sauveur ajoute un peu plus loin, lorsqu'il dit que ce qui souille l'âme ce sont les mauvais sentiments émanés du cœur ; et parmi ces vices intérieurs ne faut-il pas mettre en première ligne cet orgueil d'où naît la désobéissance à l'autorité de l'Eglise, qui, sans regarder aucun aliment comme mauvais en lui-même, puisque Dieu les a tous créés, peut cependant nous en interdire quelquefois l'usage, pour nous obliger à la pratique de la pénitence, si souvent recommandée dans l'Évangile ?

Cet incident eut lieu dans la Galilée, où Jésus prolongeait alors ses courses évangéliques, ne voulant point paraître en Judée, où l'on tendait de toutes parts des pièges à sa vie. Il passa de là sur les confins de Tyr et de Sidon, y cherchant un nouveau théâtre à ses prédications, ou un asile contre ses ennemis, ou un lieu de repos ; car il n'en pouvait trouver au milieu de ses concitoyens. Et voilà qu'une femme étrangère, la Cananéenne, se mit à le poursuivre de ses instances pour en obtenir la guérison de sa fille, possédée d'un esprit impur. Afin d'arriver plus sûrement au cœur de Jésus, elle crut devoir recourir à la médiation de ses amis, et elle demandait avec importunité aux apôtres de parler en sa faveur. Ils le firent, et le Sauveur ne les blâma pas de se poser en intercesseurs auprès de lui ; justifiant ainsi par avance l'invocation des saints, dont l'Eglise catholique a toujours connu l'usage, et qui est appuyée sur des preuves si solides.

Le silence du Fils de Dieu, et les paroles dures en apparence qu'il jugea à propos de faire entendre alors, pour éprouver cette femme, ne lui enlevèrent ni sa con-

fiance ni son courage, qui semblaient grandir au milieu même de cette épreuve. Elle revint donc à la charge, et mérita d'obtenir enfin, non-seulement la guérison de sa fille, mais encore un éloge pompeux, qui retentira dans tous les siècles, et qui rappelle celui que le Sauveur avait déjà donné au Centurion; car il semble qu'à mesure que l'incrédulité débordait de toutes parts au milieu du peuple juif, ces deux étrangers se fussent chargés de consoler le cœur de Jésus, par le spectacle d'une foi si grande, que ce bon Maître a daigné en faire l'objet de son admiration.

La guérison d'un sourd-muet et de beaucoup d'autres malades suivit de près le retour de Jésus aux environs de la Décapole. Ici encore, le peuple le suivant en foule, il fallut pourvoir à ses besoins temporels, et ce fut l'occasion du renouvellement de ce prodige qui avait déjà eu lieu dans le désert, où cinq pains avaient suffi à nourrir cinq mille hommes. Cette fois il n'y en avait que quatre mille, et le nombre des pains multipliés était de sept. Mais cette différence, à peine sensible, conserve à ce second miracle le même caractère et le même éclat qu'au premier.

Fidèles à leur système de persécution insidieuse et cachée, les Pharisiens et les Sadducéens ne cessaient de poursuivre le Sauveur de leurs sourdes attaques. Divisés entre eux sur des points essentiels, ils se réunissaient toujours et se donnaient la main, quand il s'agissait de combattre la vérité; comme plus tard Hérode et Pilate, malgré l'inimitié profonde qui les divisait, ne furent plus qu'un quand il fut question d'insulter au Sauveur et de le tourner en ridicule¹. C'est ainsi que l'on voit aujourd'hui les luthériens, qui admettent la présence réelle, et les calvinistes, qui la nient, faire cause commune, quand il s'agit d'attaquer l'Eglise, dont la destinée, sous ce rapport, est parfaitement identique avec celle de son divin Chef. Il y a long-temps que Tertullien a dit que le Christ est toujours crucifié entre deux voleurs. Mais cette fois encore, le Sau-

¹ Luc. xxiii. 12.

veur déjoua les vains projets de ses ennemis avec plus de facilité que Samson n'en fit paraître à briser les liens dont on voulait l'enchaîner. Ils demandaient un prodige ; on les renvoie à celui de la résurrection, dont le prophète Jonas était devenu autrefois la figure, en demeurant trois jours et trois nuits dans le sépulcre vivant que les flots lui avaient préparé. Mais, en confondant ses ennemis, Jésus trouva aussi le moyen d'instruire ses disciples, et d'apprendre à tous les siècles à venir l'écueil caché sous les dehors trompeurs de ces hommes hypocrites, qui se donnent pour les amis de la vérité, et qui sont au fond ses plus dangereux ennemis.

Comme Jésus se rendait ensuite à Bethsaïde, bourg de la Galilée, un aveugle se trouva sur son passage ; on le lui présenta ; il le reçut avec bonté, et le guérit avec empressement, ayant soin, comme toujours, de lui recommander le silence et la discrétion, non pour se mettre à l'abri des périls de la vaine gloire, qu'il ne pouvait pas craindre pour lui-même, mais afin de prémunir, par son exemple, contre cet écueil, ses disciples pour qui il devait naturellement être si redoutable.

Parvenu sur les confins de Césarée de Philippe, le Sauveur, après avoir appelé sur ses apôtres, par une fervente prière, les grâces et les lumières dont ils avaient besoin dans une circonstance qui allait devenir si intéressante pour l'Eglise, et lui préparer un si bel avenir, leur demanda quelle était l'opinion du monde à son sujet. Chacun d'eux lui rapporta ce qu'il avait entendu dire ; et ces opinions diverses s'écartaient toutes de la vérité, parce qu'elles étaient le fruit de l'ignorance ou des préjugés d'une multitude qui, n'ayant aucun centre d'unité, tournait, pour ainsi dire, à tout vent de doctrine. Interrogés ensuite sur leur propre sentiment au sujet de leur divin Maître, les apôtres répondirent par la bouche de saint Pierre, chef et organe du collège apostolique et de l'Eglise entière : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Magnifique profession

de foi , qui place Notre-Seigneur dans un ordre à part , et l'élève bien au-dessus des anciens prophètes , auxquels la foule ignorante des Juifs se bornait à le comparer, et qui n'étaient les enfants de Dieu que par la grace de l'adoption , tandis que Jésus l'est par nature et en réalité.

Cette réponse de saint Pierre méritait bien les éloges que le Sauveur lui donna en présence de tous ses collègues. Il est à remarquer cependant que pour ménager la modestie de son disciple , et prévenir de dangereux sentiments d'orgueil , il lui rappelle que cette foi si éclairée , dont il vient de donner un éclatant témoignage , est une grace qu'il a reçue du Père céleste , de qui vient tout don parfait. Puis , pour le récompenser de son empressement à proclamer une vérité si essentielle à la constitution de l'Eglise qu'il venait fonder sur la terre , Notre-Seigneur promet à son apôtre de le choisir pour pierre fondamentale de cet édifice , dont la durée devait être éternelle , l'assurant que toute la puissance de l'enfer ne pourrait jamais prévaloir contre cette Eglise , à laquelle sa main divine prêterait un continuel secours.

Dix-huit siècles de persécutions et d'épreuves de tout genre sont venus démontrer aux moins clairvoyants la vérité de cette parole adressée à un pauvre pêcheur de Galilée , et dont l'accomplissement forme une des preuves les plus solides et les plus sensibles de la divine constitution de l'Eglise de Jésus-Christ.

La vie du Sauveur s'écoulait ainsi au milieu des prodiges qu'il semait sous ses pas , des enseignements admirables dont il remplissait l'esprit et le cœur de ses disciples , et des promesses par lesquelles il leur assurait un avenir que rien ne pourrait empêcher d'être tel qu'il le leur promettait. C'était là le premier objet de la mission du Fils de Dieu ; mais s'il fallait tracer aux hommes la route à suivre , il fallait aussi leur mériter la grâce qui donne des forces pour le grand voyage de l'éternité. Il fallait mourir pour leur salut , et cette mort il était convenable d'en parler à

L'avance et de prémunir ses disciples contre le grand scandale de la croix, d'où devait précisément jaillir le salut du monde. La première fois que Jésus en parla à ses disciples, cette parole leur sembla dure et intolérable, et Pierre, égaré lui aussi par un amour encore trop naturel et trop peu éclairé pour son adorable Maître, s'étant permis de le tirer à part pour lui faire quelques observations sur ce qu'il venait de dire, et lui montrer le peu de vraisemblance d'une semblable prophétie, Jésus, qui ne savait pas moins corriger ses disciples que les consoler ou les louer au besoin, fit entendre à Pierre un langage tellement sévère, qu'on est presque effrayé en lisant ce passage de l'Evangile; et au lieu de condescendre aux timides ménagements de cet apôtre, et d'adoucir ses premières paroles, il y ajouta quelque chose de plus fort encore, et à la révélation de cette croix qu'il devait porter lui-même, il joignit celle des croix que le chrétien doit porter à sa suite tous les jours de sa vie; assurant qu'il méconnaîtrait un jour devant son père ceux qui auraient eu honte ici-bas de ses humiliations et de ses souffrances.

Ces derniers mots indiquaient son glorieux avènement, et notre divin Sauveur mettait ainsi le baume sur la plaie; car, comme le dit saint Augustin, si le travail et la douleur nous effraient, la promesse d'un éternel bonheur est bien faite pour nous rassurer et nous consoler.

Mais ce ciel promis, il ne se voit pas; ces délices de la vie future, cette splendeur de la maison de notre Père céleste, il nous serait doux d'en trouver quelque part un avant-goût et un léger échantillon. C'est dans ce but que le Sauveur a voulu opérer le grand miracle de la transfiguration, qui eut lieu six jours après les événements que nous venons de raconter. Il venait d'inviter ses disciples à le suivre au sentier des douleurs; il fallait leur laisser entrevoir le terme de ce voyage épineux, afin qu'ils ne fussent pas réduits à répéter sans cesse la parole de l'un d'entre eux : « Seigneur, nous ignorons où vous allez ;

Comment pourrions-nous en savoir la route ? » On ne se lance pas à travers beaucoup de tribulations et de peines sans avoir une juste et haute idée du royaume céleste, dont ces tribulations doivent nous ouvrir l'entrée. Rien donc n'était plus sage, plus digne de nos respects et de notre admiration que la conduite du Sauveur, éclairant ainsi ses apôtres sur le plus intéressant de tous les sujets.

Il n'en prit que trois avec lui ; mais les trois plus considérables : Pierre, qui avait toujours montré pour sa personne un amour tout particulier, et qui devait être le principal dépositaire de sa puissance ; Jean, qui lui était spécialement cher, à cause de la virginité qu'il avait toujours professée ; et Jacques, qui devait être le premier à donner son sang pour la foi. En présence de ces trois témoins, qui suffisaient pour attester un fait qu'on ne devait manifester que plus tard, le Sauveur, après avoir commencé par la prière, ainsi qu'il le faisait toujours, permit à sa gloire cachée sous l'enveloppe de son humanité sainte, comme le soleil sous un nuage, de paraître au dehors ; et le rejaillement subit de cette gloire, si long-temps comprimée, remplit les apôtres d'une admiration qui les transporta comme hors d'eux-mêmes. La loi ancienne et les prophètes se réunirent dans la personne de Moïse et d'Elie, qui apparurent alors comme pour rendre témoignage à la divinité du Sauveur. Mais ce témoignage n'était pas encore le plus imposant de tous. Une voix vint du ciel, comme autrefois sur les rives du Jourdain ; et cette voix proclamait encore l'adorable filiation du Sauveur Jésus, et imposait aux hommes l'obligation de l'écouter avec soumission et respect, comme étant l'oracle de la vérité, ou plutôt la vérité même.

Au pied de la montagne du Thabor, où cette scène imposante venait de se passer, la foule était réunie, attendant le Sauveur, et parmi les nombreux malades qui venaient demander leur guérison, était un jeune homme possédé du démon et muet par suite de cette possession ;

son père affligé l'avait présenté aux apôtres, qui n'avaient pu cette fois triompher de l'esprit impur, parce que trop confiants peut-être en eux-mêmes, ils avaient négligé de recourir, autant qu'ils l'auraient dû faire, à cette prière fervente qui prend sa source dans la foi la plus vive et appelle à son aide l'esprit de pénitence et de mortification. Le Sauveur leur en fit la remarque, après avoir guéri l'enfant malade, et nous apprend ainsi tout ce qu'un homme faible et impuissant par lui-même, peut trouver de force en Dieu, quand il sait les y aller chercher au moyen de l'oraison et des pénitences corporelles.

La manière dont les apôtres avaient accueilli une première fois la prédiction de la mort du Sauveur ne l'empêcha pas de leur en parler encore. Ce bon Maître, qui consultait les vrais besoins de ses disciples, et non pas leurs inclinations naturelles, et qui voulait nous apprendre à ne pas nous laisser décourager par les mauvaises dispositions de ceux que nous sommes chargés d'instruire et de former, crut devoir revenir encore sur ce sujet, et en traversant avec eux la Galilée, au moment où l'admiration du peuple pour sa personne et ses miracles s'élevait au plus haut point, bien loin de paraître enivré d'un tel succès, il se mit à parler de ses souffrances, de ses opprobres, ajoutant à ce qu'il avait dit la première fois, des circonstances nouvelles, pour montrer qu'il ne prévoyait pas seulement sa mort d'une manière vague et incertaine, ce qu'une sagesse purement humaine eût été capable de faire, mais qu'il la voyait dans tout son ensemble, de ce regard sûr et infallible qui n'appartient qu'à Dieu.

Et pourtant cette prédiction si claire laissait encore un nuage épais sur l'esprit des apôtres; tant il y a de difficultés dans l'étude de la croix pour l'esprit humain, qui ne demande qu'à jouir et ne veut point souffrir! Si les apôtres avaient pu comprendre alors, comme ils le comprennent plus tard, tout ce qu'il y a de gloire, de bonheur et d'espérance à partager le calice amer du Fils de Dieu,

loin de s'attrister fortement , ils eussent ressenti dès ce moment-là les premiers transports de cette joie qu'ils manifestèrent avec tant d'éclat , lorsqu'après la Pentecôte ils eurent l'honneur de souffrir des outrages et des mauvais traitements pour le nom de Jésus-Christ.

Ignorants et grossiers , comme ils l'étaient encore quand le Sauveur leur prédit sa mort pour la seconde fois , on comprend qu'ils aient reculé devant les souffrances , et fermé sur ce point l'oreille aux discours de leur Maître ; mais ce qu'on a peine à comprendre , c'est qu'au moment même où on leur tenait ce discours , ils n'aient pas craint d'ouvrir une contestation sur l'importance personnelle de chacun d'eux. La circonstance était bien mal choisie pour une semblable question. Aussi rougissaient-ils de le demander tout haut. Mais que pouvaient-ils cacher à Celui qui lit au fond des cœurs nos plus secrètes pensées ? Ils méritaient une bonne leçon , ils la reçurent. Jésus , appelant un enfant , et le leur présentant pour modèle , dans l'humilité de sa condition et dans la simplicité de son caractère , leur apprit où se trouve pour un chrétien la véritable grandeur. Elle consiste plutôt à servir ses frères qu'à dominer sur eux avec empire.

Profitant de l'occasion qui lui était offerte , le Sauveur voulut montrer à ses disciples tout ce qu'il y a non-seulement d'aimable , mais de grand et de précieux dans l'enfance chrétienne. Il est impossible de méditer sans attendrissement sur les paroles par lesquelles cet adorable Maître ordonne de respecter l'enfance , d'écarter d'elle jusqu'au moindre scandale , et déclare que la perte d'un seul de ces petits enfants , si souvent , hélas ! oubliés et négligés , est en opposition directe avec les désirs du Père céleste , qui voudrait tous les sauver.



CHAPITRE IX

La fête des tabernacles. — Sincérité des évangélistes. — Les dix lépreux. — Contradictions au sujet du Sauveur. — On cherche à s'emparer de lui. — La femme adultère. — Discours du Sauveur aux Juifs ; il y prouve sa divinité. — L'aveugle-né. — La divinité de Jésus-Christ. — Les soixante-douze disciples. — Joug du Sauveur. — Grand précepte de la charité ; histoire du Samaritain. — Marthe et Marie. — L'Oraison dominicale. — Anathèmes lancés contre les pharisiens. — Conseils et encouragement pour les hommes apostoliques.

C'est dans la Galilée que le Sauveur donnait ces beaux et utiles enseignements. Ce pays était pour lui un séjour plus sûr que la Judée, où ses ennemis lui tendaient de toutes parts des embûches dans lesquelles il ne voulait pas tomber. Le moment arriva cependant de s'exposer au danger, et il le fit avec un courage égal à la prudence qui avait jusqu'alors motivé sa retraite. La fête des Tabernacles approchait : c'était une des plus grandes solennités de la religion chez les Juifs. Elle avait pour but de rappeler le séjour fait par les Hébreux dans le désert pendant quarante ans, lorsque, guidés par la main de Dieu vers la terre promise, ils étaient comme dans un perpétuel mouvement et habitaient sous des tentes, à la façon des voyageurs.

Les parents du Sauveur, qui voyaient pour lui, dans cette fête, une occasion de se couvrir de gloire aux yeux des étrangers qui affluaient à Jérusalem pendant les jours que durait la solennité, le pressaient de s'y rendre pour y opérer des prodiges. Ils obéissaient en cela au secret désir de leur amour-propre, qui leur montrait pour eux-mêmes une source de gloire dans les liens du sang qui les unissaient à un homme si distingué. Cette absence de foi et ces sentiments si grossiers dans ceux que l'Évangile

nomme les frères, c'est-à-dire les proches parents du Sauveur, nous laissent facilement deviner tout ce qu'il devait souffrir dans leur compagnie; et la manière si simple, si naïve, avec laquelle les historiens sacrés rapportent ces faits humiliants, est une preuve irréfragable de la sincérité de leur âme et de la véracité de leur récit. Ce n'est pas ainsi qu'on ferait l'apothéose d'un imposteur; et il est évident que les évangélistes n'ont songé qu'à dire ce qu'ils avaient vu et entendu, sans se préoccuper de cette idée que les humiliations de l'homme pourraient empêcher d'apercevoir le Dieu dans Notre-Seigneur. Ce ne sont point des panégyristes exaltés; ce sont évidemment des historiens bien sincères. On ne trouverait point l'empreinte de ce cachet de vérité dans des livres religieux écrits sous une inspiration purement humaine. Revenons au Sauveur.

Il avait des vues trop élevées pour pouvoir descendre à la misérable position que ses parents lui voulaient faire; il repoussa donc les insinuations de leur orgueil, et déclara qu'il n'irait point à Jérusalem le jour où on l'invitait à le faire. Ce n'était pas dire qu'il n'irait point plus tard; et, pour répondre à l'objection de l'impie Porphyre, qui accuse ici de mensonge notre adorable Maître, il n'y a qu'à se rappeler, avec saint Augustin, que la fête des Tabernacles durait sept jours, et qu'après avoir déclaré qu'il n'accompagnerait point sa famille à Jérusalem dans ce *jour de fête* qui était probablement le premier, Jésus-Christ a bien pu, sans mensonge et sans inconséquence, y aller seul un autre jour par des raisons connues de sa profonde sagesse : c'est en effet le parti qu'il crut devoir prendre.

Or, comme il approchait d'un bourg situé dans la Galilée même qu'il allait quitter, ou dans la Samarie qu'il lui fallait traverser pour se rendre à Jérusalem, dix lépreux se trouvèrent sur sa route, non point par hasard, mais attirés par la réputation de sa puissance et de sa

bonté. Ils s'étaient sans doute réunis dans la pensée d'exciter plus sûrement sa compassion, en offrant à ses regards un plus grand nombre de malheureux à la fois. Néanmoins ils se tenaient à distance, ainsi que la loi leur en faisait une obligation, pour ne pas communiquer à d'autres l'affreuse maladie dont ils étaient atteints; et, comme le Sauveur passait, élevant tous la voix avec une égale ardeur, ils lui adressèrent une courte mais fervente prière. Jésus, pour éprouver leur foi, ne leur répondit que par un ordre formel d'aller se montrer aux prêtres, comme si déjà ils eussent été guéris; ils ne l'étaient pourtant pas encore, et si leur foi eût été moins vive, ils auraient sans doute hésité, dans la crainte de faire une folle démarche auprès de ceux qui étaient chargés de constater la guérison des lépreux. Mais, n'obéissant qu'à leur confiance dans la parole de Celui en qui on devait reconnaître une puissance vraiment divine, ils partirent sur-le-champ, persuadés que leur guérison ne se ferait point attendre; et, en effet, le long de la route ils se trouvèrent entièrement guéris.

La loi de Moïse et le commandement du Sauveur les obligeaient alors à continuer leur route et à se montrer aux prêtres; mais la reconnaissance pour leur bienfaiteur exigeait qu'ils vinssent aussitôt après lui adresser leurs remerciements: un seul en eut la pensée ou le courage, et c'était un Samaritain. Les autres, tout entiers à la joie de leur guérison, et craignant peut-être que leur apparition dans la ville où le Sauveur venait d'entrer ne les fit reconnaître pour d'anciens lépreux, et ne leur attirât quelque humiliation, négligèrent de remercier leur bienfaiteur. Le Sauveur en fit tout haut la remarque; et les termes dont il se servit pour formuler ce reproche, l'accent avec lequel il dut le prononcer, montrent plus clairement que ne le feraient de longs discours, tout le prix que Dieu attache à la reconnaissance des hommes chaque fois qu'il leur fait du bien.

peine arrivé dans Jérusalem , le Sauveur y devint l'objet de l'attention publique, et la foule y donna, comme toujours , carrière à ses jugements sur lui. Les uns voyaient en lui un homme de bien , les autres s'obstinaient à n'y trouver qu'un séducteur. C'était le commencement des contradictions prédites par le saint vieillard Siméon ; contradictions qui doivent se perpétuer dans le monde jusqu'à la fin des temps sur les ministres du Sauveur , dont la conduite est toujours si diversement et quelquefois si indignement jugée. « Ils doivent trouver , dit saint Augustin , leur consolation dans le souvenir de leur Maître, et s'animer d'autant plus à prêcher la vérité aux hommes, que les hommes se montrent plus injustes à leur égard. »

Jésus , en effet , ne songeait qu'à instruire ceux qui ne songeaient qu'à le persécuter. Il forçait leur admiration , mais sans pouvoir triompher de leur malice obstinée. Ils se bornaient à demander où il avait appris tout ce qu'il enseignait , lui qui n'avait jamais fait d'études ; tandis qu'ils auraient dû reconnaître un cachet surnaturel de vérité dans la manière toute divine dont il avait acquis cette science merveilleuse , qui ne lui était point venue par le canal ordinaire de l'instruction.

Tous cependant ne fermaient pas l'oreille aux enseignements de l'éternelle Vérité ; et l'Evangile remarque qu'il se trouva dans cette foule , si diversement impressionnée , un grand nombre de cœurs dociles , qui se rendirent aux paroles du Sauveur et surtout à l'éclat de ses miracles , qui parlaient encore plus haut que ses discours.

Instruits des nouveaux triomphes de Celui dont ils s'étaient déclarés si gratuitement les ennemis , les Phariséens envoyèrent des archers pour le prendre. Rien ne semblait plus facile à exécuter qu'un semblable coup de main , puisqu'il y avait déjà dans la foule une multitude de gens prêts à seconder cette tentative audacieuse ; mais la Providence a ses moments connus et réglés , et il n'est point donné à la malice humaine de pouvoir les prévenir.

Cette fois encore le Sauveur échappe à ses ennemis , et quand les archers viennent rendre compte de leur démarche infructueuse , on reconnaît qu'ils ont été eux-mêmes subjugués par les charmes de cette éloquence dont jamais aucune bouche humaine n'a égalé la puissance.

Fidèle à ses habitudes que nous avons déjà bien des fois admirées , le Sauveur se retirait sur une montagne avec ses disciples , pendant la nuit , dont il passait la plus grande partie en prière ; puis , dès le matin , il se rendait au temple , pour y continuer le cours de ses divins enseignements. Le peuple se réunissait en foule autour de lui ; et , s'asseyant avec l'autorité d'un maître , il annonçait la bonne nouvelle du salut. Ce fut dans une de ces circonstances que les Scribes et les Pharisiens , infatigables dans leurs attaques , vinrent lui tendre un nouveau piège en le consultant sur la manière dont il fallait traiter une femme surprise en adultère. L'épargner , c'était aller contre les prescriptions de la loi ; la condamner , c'était montrer une rigueur qui s'accordait mal avec les principes de douceur et de bonté que professait le nouveau docteur. « Ils croyaient , dit saint Augustin , avoir habilement fermé toutes les issues , et rendu certaine la défaite de Jésus-Christ et son humiliation ; ils n'avaient fait que préparer la leur. » Un mot de ce divin Maître suffit pour les confondre : « Que celui d'entre vous , leur dit-il , qui est sans péché , lui jette la première pierre. » Et comme leur conscience ne les rendait que trop indignes de servir ainsi de ministres à une loi juste , ils ne songèrent plus qu'à s'évader l'un après l'autre , laissant la pécheresse à côté du Sauveur , qui ne trouva que des paroles de miséricorde et de pardon pour cette âme coupable mais sincèrement repentante.

Continuant ses discours aux Juifs , le Fils de Dieu y prononce autant d'oracles que de paroles. Il va au-devant des objections qu'on pouvait lui faire sur la valeur du

témoignage qu'il se rendait à lui-même, et montre la différence qu'il y a entre la parole d'un homme ordinaire, auquel on n'est point obligé de croire, et la sienne, qui ne peut être qu'une parole de vérité. Son raisonnement équivalait à celui-ci : « Je connais mon origine ; je sais qu'étant né de Dieu et son Fils unique, je ne puis être sujet aux égarements des hommes, moi qui suis la Lumière même qui éclaire tous les hommes. Vous pourriez donc, et vous devriez me croire, lors même que je serais seul à parler de moi. Mais c'est à tort que vous prétendez que je suis seul à déposer en ma faveur ; car les prodiges opérés par mon Père céleste, et les miracles que je fais en son Nom, rendent abondamment témoignage à la vérité de mes paroles. »

Tout dans ce discours est plein de la divinité du Sauveur ; il s'y donne comme le principe de toutes choses. Il porte à ses ennemis le défi de rien trouver à reprendre en lui ; ce qui serait une folie de la part d'un simple mortel, dont la perfection laisse toujours plus ou moins à désirer. Enfin, il rattache son existence aux jours de l'éternité, puisqu'il se dit plus ancien qu'Abraham ; ce qui suppose en lui deux existences : l'une dans le temps, par laquelle il est fils d'Abraham ; l'autre puisée dans le sein de Dieu, et qui ne peut pas être moins grande que la source d'où elle émane.

Comme le Sauveur sortait du temple avec ses disciples, il trouva l'occasion d'un nouveau miracle, et il la saisit avec d'autant plus d'empressement que ce miracle devait être aussi un bienfait. Un aveugle-né s'offrit à leurs regards, et les apôtres, imbus de ce même préjugé qui faisait croire aux amis de Job que les peines endurées ici-bas par un homme sont toujours une punition de quelque faute considérable commise par lui ou par les siens, interrogèrent leur divin Maître sur la cause de cette cécité dans le malheureux qui se trouvait en leur présence. Ils apprirent que cet accident tout naturel n'avait

d'autre but , dans les vues de la Providence , que de faire éclater la gloire de Dieu par une guérison miraculeuse dont il ne voulait pas laisser échapper l'occasion. Il fallait , en effet , se hâter de multiplier les prodiges destinés à prouver sa mission divine ; car ce divin Soleil de justice inclinait vers la nuit du tombeau , et une fois le cours de sa vie présente achevé , il ne devait plus faire par lui-même de ces œuvres merveilleuses qui jetaient dans le monde un si vif éclat. Il voulait aussi apprendre par là aux hommes apostoliques et à tous ceux qui doivent être la lumière du monde , à ménager les moments et à redoubler d'ardeur dans leurs dernières années , pour édifier le prochain , bien loin de laisser refroidir leur zèle sous les glaces de l'âge et les infirmités de la vieillesse.

La manière dont le Sauveur s'y prend pour opérer ce prodige est pleine de mystère. Un peu de boue, ramassée au hasard et placée sur les yeux de l'aveugle, va devenir le principe de sa guérison. « Quand un ouvrier veut réparer son œuvre, dit un saint docteur, il cherche une matière identique à celle dont il s'était servi pour sa construction. Or tout le monde sait qu'un peu de boue fut dans la main du Créateur l'élément de la formation du premier homme : puisque c'est encore ici le même Ouvrier qui travaille, il ne faut pas s'étonner du choix qu'il fait de cette matière vile et grossière pour rendre à cet homme le membre qu'il avait perdu. » Il lui ordonne ensuite de s'aller laver dans la piscine de Siloë, mot qui veut dire *envoyé*, comme pour faire entendre que ce miracle émanait de Celui qui était l'Envoyé par excellence, destiné à sauver et à éclairer l'univers. Le malade obéit, et il revint guéri, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient connu, et qui, pouvant à peine en croire leurs yeux, ne cessaient d'importuner cet homme, en lui redemandant sans cesse s'ils ne se trompaient point et si c'était bien lui.

Pour s'en mieux assurer encore, ils eurent recours au

jugement des Pharisiens , plus éclairés que le simple peuple , mais malheureusement prévenus contre le Sauveur d'une haine qui les aveuglait toutes les fois qu'il s'agissait de lui. Ces hommes orgueilleux, qui ne voulaient trouver de vertus qu'en eux-mêmes, ni de bien que dans ce qu'ils faisaient , tourmentèrent l'aveugle guéri et ses parents pour en arracher quelques mots défavorables au divin Auteur de ce prodige. Il faut lire dans le texte même de l'Evangile le naïf et charmant récit de l'espèce de lutte établie entre la mauvaise foi des Pharisiens , qui ne voulaient pas reconnaître un miracle évident , et la franche simplicité de cet homme, qui les écrasait toujours du poids de cette parole : « J'étais aveugle et j'y vois. » Il y a dans ces pages un cachet de sincérité, qui ne se trouve peut-être nulle part à un plus haut degré.

Impatients de ne pouvoir tirer de la bouche de cet homme que des paroles qui tournaient à la gloire du Sauveur, et auxquelles ils ne pouvaient rien objecter de solide ni de raisonnable , les Pharisiens le chassèrent ignominieusement du milieu de leur assemblée ; ce qui était du reste un parti pris chez eux , puisqu'ils avaient résolu de bannir de la synagogue tous ceux qui reconnaîtraient le Messie dans la personne de Jésus ; et pourtant le Messie devait venir , tout l'univers l'attendait , et tout portait à croire qu'il était alors au milieu de la Judée. Mais les Pharisiens ne voulaient pas que ce fût Jésus de Nazareth , parce que la bassesse de sa condition dérangeait leurs plans ambitieux , et que l'éclat de ses vertus faisait pâlir leur grossière hypocrisie. Ils s'obstinaient donc à fermer les yeux à la lumière , comme les ont fermés depuis tant d'autres qui ne rougissent pas de dire : Lors même que la divinité de la religion me serait démontrée , je ne veux pas y croire.

Repoussé par les Pharisiens , cet homme fut recueilli par Notre-Seigneur. Jésus , voulant ajouter au bienfait de la guérison corporelle le bienfait plus grand encore des

lumières de la foi, lui fait connaître d'un seul mot toutes les grandeurs de Celui qui venait de le guérir. Ce n'est point un Prophète ordinaire, c'est le véritable Fils de Dieu, en qui il faut croire comme en Dieu lui-même, dont il possède la nature et la divinité. Surpris et heureux d'une semblable révélation, cet homme se précipite aux genoux du Sauveur, pour l'adorer avec la foi la plus vive, et ce divin Maître reçoit son adoration comme lui étant due; ce qu'il n'aurait pu faire sans une prévarication sacrilège, s'il n'avait pas été véritablement Dieu. Puis, s'adressant aux Pharisiens, qui se trouvaient toujours là pour épier ses actions et critiquer ses paroles, il leur montra tout ce qu'il y avait de criminel dans leur aveuglement volontaire; et comme ils auraient pu lui objecter qu'il était lui-même un séducteur, et qu'ils travaillaient à démasquer son imposture, il les prévient en traçant avec les couleurs de la plus frappante vérité le portrait du bon Pasteur, dans lequel il est impossible de ne pas le reconnaître lui-même, et en lui opposant celui du mercenaire et du larron, dont tout le monde pouvait faire l'application à cette race de faux pasteurs, dont les Pharisiens recueillaient ainsi la déplorable succession.

Ce fut après ce voyage à Jérusalem, que le Fils de Dieu voulut donner à ses apôtres des auxiliaires dans la prédication de l'Évangile et dans les autres fonctions du saint ministère. Il choisit soixante-douze de ses plus fervents et plus fidèles disciples, qu'il envoya lui-même, pour montrer qu'il est la source première et nécessaire de toute mission évangélique, leur ordonnant d'aller deux à deux, pour pouvoir se soutenir, se ranimer au besoin et se surveiller mutuellement. Ils étaient chargés de lui préparer les voies partout où il devait aller lui-même, comme l'avait fait précédemment Jean-Baptiste; et afin de rendre leur ministère plus facile et plus fructueux, il leur donna des instructions courtes mais complètes, et que les hommes apostoliques ne sauraient méditer trop souvent. La prière,

un saint détachement des choses de la terre , le bon emploi du temps , le zèle pour le salut des âmes , l'esprit de paix , de patience , joint à un grand courage et à une sainte hardiesse : voilà le fond des instructions du divin Maître. Puis , pour montrer tout ce qu'il y a de divin dans leur vocation et de respectable dans leurs personnes , il déclare , ainsi qu'il l'a déjà fait en faveur des apôtres , que qui-conque les reçoit le reçoit lui-même , et que les mépris dont ils pourraient être l'objet retomberaient sur sa propre tête. Parole profonde qui nous explique pourquoi les vrais fidèles dans l'Eglise catholique se montrent si respectueux envers leurs pasteurs , et pourquoi en particulier les habitants de Thessalonique recevaient la parole de saint Paul *non comme les paroles d'un homme , mais comme étant la parole de Dieu , ainsi qu'elle l'est véritablement*¹.

La mission des soixante-douze disciples fut riche et féconde ; aussi , quand ils revinrent auprès du Sauveur , ils se laissaient aller aux transports d'une joie bien légitime dans son objet , mais dangereuse par les effets qu'elle pouvait produire , en livrant leurs cœurs plutôt à l'orgueil qu'à la reconnaissance. Notre-Seigneur , sans paraître se préoccuper de leurs succès , se contenta de laisser échapper cette sentence capable de remplir d'effroi les âmes les plus riches en grâces et les plus haut placées dans l'estime de Dieu : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre ; » et il leur laissa le soin de compléter sa pensée en se disant à eux-mêmes : Prenons garde qu'une semblable élévation ne soit pas suivie chez nous d'une semblable ruine.

Puis , comme pour les consoler de cette terrible révélation , et leur faire sentir qu'autant l'orgueil leur serait dangereux , autant ils trouveront de sûreté et de bonheur dans l'humilité , il prononce ces paroles extatiques , si chères aux petits et aux simples , par lesquelles il déclare que les mystères cachés aux savants et aux prétendus sages de ce siècle ont été révélés par une touchante bonté de

¹ 1 Thess. II. 13.

Dieu , aux pauvres d'esprit , c'est-à-dire à ceux qui savent humilier leur raison sous le joug béni de la foi.

En lisant ces belles pages de l'Evangile , il est impossible de ne pas envier le sort des apôtres , que Dieu a tellement favorisés , qu'ils ont vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles ce que les rois et les prophètes de l'ancienne alliance avaient tant désiré voir et entendre , et ce que les fidèles de la nouvelle loi sont si heureux de méditer depuis bientôt dix-neuf siècles.

Cette remarque appartient au Sauveur lui-même , qui , après s'en être servi , pour consoler ses disciples et réjouir leur cœur , termine son discours par un appel fait à tous les hommes , de prendre sur eux son joug , qu'il doit porter lui-même avec nous , et dont par conséquent la pesanteur naturelle ne doit plus nous effrayer , puisqu'avec un semblable secours il n'est point de précepte qui ne devienne facile , point de croix à porter qui ne soit douce et légère.

Jésus avait à peine terminé ce discours , qu'un docteur de la loi , se levant au milieu de l'assemblée , lui posa une question qui n'était autre chose qu'un piège déguisé. Mais cette fois encore l'iniquité devait se mentir à elle-même , et la honte allait retomber sur la tête du scribe orgueilleux. Interrogé sur ce qu'il fallait faire pour mériter la vie éternelle , Jésus en posa le germe dans cette charité toute divine qui fait observer avec zèle et fidélité les commandements du Seigneur , et dans laquelle se résume , en dernière analyse , la loi tout entière.

Après avoir ainsi exalté la charité pour Dieu et pour le prochain , il ne restait plus qu'à faire connaître ce prochain , dont l'amour doit se joindre dans nos cœurs , à l'amour que nous avons pour Dieu. Une histoire racontée par Jésus y servira mieux que tout le reste : ce fut celle d'un voyageur dépouillé et maltraité par les brigands ; négligé d'abord par le prêtre et le lévite , qui passèrent sans le soulager , et recueilli heureusement par un samaritain , dont

les soins touchants lui sauvèrent la vie , et présentent le modèle le plus parfait des soins à donner aux âmes blessées par le péché , et dépouillées par le démon , sur la route de la vie. La conséquence de cette histoire était que puisque les étrangers et les inconnus eux-mêmes méritent de notre part une attention si prévenante et si généreuse, la loi de la charité ne connaît donc point de bornes , et que notre prochain c'est tout le monde.

Nous venons de voir que le Sauveur avait envoyé devant lui soixante-douze disciples , choisis pour préparer les voies de son ministère. Le moment arriva de les suivre , et Jésus se mit en route pour cela, avec ses douze apôtres. Marchant à leur tête, et dirigeant leur course évangélique, il entra dans le bourg de Béthanie , où demeurait une famille chère à son cœur, dans laquelle il fut reçu avec tous les égards dus à sa personne adorable. C'était la maison de Lazare , où demeuraient aussi ses deux sœurs , Marthe et Marie ; différentes de caractères et de goûts , ces deux saintes femmes se réunissaient pourtant dans un commun amour pour le divin Maître , qui aimait à trouver l'hospitalité dans cette maison bénie. Sa présence n'y était jamais inutile. Les maisons qui avaient le bonheur de le recevoir, dit saint Chrysostôme , devenaient aussitôt des écoles de sainteté ; et en échange des soins et des politesses qu'on lui prodiguait, Jésus ne manquait jamais de déposer quelques vérités utiles dans les cœurs de ses amis , et de les entretenir plus ou moins du royaume de Dieu.

Cette fois il pouvait en parler à pleine bouche , car il avait à ses pieds une âme insatiable et toujours heureuse de recueillir ses célestes leçons. Mais pendant que Marie écoutait ce divin docteur, Marthe, livrée aux embarras du ménage , et aux préparatifs du petit festin destiné à la troupe apostolique , se plaignit qu'on lui en laissât à elle seule tout le soin. Ce fut une occasion pour le Sauveur de laisser échapper une de ces paroles d'un sens merveilleux

et profond, qui, en laissant aux intérêts de la terre l'importance qu'ils méritent, donnent pourtant une valeur incomparable à l'affaire du salut et aux grands intérêts de l'éternité. Il ne reproche à Marthe que l'excès de son empressement, bien louable du reste dans son principe et dans son objet, et il lui fait sentir que quoique la vie active choisie par elle soit bonne et digne d'éloges, cependant la vie contemplative, qui est la part de Marie, et qui commence sur la terre l'occupation de l'éternité, est incomparablement préférable, et doit s'appeler la *meilleure part*.

Le Sauveur avait déjà enseigné à ses apôtres cette admirable formule de prière, qui n'a point d'égale dans le langage humain, et qui renferme l'expression de tous les besoins du chrétien pour le temps et pour l'éternité; mais ses disciples, et en particulier les soixante-douze, employés depuis peu au ministère évangélique, n'avaient pas recueilli cette leçon de sa bouche adorable. Il ne faut donc pas s'étonner que l'un d'entre eux lui ait adressé à ce sujet une demande qui semblerait peut-être superflue, après le sermon sur la montagne. Jésus, plein de bonté et toujours prêt à satisfaire les vrais besoins de ses disciples, s'empressa de répéter la formule de l'oraison dominicale, en y joignant des avis sur la manière de bien prier et en particulier sur la persévérance si nécessaire dans ce saint exercice. Il emploie les comparaisons les plus simples, mais en même temps les mieux choisies, pour faire comprendre que si les instances faites auprès d'un ami, d'un père, peuvent tout obtenir à la longue, les instances faites auprès d'un Dieu si riche en miséricordes, et qui est le meilleur de tous les pères, ne sauraient demeurer sans effet.

Tous les docteurs de l'Eglise ont admiré la composition de cette belle prière, de cette Oraison dominicale, où les demandes ne sont point jetées au hasard, mais placées dans le meilleur ordre et avec un art qu'on peut dire

merveilleux. On commence d'abord par nous y montrer le but vers lequel l'homme doit diriger toutes ses actions, toutes ses prières ; et ce but n'est autre que Dieu en lui-même, et Dieu objet de notre attente pour l'éternité. De là, les deux premières demandes : *Que votre nom soit sanctifié ; Que votre règne nous arrive.* Mais il faut connaître la route pour parvenir à ce but : elle est dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, objet de la troisième demande. Mais il faut pendant cette route soutenir l'âme qui la fait et le corps qui lui est uni comme un compagnon de voyage : ce soutien se trouvera dans la nourriture spirituelle et corporelle, objet de la quatrième demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Mais il y a des obstacles à vaincre pour faire cette route et arriver à ce but : le péché, les tentations, les maux de la vie peuvent nous en détourner et par suite amener notre perte : on a pourvu à ce danger par les trois dernières demandes : *Pardonnez-nous nos offenses... Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* Il est impossible de rien imaginer de plus parfait ni de mieux conduit.

Pendant que Jésus donnait cette leçon à ses disciples, un Pharisien le pria de venir prendre un repas chez lui. C'était une démarche qui semblait toute de politesse, mais qui avait pourtant au fond quelque chose d'insidieux et qui cachait une mauvaise intention. Dès que le Sauveur fut entré dans cette maison, il y devint l'objet d'une curiosité maligne, et la critique s'empara de ses moindres actions pour les blâmer. Il s'était mis à table sans avoir auparavant versé de l'eau sur ses mains ; ce fut un crime aux yeux même de son hôte, qui ne put s'empêcher de le condamner intérieurement, et qui sans doute ne tarda pas à manifester ses pensées au-dehors. Le Sauveur, qui voulait nous apprendre que s'il est un temps de se taire il en est un aussi pour parler, profita de cette occasion pour éclairer le peuple sur l'abominable conduite des

faux docteurs qui le trompaient, et il ne craignit pas de lancer contre eux des anathèmes qui ont retenti à travers dix-neuf siècles, et qu'on ne peut lire sans éprouver un sentiment d'horreur et d'indignation contre ceux qui méritaient d'être ainsi publiquement stigmatisés. Le Sauveur leur jette au visage l'ignominie de chacun de leurs vices en particulier, et avec des expressions dont rien ne saurait surpasser l'énergie. Il reproche aux Pharisiens l'avarice, l'orgueil, l'hypocrisie, qui en faisaient comme autant de sépulcres blanchis; aux Docteurs de la loi, qui se vantaient d'être meilleurs que leurs pères, il prouve jusqu'à l'évidence qu'ils ne sont que les héritiers de leur malice, et que par les dispositions de leur cœur, ils se rendent solidaires du crime commis par l'effusion du sang des prophètes, dont Jérusalem a été si souvent inondée. Cette clef de la science qu'ils ont reçue pour ouvrir la porte du salut à eux-mêmes et aux autres, ils ne s'en servent que pour la fermer; l'éclat de leur scandaleuse conduite refoulant plus tard vers l'erreur ceux que leur voix en avait d'abord tirés.

C'est ainsi que le Sauveur donnait à ses disciples l'exemple de cette liberté évangélique et de cette sainte hardiesse qui doivent sans doute se régler toujours par la prudence, mais qui ne doivent jamais être étouffées par elle.

Plus les Pharisiens faisaient d'efforts pour éloigner la foule du Sauveur, plus elle s'empressait autour de lui. Comme tous les esprits étaient encore sous l'impression des foudroyantes paroles lancées contre les faux docteurs, Jésus, donnant suite à son idée première, fit encore de nouveaux efforts pour montrer à ses disciples tout ce qu'il y a de pérnicieux et d'abominable dans cette hypocrisie qui était le vice des Pharisiens, mais qui malheureusement, dit saint Jérôme, ne devait pas mourir avec eux, et a passé trop souvent de leur conduite dans celle des chrétiens.

Mais , en prêchant cette doctrine et en démasquant ainsi les fausses vertus , il est naturel que les hommes apostoliques soulèvent contre eux bien des haines et irritent bien des passions. Ils doivent donc s'attendre à être persécutés. Le Sauveur , qui voit à nu dans l'avenir ces orages et ces tempêtes , va prémunir ses disciples par des paroles capables de relever bien des courages et d'enfanter bien des héros ; et pour cela il se borne à leur montrer, d'un côté, le glaive des persécuteurs qui ne peut atteindre que le corps des martyrs , et de l'autre , le glaive de la justice divine , auquel n'échappera point l'âme des apostats. Il s'agit de voir laquelle de ces deux craintes doit l'emporter , et s'il ne vaut pas mieux livrer ses membres aux plus affreuses tortures , qui doivent durer si peu , que de s'exposer à voir, au dernier jugement , le Fils de l'homme rougir de nous devant son Père , et ne plus reconnaître pour ses serviteurs ceux qui auraient refusé de le reconnaître publiquement pour leur Seigneur et leur Maître.



CHAPITRE X

Une discussion entre deux frères. — La Providence divine. — Comment il faut se préparer à l'avènement du royaume de Dieu. — Massacre de quelques Galiléens. — Témoignages de la divinité de Jésus-Christ. — Le Sauveur revient sur les bords du Jourdain. — Un mot de plaisanterie sur Hérode. — Hydropique guéri. — Jésus profite de tout pour instruire le peuple. — Porter sa croix. — Diverses paraboles; l'enfant prodigue. — Conseils aux riches. — Sainteté du mariage. — Eloge de la virginité. — Le mauvais riche. — Comment vient le royaume de Dieu. — Remarque utile pour l'interprétation des saintes Ecritures. — La veuve et le méchant juge. — Le Pharisien et le Publicain. — Les petits enfants; grande leçon donnée à leur occasion. — Question faite par un homme riche. — Parole des ouvriers envoyés à la vigne.

Les divines instructions que le Sauveur faisait entendre ne captivaient pas entièrement tous ses auditeurs. Comme il parlait encore, un homme sortant de la foule s'approcha de lui et le pria de vouloir bien servir d'arbitre dans une discussion qu'il avait avec son frère pour une affaire d'intérêt. Le Sauveur s'y refusa; non que ce divin Maître n'eût toute l'autorité et toutes les lumières requises pour terminer un semblable différend, mais ce n'était pas là sa mission directe, et il voulait apprendre à ceux qui devaient lui succéder dans son ministère, à éviter autant que possible d'entrer dans ces questions d'argent, qui pourraient faire peser sur eux des soupçons d'avarice et compromettre les intérêts spirituels dont ils sont chargés. On sait jusqu'où saint Paul a porté la délicatesse sur ce point; et tous les saints pasteurs ont suivi fidèlement cette ligne de conduite.

Mais, en renvoyant à d'autres l'examen et la discussion de cette affaire, Notre-Seigneur prit occasion de la demande de cet homme pour donner à tous, et en particu-

lier à ses disciples , des conseils relatifs à cette malheureuse cupidité , que saint Paul appelle *racine de tous les maux*. Il ouvrit son discours par l'admirable histoire de ce riche qui ne savait où loger sa fortune présente et ses biens à venir, et qui au milieu même de ses vastes projets et des châteaux qu'il bâtissait dans sa folle imagination , entendit cette parole terrible : « Insensé , cette nuit même on te demandera ton âme. » Puis , s'étendant sur la confiance que nous devons avoir en Dieu pour tous nos besoins temporels , il montre de la manière la plus touchante , la plus vive , et avec un charme d'élocution que le langage humain ne dépassera jamais , tout ce que la Providence fait pour les petits oiseaux qu'elle nourrit avec tant de soin , et pour les plantes qu'elle habille avec un luxe si remarquable ; et il en conclut , qu'après s'être montré libéral envers des êtres placés si bas dans l'échelle de la création , Dieu ne pourrait se montrer avare pour l'homme , qui est son image et son enfant.

L'intention du Sauveur, en détachant l'âme de ses vrais disciples des faux biens de la terre, qu'il ne veut pas qu'on recherche avec trop d'empressement et d'inquiétude, était de diriger leurs pensées et leur affection vers les biens solides de l'éternité, et de transporter ainsi leur cœur là où se trouve leur véritable trésor. Il veut maintenant leur apprendre avec quel soin et dans quelles dispositions on doit se préparer à l'avènement de ce royaume céleste, objet de la suprême ambition du vrai chrétien. C'est encore dans les objets les plus simples, les plus familiers, que cet adorable Maître va chercher des exemples et puiser des leçons. Un serviteur fidèle, qui attend ses maîtres et qui veille toute la nuit pour n'être point surpris par leur retour imprévu, lui fournit le modèle le plus parfait de la conduite que doivent tenir les serviteurs de Dieu, que la mort peut à chaque instant placer en face du Dieu qui doit les juger. Pour rendre la leçon plus frappante et plus utile, le Sauveur oppose à ce premier ta-

bleau, celui d'un mauvais serviteur, qui ne se met point en peine du retour de son maître, et qui reçoit le triste salaire de sa négligence et de sa conduite déréglée.

On peut remarquer que l'Evangile est plein de ces traits historiques, qui reposent l'esprit en même temps qu'ils le frappent et le saisissent par leurs merveilleux rapports avec les grandes vérités qu'ils sont chargés d'éclaircir et d'insinuer; et il est impossible de ne pas reconnaître que c'est là une des sources les plus fécondes, mais peut-être aussi les plus négligées de la véritable éloquence chrétienne.

Comme le Sauveur achevait cette instruction, quelqu'un vint lui rapporter un événement accompli depuis peu, et dont l'Evangile ne fait qu'indiquer la substance sans en donner les détails. Il s'agissait du massacre de plusieurs Galiléens, que Pilate avait fait mettre à mort, pendant qu'ils offraient un sacrifice; mêlant ainsi leur sang à celui des victimes qui coulait déjà sur l'autel. On aurait pu en conclure que les hommes qui avaient mérité un châtiment si rigoureux, étaient les plus coupables entre tous ceux qui habitaient le même pays. Jésus s'empresse de rectifier cette fausse idée, et il profite de cette occasion pour prêcher la pénitence à tous ceux qui l'entouraient; leur donnant à entendre que s'ils ne se convertissaient, ils recevraient de la justice divine une punition mille fois plus rigoureuse encore que celle dont le récit venait de les glacer d'épouvante; et pour leur faire sentir qu'il fallait se hâter de recourir à cette pénitence salutaire et indispensable après le péché, il présente la parabole d'un arbre planté au milieu d'une vigne, cultivé avec le plus grand soin pendant trois ans, et qui, ne portant aucun fruit, allait recevoir le coup fatal, quand les prières du cultivateur obtinrent encore du maître un sursis d'un an, après lequel il ne devait plus y avoir de grace pour cet arbre infructueux.

Rien n'était plus facile que de faire l'application de

cette terrible menace à ceux qui déjà depuis si longtemps abusaient des prédications du Sauveur et des derniers efforts de la grace en refusant de se convertir. Mais comment auraient-ils pu profiter de ses paroles, puisqu'ils n'étaient occupés qu'à blâmer et à déchirer sa conduite? Le Sauveur ayant guéri sous leurs yeux une femme malade depuis dix-huit ans et qui était courbée au point de ne pouvoir regarder en haut, ils reprochèrent à Jésus d'avoir fait ce miracle de bonté un jour de sabbat. Mais il leur ferma la bouche, en demandant s'il y avait plus de mal à arracher une âme et un corps à la puissance du démon, dans ce jour consacré au Seigneur, comme il venait de le faire, qu'à délier ce même jour, leur bœuf et leur âne pour les mener boire, ainsi que le faisaient sans scrupule ces censeurs impitoyables de la conduite du prochain. Ils ne purent entendre sans rougir, un reproche qui mettait à nu leur hypocrisie et la faiblesse de leur cause; et le peuple, qui ne les aimait pas, fut heureux de les voir ainsi humiliés, et ne se lassait point de relever le mérite du Sauveur et de publier sa gloire.

On était alors en hiver, et Jésus se promenant un jour dans une des galeries du temple de Salomon, où il attendait qu'on vînt lui demander des instructions pour les ignorants et des miracles de guérison pour les malades, les Juifs l'environnèrent, et le pressèrent de leur déclarer sans obscurité ni sans détour, s'il était vraiment le Christ attendu par la nation juive et par tout l'univers.

Cette question était inutile; le Sauveur y avait déjà vingt fois répondu, et les œuvres divines qu'il faisait pour accréditer sa mission, répondaient encore plus éloquemment que ses paroles. Il leur fit le reproche de n'y pas croire, attribuant leur incrédulité à sa véritable cause, qui était de ne pas se trouver parmi ses brebis fidèles, dont il assure que personne ne pourra les arracher de ses mains. Les expressions qu'il emploie pour établir cette

puissance infinie par laquelle il doit garder ses élus , prouvent évidemment sa divinité. *Ce que mon Père m'a donné*, dit-il, *est plus grand que toutes choses* : voilà pourquoi je suis si fort pour défendre et conserver les brebis de mon bercail. Et il ajoute : *Mon père et moi nous sommes une même chose*. Tous les docteurs de l'Eglise et les interprètes de l'Ecriture sainte ont entendu ces paroles dans le sens rigoureux d'une unité de nature entre le Père et le Fils ; car si le Fils a reçu du Père quelque chose qui est au-dessus de tout, ce ne peut être que la substance divine elle-même. Il y a donc là deux personnes distinctes, puisque Jésus dit : *Nous sommes*, *sumus* ; et il n'y a qu'une même divinité, puisqu'il ajoute : *une même chose*, *UNUM*.

Cette remarque est de saint Augustin. Mais les Juifs l'avaient faite avant lui, puisqu'en entendant le Sauveur s'exprimer ainsi, ils le regardèrent comme un blasphémateur, et voulurent le lapider, parce que, disaient-ils, n'étant qu'un homme, vous faites de vous un Dieu : *HOMO CUM SIS, FACIS TEIPSUM DEUM*. Et le Sauveur, bien loin de chercher à corriger leur pensée, ce qu'il aurait dû faire en toute justice s'il n'avait été qu'un prophète ordinaire, les confirme dans cette idée, par un argument dont la force n'échappe point à ceux qui savent le bien entendre. Si le titre de Dieu a pu être donné par extension et par assimilation à plusieurs saints personnages, qui n'étaient que de simples envoyés, chargés de transmettre aux hommes les oracles de la divine sagesse, comme cela se voit surtout dans le psaume 81, comment pourrait-on s'étonner de voir ce même titre donné à Celui qui le mérite dans son acception la plus rigoureuse.

Incorrigibles dans leur aveuglement volontaire et obstiné, les Juifs ne répondirent à cet argument du Sauveur qu'en cherchant à le saisir pour lui donner la mort ; mais, s'échappant encore cette fois de leurs mains, il se rendit au bord du Jourdain, dans le lieu même où Jean avait

autrefois commencé à donner le baptême, et il y demeura. Pourquoi cette préférence ? C'est peut-être pour nous apprendre l'intérêt que nous devons attacher aux lieux qui ont été les témoins de grandes grâces reçues du Seigneur, et en particulier de celle du baptême. Saint Louis, roi de France, était poussé par cet esprit, quand il signait *Louis de Poissy*, préférant à tous ses autres titres, celui qui rappelait le petit village où il était devenu par le baptême enfant de Dieu.

Peut-être aussi le Sauveur choisit-il ce lieu, parce qu'il était de facile accès, et parfaitement connu d'un grand nombre de Juifs. On vint en effet l'y trouver en foule, et selon son usage (ce mot appartient à l'Evangile), il leur donnait de nouveaux enseignements et ne rougissait pas de répéter ceux qu'il avait déjà plusieurs fois donnés. Sa prédication y fut efficace, et la force de la vérité triompha d'un grand nombre de cœurs.

Il ne pouvait cependant pas se fixer là long-temps ; Jérusalem attendait ses dernières instructions, et allait mettre le comble à ses forfaits, en immolant le Dieu même des prophètes. Mais, en s'y rendant, Jésus ne demeurerait pas oisif le long de la route. Parfait modèle du vrai missionnaire, il entra dans les bourgs et les hameaux qui se trouvaient sur son passage, et il y prêchait le royaume de Dieu. Ce fut alors qu'à cette question indiscreète que lui adressa un de ses auditeurs, « Y a-t-il beaucoup d'élus ? » il répondit par cette parole qui renferme le plus salutaire des conseils : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. » On ne saurait effectivement faire trop d'efforts pour échapper au sort funeste de ceux qui, ayant eu le malheur de demeurer dehors, ne pourront plus trouver accès dans la famille des saints, et seront repoussés par le Père céleste, qui affectera de ne plus les reconnaître, et ne leur laissera pour héritage et pour demeure, que le lieu où se trouvent des pleurs éternels et d'éternels grincements de dents.

La faiblesse d'Hérode avait laissé autrefois mettre à mort Jean-Baptiste ; sa politique aujourd'hui semblait demander qu'il se débarrassât de la personne de Jésus. C'est du moins ce qui résultait des rapports que quelques Pharisiens vinrent faire au Sauveur ; il ne parut point effrayé de cette révélation, qui d'ailleurs ne pouvait rien lui apprendre, puisqu'il possédait tous les secrets des cœurs. Il y répondit par une de ces paroles que l'on trouvait rarement sur sa bouche, mais dont l'exemple de ce divin Maître nous apprend qu'il est permis de se servir quelquefois. S'il donne à ce prince la qualification de renard, ce n'est point un oubli du respect dû à sa personne et à sa position élevée ; mais c'est un coup porté à cette finesse dont il était si fier, et dont il fallait lui montrer tout le ridicule et toute l'impuissance. Une plaisanterie bien placée n'est point une arme indigne de la vérité, pourvu que les droits sacrés de la charité soient toujours conservés, et que la plaisanterie tombe plutôt sur les erreurs que sur les personnes. Cette règle a toujours été admirablement observée par les Pères de l'Eglise dans leurs controverses avec les ennemis de la religion, et si quelquefois ils s'en sont un peu écartés, c'est l'humaine faiblesse qui se montrait, et ce n'est plus un exemple à suivre. Mais, au fond, le principe est incontestable, et les plus graves docteurs l'ont reconnu.

Revenons au Sauveur. Ce qu'il veut qu'on dise de sa part à Hérode, montre à quel point il est maître de lui-même et de sa destinée. Il précise le temps qu'il a à vivre, le moment et le lieu où il mourra, en Homme-Dieu qui connaît les secrets de l'avenir et qui en dispose. C'est à Jérusalem que son dernier sacrifice doit s'accomplir. Et lorsqu'il fait entendre le nom de cette ville, son cœur se brise de douleur et d'amour pour elle, en voyant l'inutilité de ses efforts pour la convertir et pour éloigner les fléaux qui la menacent. On ne peut rien imaginer de plus tendre que les paroles du Sauveur ;

et cette comparaison de sa sollicitude avec celle de la poule qui veut abriter tous ses petits sous ses ailes, est une de ces images, aussi simples que gracieuses, frappantes de vérité, qui font à elles seules plus d'effet qu'un long discours.

Cependant Jésus était entré dans la maison d'un Pharisien, et, comme d'usage, il était l'objet d'une attention maligne et continuelle; mais ce regard de ses adversaires sur lui n'arrêtait point les effets de sa bonté. Ainsi, quoique ce fût le jour du sabbat, il guérit un hydropique qui se trouvait devant lui; ayant pour justifier sa conduite, une raison que nous avons déjà vue, et qui fermait toujours la bouche à ses adversaires. Puis, toujours occupé d'instruire ceux qui l'entouraient, et prenant occasion des moindres choses pour le faire, il donna une leçon d'humilité à quelques-uns des convives qui prenaient à table une place trop élevée; et cette leçon ne doit être perdue pour personne; il y joignit des conseils de charité, en engageant ceux qui l'écoutaient à ne pas se contenter d'admettre à leur table ceux qui pouvaient leur rendre la pareille, mais de faire aussi du bien aux pauvres, parce que la politesse, dans cette circonstance, est moins intéressée et par conséquent plus méritoire. Ce fut à cette occasion qu'il proposa la parabole de ce grand festin, auquel les invités avaient mal répondu, et pour lequel il fallut aller chercher des convives le long des chemins et des places publiques. C'était une image du grand festin de l'éternité, méprisé par une foule de convives dédaigneux, parmi lesquels il faut mettre en première ligne les Juifs aveugles et les savants orgueilleux, mais auquel seront admis les petits et les humbles, que l'Évangile est allé chercher dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité, mais qu'il a trouvés dociles à sa voix.

Nous pouvons remarquer à chaque pas, dans cette histoire, que le Sauveur tire toujours parti des circons-

tances qui se présentent , pour évangéliser les peuples et leur faire du bien. C'est un secret infailible d'en faire beaucoup, car si les ministres de la religion ne prêchaient que quand le peuple vient à l'église pour les entendre , il en est un grand nombre dont la vie se passerait sans pouvoir presque parler de Dieu. Mais l'exemple de Jésus-Christ leur apprend à se former partout des auditoires , et à profiter de toutes les réunions où ils se rencontrent pour déposer des germes plus ou moins abondants de salut, dans les cœurs de ceux qui les entourent, et qui ne doivent recueillir que des paroles utiles sur leurs lèvres , et de bons exemples dans leur conduite.

Jésus donc , voyant une foule de personnes qui le suivaient, se tourna vers elles, et leur fit comprendre qu'il y avait une autre manière de le *suivre* bien plus haute, bien plus parfaite, mais qui exigerait des sacrifices auxquels la nature ne se prête pas sans de grandes difficultés. Etre prêt à perdre pour Dieu ce qu'on a de plus cher au monde ; porter sa croix tous les jours de sa vie ; renoncer à tout ce qu'on possède, de manière à n'y tenir que dans l'ordre de la Providence, et non point avec une affection désordonnée et criminelle : voilà des conditions sans lesquelles il n'est pas possible d'être disciple de Jésus. Et pour mieux faire sentir la difficulté de cette entreprise, devant laquelle pourtant personne ne doit reculer, le Sauveur apporte deux exemples : celui d'un homme qui veut bâtir une haute tour, et celui d'un roi qui entreprend une guerre. Il faut que l'un et l'autre examine bien ses ressources, et ne se jette pas en aveugle dans une entreprise où il ne pourrait échouer sans se couvrir de honte. De même qu'il faut une grande quantité d'argent à l'homme qui veut bâtir, et des troupes nombreuses au roi qui veut faire la guerre : ainsi il faut à celui qui s'engage sur les pas du Sauveur un grand esprit de détachement, une âme préparée aux sacrifices, car il y en a beaucoup à faire, parce qu'il y a aussi beaucoup à gagner.

Malgré cette morale sévère et qui ne sait point composer avec les passions, notre divin Maître trouvait le secret d'attirer à lui, par son ineffable bonté, ceux même qui auraient dû, ce semble, s'effrayer de ses maximes. Les Publicains et les grands pécheurs se pressaient autour de sa personne adorable, comme pour le venger des mépris et de la censure des Pharisiens. Ce jour-là ils étaient peut-être encore plus nombreux que de coutume, et leur présence allait donner au bon Maître l'occasion de laisser échapper tous les trésors de miséricorde dont son cœur était rempli, et de préparer la plus belle page peut-être de tout son Evangile.

Comme les faux justes qui l'entouraient aussi, avaient l'air de se scandaliser de le voir traiter avec une indulgence si grande et une touchante familiarité, des pécheurs qu'ils n'envisageaient, eux, qu'avec horreur, et qu'ils n'auraient pas voulu toucher du bout du doigt, il leur proposa la parabole de ce berger qui, possesseur d'un troupeau de cent brebis, en laisse quatre-vingt-dix-neuf sur la montagne, pour courir après celle qui s'égare; — et aussi la parabole non moins consolante de cette femme qui remue toute sa maison pour trouver une dragme qu'elle a perdue, et qui se livre aux transports de la joie la plus vive quand elle est enfin parvenue à la trouver.

C'était déjà beaucoup que ces belles images, et une éloquence purement humaine ne serait probablement pas allée plus loin. Mais nous sommes ici à l'école d'un Dieu; il ne faut donc pas s'étonner de lui voir reculer si loin les limites de la perfection, dans les exemples comme dans les leçons qu'il nous donne. Celui qui a fait le cœur humain en possède tous les secrets, et personne n'en saurait tracer un tableau plus fidèle. C'est dans la parabole de l'enfant prodigue qu'il a voulu épuiser en quelque sorte, les ressources de son incomparable pinceau. Il est difficile, même aux cœurs les plus durs, de n'être pas profondément et délicieusement émus, en suivant toutes les

phases de cette histoire, que nous avons entendue raconter mille fois, et qui a toujours pour nous les charmes de la nouveauté : en voyant ce jeune homme qui fuit la maison de son père, comme le pécheur fuit celle de son Dieu, et qui, au lieu du bonheur qu'il espérait trouver dans cette route d'indépendance et de libertinage, ne trouve que la plus affreuse misère, à la suite des plus honteux désordres ; puis ce retour sur lui-même, fruit d'une humiliation salutaire ; ce bon désir, ce courage à l'exécuter sur-le-champ ; ce regard lointain vers la maison paternelle ; cette sainte audace que lui inspire le souvenir des anciennes bontés d'un père dont il sait bien que la tendresse est inépuisable ; cette belle formule de prière qu'il dispose à l'avance pour obtenir son pardon, et dans laquelle le repentir se mêle si bien à la confiance ; cette tendre sollicitude d'un père qui presse le retour de son fils, et vient en quelque sorte se mettre sur sa route, pour lui faciliter l'accès au toit paternel ; cette marche timide du fils repentant ; ce regard du père, qui, à travers les haillons de la misère dont son fils est couvert, le reconnaît, court à lui, se jette dans ses bras, ne lui donne pas même le temps d'exprimer son repentir, et s'empresse de l'admettre à sa table, après lui avoir rendu les vêtements d'honneur et la robe première qu'il n'aurait jamais dû déposer : tout cela forme le tableau le plus ravissant qui puisse être offert à l'âme pécheresse pour l'encourager à se repentir ; et tout cela n'est pourtant encore qu'une bien faible image des bontés du Père céleste et de la tendresse infinie qu'il déploie en faveur des vrais pénitents, dont le sort pourrait presque inspirer de la jalousie aux âmes demeurées fidèles, s'il n'y avait pas pour elles un charme si grand dans cette parole que Dieu semble leur adresser intérieurement, comme le père du prodigue l'adressait à son fils aîné, qui lui avait reproché ses incroyables bontés pour un enfant vicieux et déréglé : « Vous, mon Fils, vous ne m'avez point quitté. » Si en effet

la miséricorde divine surabonde là où elle trouve d'abondantes iniquités, elle n'a pas été moins grande; elle l'a même été davantage, en préservant du péché où ils pouvaient tomber, ceux qui ont eu le bonheur de n'y tomber jamais.

Après avoir répondu par ces trois belles paraboles aux murmures des Pharisiens, Notre-Seigneur voulut donner une instruction à ceux de ses disciples qui, tout en s'attachant à lui, n'avaient pas renoncé à posséder extérieurement des biens temporels. Il savait les dangers particuliers que courent ceux qui sont ainsi obligés, par état et par leur position dans le monde, de joindre deux choses si difficiles à concilier, le détachement et la jouissance; aussi voulait-il leur laisser d'abondantes leçons pour les prémunir contre l'écueil de l'avarice, beaucoup moins redoutable pour ceux qui par le vœu de pauvreté ont fait un plein divorce avec les biens de ce monde. C'est dans ce but qu'il leur proposa la parabole de cet économe qui, quoique blâmable par sa conduite infidèle envers son maître, était pourtant digne d'éloges par le soin qu'il se donna pour échapper à sa juste vengeance, et il en tire cette conséquence, que ceux qui possèdent les biens de ce monde, dans lesquels si souvent, hélas! on trouve un écueil et une source d'iniquité, doivent s'en servir pour se faire des amis dans la personne des pauvres, lesquels, par leurs prières, maintenant ou plus tard, pourront leur faciliter l'accès dans le royaume de Dieu, qui est aussi le royaume des pauvres, parce que la pauvreté endurée avec patience y conduit et y donne un grand crédit auprès du Seigneur.

A ces premiers traits lancés sur l'avarice, le Sauveur en ajoute de plus terribles encore, et finit par laisser échapper cette parole foudroyante, qui résume toute sa doctrine: « On ne saurait être à la fois serviteur de Dieu et esclave de l'argent. »

Entouré d'ennemis différents, quoique dirigés par un même sentiment de haine et de malice, il fallait que Jé-

sus fit face de tous côtés, et parât, en quelque sorte, plusieurs coups à la fois. Il prit envie à quelques Phari-siens de lui susciter une difficulté relative au divorce, que la loi de Moïse autorisait en certains cas. Ils voulaient connaître les sentiments du nouveau docteur sur ce point délicat, pour pouvoir l'accuser de relâchement ou de rigueur, selon la réponse qu'ils en obtiendraient; mais cette réponse, admirable de prudence et de sagesse, ne leur laissa pour refuge que le silence, et pour consolation que l'espoir d'être plus heureux une autre fois.

Faisant servir, selon son usage, la malice de ses ennemis à l'instruction de ses vrais disciples, Jésus prit de là occasion de poser des principes admirables sur la sainteté du mariage et sur son indissolubilité. Il fit connaître que le moment était venu de ramener cette alliance de l'homme et de la femme à la perfection de son origine, où Dieu avait voulu que les deux cœurs ainsi unis dans une même destinée ne fussent jamais séparés. Le divorce était donc une concession faite à la dureté du cœur des Juifs; mais il devait disparaître sous la loi évangélique, qui, par un sacrement institué dans ce but, devait donner aux époux une grace sans laquelle cette union indissoluble serait quelquefois intolérable.

Les apôtres, qui n'avaient probablement point encore le dernier mot du Sauveur sur cette grande question, furent effrayés de la pesanteur du joug imposé à l'humaine faiblesse, dans l'impossibilité de contracter une nouvelle alliance, même après s'être séparé d'une épouse infidèle. Les désordres dans le mariage étaient alors si communs, qu'il semblait aux apôtres que ce serait trop exiger des hommes, que de ne pas leur continuer cette permission, accordée par la loi de Moïse. Ils ne comptaient pas assez sur la puissance de la grace divine, dont la loi nouvelle est toute pleine. Mais le Sauveur corrige leurs fausses idées, en leur montrant jusqu'où peut aller la puissance de ce secours, dans ceux pour qui il a été préparé; et élevant

la question plus haut encore, il prononce sur la sainte virginité des paroles mystérieuses, qui montrent l'excellence de cet état, sa restriction à un petit nombre de personnes, et les grands soucis dont il délivre ceux qui y sont vraiment appelés.

Distrain un moment par cette question incidente, le Sauveur ramena, bientôt après, son discours sur un sujet qui n'était pas encore suffisamment épuisé. En flétrissant l'avarice, il n'avait pas guéri tous les cœurs avares qui l'entouraient, et l'Evangile remarque que les Pharisiens, qui étaient passionnés pour l'argent, avaient accueilli sa morale sévère par un sourire de dédain. Il fallait changer leurs fades plaisanteries en une terreur salutaire, et ce fut pour y parvenir que Jésus raconta cette histoire du mauvais riche, tant de fois commentée dans les chaires chrétiennes, et qu'on ne saurait entendre sans effroi. Il peignit des traits les plus vifs l'opulence de cet homme orgueilleux et cruel; la misère extrême du Lazare, qui meurt de faim à deux pas de la table du riche; le ciel ouvert au pauvre, et le riche enseveli dans les enfers, et le sort épouvantable de ce dernier, qui ne peut pas même obtenir une goutte d'eau pour étancher la soif dont il sera éternellement dévoré. Il y avait là de quoi donner aux Pharisiens et à bien d'autres, matières à de sérieuses réflexions.

Et pourtant ils ne cessaient pas de retomber dans leurs habitudes de légèreté et de vaines railleries, quand il s'agissait de la personne de Jésus-Christ. Ils lui avaient plusieurs fois entendu parler du royaume de Dieu et de sa venue prochaine; ils en prirent occasion de lui demander quand donc apparaîtrait ce règne tant promis. Ce ne devait point être de la manière dont l'attendaient les juifs charnels et orgueilleux, qui rêvaient un Messie belliqueux et conquérant, dont les hauts faits couvriraient de gloire leur patrie, si souvent humiliée. Ils apprirent de la bouche du Sauveur, que déjà le royaume de Dieu était au milieu d'eux; dans sa personne d'abord, puisque comme

Dieu il en est le Roi, et qu'ainsi partout où il se trouve, le royaume de Dieu se trouve établi; mais ensuite dans le cœur des justes, où Dieu exerce un empire réel; et il y en avait de ces justes, au milieu même des Pharisiens; en sorte que l'on pouvait, alors comme toujours, chanter ces paroles de David, si glorieuses au Messie : *Régnez, au milieu même de vos ennemis*, sur les cœurs qui vous sont soumis. L'Eglise, fondée par lui, était ce royaume de Dieu, dont parle ici le Sauveur.

Puis, se tournant vers ses disciples, auxquels il achevait toujours de donner le dernier mot de ses instructions, il les prémunit contre les dangers préparés aux fidèles à deux époques critiques des temps à venir, c'est-à-dire à la ruine de Jérusalem et à la fin du monde; car c'était la coutume du Sauveur de mêler ensemble ces deux événements, ce qui rend pour nous difficile l'interprétation de ces passages de l'Evangile. Il n'en était pas de même pour les juifs, à qui cet usage était familier, ainsi que l'observe judicieusement le célèbre commentateur Basile Ponce, qui trouve dans cette précieuse découverte la clef de bien des difficultés.

Le grand jour des vengeances, ou plutôt des justices du Seigneur, viendra comme un éclair; ce serait donc folie de prêter l'oreille aux avertissements des faux prophètes, qui diront alors : « Le Christ est ici, ou il est là. » L'essentiel sera d'être prêt à le recevoir, et de ne pas s'exposer au sort des contemporains de Noé, qui furent enveloppés dans les eaux du déluge, au moment qu'ils ne songeaient qu'au plaisir de la table et à des alliances terrestres; ni à celui de la femme de Lot, qui, ayant eu la curiosité de détourner la tête, contre l'ordre du Seigneur, pour voir les flammes dévorer Sodome, n'eut pas le temps de se retourner pour continuer sa route, et fut à l'instant changée en statue de sel.

Tous ces avertissements terribles ne devront point être perdus pour les vrais chrétiens, ni au moment de la ruine

de Jérusalem , ni à la fin des temps , et ils montrent que la vigilance la plus exacte pourra seule les empêcher de tomber, ou dans les mains des ennemis , ou dans celles bien plus redoutables de la justice de Dieu.

Il y a pourtant encore une autre précaution plus puissante et plus efficace que la vigilance , c'est la prière ; et il est à remarquer que le Sauveur ne les sépare jamais dans ses instructions. Mais la prière dont il s'agit ici , et qui peut mettre à l'abri des coups de la justice divine , n'est pas cette prière molle , tiède et dont la source se tarit presque aussitôt qu'elle est ouverte ; c'est une prière ardente , soutenue , continuelle , une prière qui ressemble à celle de cette pauvre veuve qui , ayant à fléchir un juge inique et vendu à la partie adverse , ne cesse nuit et jour de le supplier de lui faire justice , et par ses instances répétées triomphe enfin de ce cœur inflexible , sur lequel ni la crainte de Dieu ni celle des hommes n'auraient pu rien opérer. Mais , hélas ! cette prière où la trouver quand le Fils de l'Homme viendra juger le monde ? elle sera aussi rare que la foi vive qui en est le principe ordinaire.

Toutes ces leçons données par Jésus-Christ sont de la plus haute importance ; mais il en est une qui surpasse les autres en utilité , et sur laquelle nous le voyons revenir le plus souvent et le plus volontiers dans l'Evangile : c'est la grande leçon de l'humilité chrétienne. Ce vice capital de l'orgueil , il le poursuit en tout lieu , en toutes circonstances et chez qui que ce soit qu'il vienne à le découvrir. Or , il est presque impossible de faire un pas dans la vie sans le rencontrer ; mais il n'est nulle part plus tristement remarquable ni aussi plus odieux que dans la personne de ces prétendus justes qui , éblouis de leur propre mérite et de l'éclat de leurs propres vertus , n'ont que du mépris pour les autres hommes , sur qui ils daignent à peine laisser tomber un regard. C'est à eux que le Sauveur adressa un jour la parabole du Pharisien et du Publicain , dont le premier semblait être venu dans le temple moins pour y

prier que pour y faire le vain étalage de son mérite et de ses bonnes œuvres, tandis que le publicain, dans l'attitude la plus humble et les sentiments du plus parfait mépris de lui-même, méritait et obtenait le pardon de ses fautes, par cette prière si courte mais si efficace, que les vrais pénitents ne sauraient trop souvent répéter : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.*

Comme le Sauveur achevait cette parabole, il se vit entouré d'une foule de mères qui briguaient pour leurs enfants le bienfait de sa bénédiction. C'était un tableau bien touchant que ces petites créatures, riches de fraîcheur et d'innocence, dont les unes étaient portées dans les bras de leurs parents, les autres conduites par la main, et qui recevaient toute sde ce Maître adorable ou un regard d'amour, ou un sourire de bonté. Nous en pouvons juger par les circonstances où nos premiers pasteurs, dans leurs courses apostoliques, renouvellent cette bénédiction, commencée par le Sauveur et continuée par les mains de ses successeurs, qui bénissent en son nom. Cet empressement bien légitime des mères; cette joie quand leur enfant a été touché et spécialement béni; ce regret lorsque l'enfant a échappé à l'attention du pontife; cette condescendance du représentant de Jésus-Christ, qui s'abaisse avec tant de joie et d'intérêt jusqu'aux plus petites de ses brebis; ce sourire de bonheur qui tempère la gravité de son maintien: tout enfin dans cette douce cérémonie est plein de charme et d'aménité; tout jusqu'au petit désordre qui se mêle quelquefois aux mouvements de cette enfance, naturellement agitée et pétulante.

Les apôtres cependant n'en jugeaient point encore ainsi, et dans la grossièreté de leurs idées ils appréciaient mal tout ce que ce petit âge mérite d'intérêt, et toute l'estime que la religion nous apprend à en faire. Ils ne voyaient que le tumulte fait autour de leur Maître par cette foule turbulente; et, pleins d'un zèle mal entendu, ils repoussaient avec un peu de rudesse les parents empressés qui ve-

naient ainsi ajouter aux fatigues du Sauveur. Mais ils apprirent de sa bouche adorable les mystères de la sainte enfance chrétienne qui nous prêche si éloquemment cette humilité, cette simplicité, cette innocence sans lesquelles il n'y aurait point pour nous d'accès au royaume céleste. Jésus leur défendit expressément d'éloigner de lui ces petits enfants, et mettant les mains sur eux il les bénissait, les prenait dans ses bras et faisait sur eux des prières dont ils ne pouvaient peut-être alors comprendre le sens, mais dont ils recueillirent probablement tôt ou tard les heureux effets.

Comme il continuait sa route un peu plus, allant encore porter à d'autres villes et bourgades le bienfait de l'Evangile, un homme riche, et qui semble avoir eu d'excellentes intentions, s'approcha de lui et l'interrogea sur ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle. C'était la plus belle question que l'on pût imaginer ; mais en la faisant cet homme s'était servi d'une expression que le Sauveur crut devoir relever. Il l'avait appelé *bon Maître*, et cette qualification ne pouvait être mieux appliquée qu'à la circonstance présente. Mais cet homme ne portait point assez haut ses pensées ; il ne voyait dans Jésus que ce qui paraissait au dehors, et il l'interrogeait en ignorant sa divinité. Le Sauveur lui répond selon son ignorance, en lui disant de réserver ce titre de *bon* pour celui qui seul est bon par essence, c'est-à-dire pour Dieu. C'était du reste une leçon d'humilité donnée à tous ceux qui, par l'éclat de leur ministère ou celui de leurs vertus, obtiennent de grands éloges de la part des hommes. C'est toujours à Dieu que doit remonter cette gloire, puisque c'est lui qui est la source de tout le bien que nous faisons ou qui peut nous arriver.

Il répond ensuite à la question de cet homme, en lui indiquant la route qui conduit au bonheur éternel et qu'il ne faut chercher que dans les commandements de Dieu. « Je les ai observés depuis ma jeunesse, » reprit ce dernier. C'était déjà beaucoup sans doute ; c'eût été assez

pour un homme appelé à un état de sainteté ordinaire. Mais il y avait pour celui-ci un appel encore plus haut. La route des conseils évangéliques s'ouvrait devant lui ; la pauvreté volontaire, l'obéissance, la chasteté parfaite l'auraient mis en possession de ce trésor que le Sauveur lui présentait en l'invitant à le suivre. Mais malheureusement il n'en eut pas le courage. Il était riche , et sans s'en douter, peut-être, il tenait à sa fortune au point de ne pas sentir en lui la force de rompre ce lien , pour suivre une si glorieuse et si riche destinée. Il s'éloigna donc, triste et découragé , du Sauveur Jésus , qui , se tournant alors vers ses apôtres , n'eut pour ainsi dire qu'à laisser parler les événements pour leur faire sentir les grandes difficultés que l'amour excessif des biens de la terre oppose à la pratique de l'Evangile , et quel miracle de la toute-puissance divine est nécessaire pour arracher le cœur de l'homme à la puissance de séduction qui se trouve dans la possession des biens de la terre.

Heureux d'avoir prévenu cette fois les intentions de leur divin Maître , les apôtres ne résistèrent pas au besoin de le faire remarquer. Pour eux le sacrifice des biens de la terre était accompli ; ils avaient peu quitté, il est vrai, car ils étaient pauvres , mais ils pouvaient dire cependant au Sauveur, comme ils le firent par la bouche de saint Pierre : « Nous avons tout quitté pour vous suivre. »

Ils auraient pu se dispenser d'ajouter « Quelle sera notre récompense ? » et s'en rapporter pleinement à la générosité de Celui qui ne laisse rien sans récompense , pas même un verre d'eau froide donné aux pauvres pour l'amour de lui. Jésus toutefois ne leur fit point un crime de leur curiosité ; car si elle avait quelque chose d'un peu humain , elle était cependant le fruit de leur amour pour le Sauveur, et du désir qu'ils avaient de partager ses glorieuses destinées. Ils apprirent combien largement seront payés les sacrifices faits ici-bas pour le Sauveur, qui indépendamment du bonheur éternel, promis dans le ciel à

tous les élus, tient en réserve sur la terre une riche compensation à toutes les pertes volontaires de ceux qui se dépouillent par esprit de détachement et de perfection. Les âmes religieuses, pour qui les belles paroles du Sauveur sont comme une canonisation anticipée, savent par expérience que pour un père, une mère, des frères et des sœurs qu'ils ont laissés dans le siècle, la Providence leur fait trouver dans leurs supérieurs, des pères et des mères plus tendres peut-être encore et plus dévoués, et dans les religieux de leur ordre, autant de frères véritables, qui multiplieront autour d'eux les attentions et les témoignages d'amour.

Toutefois, pour ne pas que les apôtres se laissent aller à une vaine complaisance en entendant ainsi relever la gloire de leur vocation, le Sauveur insiste sur la vérité qui était le fond principal de son discours dans cette circonstance, et après avoir laissé échapper, sous forme de sentence, cet oracle terrible : « Plusieurs qui avaient été les premiers seront les derniers, et plusieurs qui avaient été les derniers seront les premiers, » il le confirme par la belle et riche parabole du père de famille, où l'on voit des ouvriers qui, appelés à la dernière heure, et fidèles à leur vocation, reçoivent une récompense égale à celle de leurs compagnons qui avaient travaillé beaucoup plus long-temps dans la vigne, et porté le poids du jour et de la chaleur. Ce ne sont pas toujours ceux qui travaillent le plus long-temps qui travaillent le mieux, et qui par conséquent méritent la plus large part de récompense. C'est la fidélité que Dieu couronne, et non point les années ; témoin ce juste dont il est dit au livre de la Sagesse : *Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie.*



CHAPITRE XI

Résurrection de Lazare. — Oracle du grand-prêtre Caïphe. — Retraite du Sauveur. — Il revient à Jérusalem. — On lui refuse le passage à Samarie. — Nouvelle prédiction de sa mort prochaine. — Ambitieuse demande des deux apôtres Jacques et Jean. — Zachée. — Les deux aveugles, dont un est guéri par Jésus. — Festin dans la maison de Lazare. — Murmure des disciples au sujet de Marie-Madeleine. — Triomphe du Sauveur à son entrée dans Jérusalem. — Jésus pleure sur cette ville infortunée. — Il va droit au temple. — Les gentils présentés par Philippe. — Voix venue du Ciel. — Arbre desséché. — Nouvelles prédications du Sauveur. — Soulèvement des Pharisiens contre lui. — Admirable conduite du Sauveur dans ces circonstances difficiles. — L'obole de la veuve. — Ruine du temple prédite. — Quelques mots sur le dernier jugement. — Zèle du peuple pour entendre le Sauveur.

Nous touchons à une des circonstances les plus graves de la vie de Notre-Seigneur. Parmi les prodiges accomplis pour prouver sa mission divine, nous avons déjà vu la résurrection de deux morts ; un troisième va reprendre la vie à son ordre, et montrer encore plus clairement que ce Dieu fait homme tient véritablement dans sa main les clefs de la mort et du tombeau. C'est sur la personne de Lazare, cet ami du Sauveur, qu'aura lieu ce miracle si éclatant, rapporté tout au long par celui des évangélistes qui avait pris à tâche de faire ressortir, plus clairement encore que les trois autres, les preuves de la divinité de Jésus-Christ. Il serait difficile, en effet, de n'y pas croire, quand on croit fermement à la résurrection de Lazare.

Or comment, avec un esprit droit, exempt de prévention et suffisamment attentif, pourrait-on encore ici s'empêcher de reconnaître le cachet de vérité imprimé sur ce merveilleux récit ? L'absence du Sauveur, au moment de la mort de son ami, cette absence dont il se félicite lui-

même en faveur de la foi de ses disciples ¹, montre clairement qu'il n'y a point de connivence entre lui et les acteurs de cette scène si attendrissante. Cette confiance des deux sœurs de Lazare dans le puissant ami de leur maison, cet appel fait à son bon cœur, et ces entretiens si touchants de Marthe et de Marie avec Jésus, ne portent-ils pas la conviction dans l'âme, par un naturel délicieux, un ton de bonne foi, de sincérité qui écarte tout soupçon, à moins qu'on ne veuille absolument tout soupçonner? Il faut voir le Sauveur, attendri par les larmes de Marie et par celles des juifs qui l'entourent, y mêler les siennes, non par l'effet d'une faiblesse indigne de sa grande âme, mais par une émotion à laquelle il commande lui-même et dont il dirige en maître la sensibilité; puis cette tombe qui s'entr'ouvre après être demeurée quatre jours fermée sur sa victime; cette odeur de corruption qui s'en échappe et qui marque si bien la réalité de la mort; cette prière du Sauveur qui montre précisément qu'il n'avait pas besoin de prier, ayant en lui-même toute la puissance qui est dans le Père céleste; cet ordre impérieux donné à un cadavre qui obéit et redevient un homme; cette surprise et cette joie universelle; cette foi dans la divinité du Sauveur, qui naît à l'instant même dans le cœur d'une foule de juifs endurcis jusque-là, mais qui ne peuvent résister à un miracle si évident: tout enfin contribue à donner à cet événement une puissance de démonstration à laquelle on ne peut rien ajouter.

Et pourtant, cette fois encore, il y eut des spectateurs chez qui le miracle ne produisit d'autre effet qu'un sentiment de jalousie et de haine. Ils allèrent dénoncer le Sauveur aux Pharisiens, ses ennemis mortels. Ceux-ci se réunirent, et sans songer seulement à nier le prodige, ils ne s'occupèrent que de trouver les moyens d'en atténuer les effets. Mais, du milieu de ce conciliabule aveugle et cou-

¹ Et gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi. Joan. xi. 15.

pable, Dieu permit qu'il sortît un rayon de lumière propre à éclairer l'avenir: une prophétie de la mort du Sauveur. Caïphe, qui était pontife cette année-là, inspiré par l'Esprit-Saint, dont il devenait l'organe sans pourtant lui être uni par la charité, prononce sur ce grand évènement des paroles mystérieuses, qui font voir que les mérites du sang de Jésus-Christ ne devaient pas être restreints à la Judée, sa patrie, mais que l'immolation de cette Victime adorable serait une source de salut pour l'univers entier.

Pour obéir encore ici aux lois de la Providence, qui ne lui permettaient pas de se sacrifier avant le temps fixé par les décrets éternels, Jésus se retira dans un lieu moins fréquenté, où il demeura avec ses disciples dans une petite ville nommée Ephrem, non loin des bords du Jourdain. Cependant les approches de la fête de Pâques attiraient dans la capitale de la Judée un nombre considérable de Juifs, qui connaissaient Jésus ou qui avaient entendu parler de lui. Leur première pensée fut de le chercher dans cette grande ville, où il se rendait ordinairement un des premiers, par un effet de ce zèle ardent qui le portait à aller lui-même au-devant des occasions de travailler au salut des âmes par la prédication de la parole de Dieu. Comme il savait que plusieurs personnes se rendaient à Jérusalem long-temps avant la fête, pour y chercher, dans les sacrifices et les cérémonies qu'elles accomplissaient, un moyen de se purifier des tâches légales dont elles pouvaient être souillées, il avait coutume de s'y trouver lui-même de bonne heure, pour leur être utile par ses discours tout pleins de grace et de vérité. Mais, cette fois, ceux qui croyaient rencontrer le Sauveur furent trompés dans leur attente, et ils apprirent en arrivant qu'un décret avait été publié par le Conseil, qui ordonnait de le chercher pour le faire mourir.

La retraite du Sauveur ne fut pas longue, et quand le moment arriva de reparaître au milieu de ses ennemis et d'aller définitivement chercher cette mort, qui était

l'objet de ses plus ardents désirs, il prit le chemin de Jérusalem. L'Evangile, pour marquer cette détermination du Fils de Dieu, se sert d'un mot bien énergique et qui montre que, s'il savait reculer devant la mort par prudence et par obéissance, il savait aussi l'affronter sans crainte et la subir sans faiblesse. Il se mit donc en route pour Jérusalem avec un visage assuré, comme un homme qui sait où il va et qui veut bien y aller; et, par des raisons qui nous sont inconnues, mais qui ne pouvaient être qu'intiniment sages, au lieu d'aller directement d'Ephrem à Jérusalem, il prit un chemin détourné qui traversait la ville de Samarie.

Désirant faire préparer dans cette ville les choses nécessaires aux besoins de la petite troupe apostolique, et voulant aussi sonder les dispositions des habitants, quoiqu'il eût comme Dieu le secret de tous les cœurs, il envoya devant lui deux de ses disciples, probablement Jacques et Jean, son frère; mais les Samaritains, qui avaient pour les Juifs une haine invétérée et implacable, remarquant que les voyageurs se dirigeaient vers Jérusalem, refusèrent de les accueillir, et mirent sans doute tant de grossièreté dans ce refus, que les deux apôtres députés par le Sauveur, et qui avaient été les premiers à sentir comme à recevoir cette insulte, ne crurent pas agir trop sévèrement en proposant de faire descendre le feu du ciel sur cette ville inhospitalière et sacrilège. Ils se souvenaient d'Elie, et ils croyaient avec raison que, si l'insulte jetée à un simple prophète avait mérité un si terrible châtement, ceux qui méprisaient le Dieu des prophètes pouvaient être justement traités avec une semblable rigueur. Mais ils ne remarquaient pas que les temps étaient changés; que la loi de rigueur avait fait place à une loi de charité, d'indulgence et de pardon, et que l'esprit de l'Evangile est plutôt de convertir les pécheurs que de les foudroyer. C'est ce que le Sauveur fit entendre à ses apôtres dans une réponse qui est, sans contredit, l'une des plus douces et des plus

touchantes qui se rencontrent dans nos livres sacrés.

S'éloignant donc de Samarie, ils entrèrent dans quelques bourgades voisines qui appartenaient probablement à la même population, mais où ils trouvèrent des esprits moins irrités et plus traitables.

Le courage du Sauveur ne se ralentissait pas en approchant du lieu où il devait être immolé. Ses disciples avaient peine à suivre sa marche, tant elle était vive et empressée; quant à eux, ils ne s'expliquaient point un pareil héroïsme, et ils le suivaient en tremblant, comme des victimes qu'on traîne au supplice. Ce n'était plus le moment de ménager leur excessive sensibilité; il fallait leur dire et leur redire ce qu'ils s'obstinaient à ne vouloir pas comprendre : la nécessité de porter la croix et de mourir entre ses bras. Le Maître adorable, qui déjà leur avait donné plusieurs fois cette leçon, voulut encore y revenir, autant pour préparer leurs âmes au scandale du Calvaire que pour donner une nouvelle preuve de l'Esprit divin dont il était rempli, et qui lui faisait voir à l'avance toutes les circonstances de sa passion, comme si ce grand événement se fût déjà accompli en réalité. Mais les apôtres ne comprirent pas mieux la leçon cette fois que les autres; c'était pour eux un mystère aussi impénétrable que l'est pour nous maintenant celui de la sainte Trinité; et leur aveuglement grossier et opiniâtre peut servir à expliquer les difficultés que trouvent si souvent les continuateurs du ministère de Jésus-Christ, pour faire adopter à certains hommes la morale sévère de l'Evangile.

Il est une autre chose qui entre bien plus facilement dans l'esprit de l'homme : c'est l'amour et le désir des grandeurs de la terre. Croirait-on que, dans le moment même où Jésus donnait à ses disciples cette instruction qui aurait dû les porter à s'humilier profondément, deux d'entre eux poussèrent leur mère à venir faire à Jésus la demande la plus ambitieuse qui se puisse imaginer ? Choi-

sissant un moment où le Sauveur était à quelques pas de ses autres disciples, Jacques et Jean s'approchèrent tout près de lui, et, faisant parler leur mère Salomé, qui était d'intelligence avec eux, ils demandèrent par sa bouche au Sauveur les premières places dans son royaume, qu'ils croyaient sans doute alors être un empire temporel et florissant. Jésus leur fit une réponse qui semblait de nature à flatter leurs désirs et à nourrir leur espérance. Il leur demanda s'ils pouvaient boire le calice que lui-même devait boire un jour : c'était de sa mort douloureuse qu'il voulait parler, se servant d'une métaphore prise dans les usages de l'antiquité, qui faisait boire aux criminels condamnés au dernier supplice un vase de ciguë ou autre poison, comme cela eut lieu pour Socrate.

Cette proposition était de nature à déconcerter une ambition ordinaire ; mais celle des deux frères ne connaissait ni limites ni obstacles. Ils s'engagèrent à tout, soit par l'effet d'un vain orgueil et d'une témérité présomptueuse qui se croit capable des plus grandes choses ; soit par un zèle aveugle, mais droit et sincère, et qui prenait sa source dans un tendre amour pour le Sauveur, comme le pensent de savants interprètes. Quoiqu'il en soit, Notre-Seigneur finit par leur laisser entendre qu'ils partageraient la gloire de la passion sur la terre ; mais que, quant aux places à distribuer dans le ciel, elles ne se donneraient point à la faveur, mais uniquement aux mérites plus ou moins abondants des divers prédestinés.

Les autres disciples n'étaient pas tellement éloignés de leur Maître qu'ils ne pussent saisir quelque chose de son entretien avec les deux frères. Ils en furent scandalisés, sans pourtant avoir le droit de l'être, car ils avaient donné eux-mêmes, et ils devaient donner encore des preuves d'une ambition non moins démesurée, non moins ridicule. Le Sauveur profita du mouvement d'indignation qu'ils montraient au sujet de Jacques et de Jean, pour leur donner une leçon d'humilité qui fera connaître à

tous les siècles de quelle nature sont les grandeurs ecclésiastiques , et quelle différence essentielle se trouve entre les rois de la terre qui gouvernent les nations avec empire, et les princes de l'Eglise qui ne sont élevés au-dessus de leurs frères que pour les mieux servir. On ne sait si les apôtres comprirent alors cette leçon ; mais ce qui est incontestable et ce qui offre une des preuves les plus sensibles de la divinité de la religion , c'est qu'après la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte , ces mêmes hommes , qui ne rêvaient que grandeurs et qui étaient toujours prêts à ouvrir des contestations sur l'importance personnelle de chacun d'eux , se trouvèrent tellement changés , que saint Pierre , désigné par Notre-Seigneur pour être le chef souverain des fidèles et des pasteurs eux-mêmes , ne trouva aucune difficulté dans l'exercice de cette suprématie , que pas un de ses collègues ne songea même à lui disputer. Quand on connaît la nature du cœur humain , on sent qu'il y a ici quelque chose de vraiment surnaturel et d'aussi merveilleux que la guérison d'un paralytique ou d'un aveugle-né.

La troupe apostolique , continuant sa route vers Jérusalem, traversa la petite ville de Jéricho. Un des habitants, qui se nommait Zachée et qui jouissait d'une grande fortune, désirait ardemment connaître le personnage si distingué qui remplissait alors la Judée du bruit de ses vertus et de ses miracles. L'occasion était favorable; mais la foule qui entourait le Sauveur était si considérable , que Zachée , c'était le nom de ce riche Publicain, désespérait de pouvoir l'étudier à l'aise , étant surtout d'une si petite taille qu'il devait s'attendre à être comme noyé dans les flots de cette multitude immense qui suivait Jésus. Il y avait à cela un remède ; c'était de monter sur un lieu élevé. Zachée , profitant de la présence d'un arbre très-commun dans la Judée et qui a la forme d'un figuier sauvage , le sycomore, s'y accommoda du mieux qu'il put, et attendit, dans cette espèce d'observatoire, le passage

de Celui dont il voulait connaître les traits et étudier l'admirable physionomie.

Cet empressement, singulier peut-être dans sa forme, mais bien légitime et bien pur dans son motif, n'échappa point à Celui qui en était l'objet. Le Sauveur remarqua la foi de cet homme parmi le grand nombre de ceux que la curiosité ou le hasard amoncelaient autour de lui, comme il avait autrefois distingué cette femme malade qui avait touché d'une façon particulière le bord de son manteau ; et, sachant bien que si le Publicain opulent ne lui offrait point l'hospitalité dans sa maison, c'était uniquement par l'effet d'une humilité qui le faisait s'en regarder comme indigne, il le prévint lui-même et lui annonça l'honneur qu'il voulait lui faire, en prenant ce jour-là place à sa table.

Zachée, au comble de la joie, s'empressa d'ouvrir à Jésus les portes de sa maison, comme il lui avait déjà ouvert celles de son cœur. Au reste, il ne faisait en cela qu'obéir à la grace, qui, prenant chez lui un accroissement toujours plus grand, le conduisit jusqu'à faire des sacrifices dont il est impossible de n'être pas surpris, quand on sait combien il est difficile aux riches de se détacher des biens qu'ils possèdent, et surtout d'aller au-devant des restitutions qu'ils ont à faire.

Le Sauveur ne s'arrêta pas long-temps à Jéricho ; mais c'était encore trop pour ceux de ses disciples qui rêvaient un empire terrestre à Jérusalem, et qui s'imaginaient que dans quelques heures il allait en prendre possession. C'est pour les détromper de cette erreur que notre divin Maître leur fit entendre cette parabole d'un homme riche et puissant qui allait prendre possession d'un royaume fort éloigné, et qui au retour demanda compte à ses serviteurs de la manière dont ils avaient fait valoir les talents qu'il leur avait confiés. Cet homme riche, c'était le Sauveur lui-même ; ce royaume éloigné, celui du ciel ; et les serviteurs représentaient les apôtres eux-mêmes et tous

les disciples de Jésus, qui apprenaient ainsi, d'une manière indirecte, qu'au lieu de songer à posséder maintenant un royaume il fallait travailler et souffrir pour le gagner.

C'est probablement dans la maison de Zachée que Jésus-Christ avait fait entendre ce discours. Il quitta bientôt après Jéricho pour continuer et achever sa route ; et comme il sortait de la ville, un aveugle nommé Bartimée, qui avait déjà imploré son secours au moment où il y entra, mais sans succès, reparut sur la route avec un autre aveugle, que peut-être il s'était adjoint pour attirer plus sûrement l'attention du Médecin adorable dont ils espéraient tous deux leur guérison ; c'est du moins la pensée des plus habiles commentateurs de l'Ecriture. Le plus hardi ou le plus confiant des deux, ayant été informé par ceux qui passaient en foule que Jésus n'était pas loin, se mit à crier après lui, malgré les observations et les menaces des assistants qu'il fatiguait sans doute par ses clameurs. Jésus, touché de sa persévérance, s'arrêta et donna ordre qu'on le laissât approcher. C'était pour lui l'aurore du bonheur, c'était l'annonce de sa guérison prochaine et infaillible ; aussi, ne se possédant plus de joie, il se mit à bondir et s'élancer du côté de son bienfaiteur, sans s'occuper des risques qu'il courait de se heurter contre quelque obstacle.

Le Sauveur, d'un ton plein de bonté, lui demanda ce qu'il voulait. Une semblable question eût peut-être été dangereuse pour d'autres, et voilà pourquoi ordinairement Dieu ne nous la fait pas, et nous invite plutôt à dire nous-mêmes, comme saint Paul après sa conversion : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Mais cet homme comprenait parfaitement sa position ; et sans s'occuper des autres besoins que la pauvreté avait dû sans doute lui créer, il ne songea qu'à la plus grande de toutes ses misères, qui était de ne pouvoir contempler la lumière des cieux. Le Sauveur le guérit, en attribuant par hu-

milité à la foi de cet homme un prodige dont la source première était dans sa toute-puissante bonté. Il n'avait pas obligé un ingrat, car l'aveugle guéri se hâta de publier partout, à la gloire de Dieu, ce qui venait de se passer en sa faveur; et tout le peuple qui en avait été témoin se joignit à lui par un cantique d'actions de grâces.

On était à six jours de la Pâque des Juifs. Jésus vint à Béthanie, où il avait précédemment ressuscité Lazare; ses amis se réunirent pour lui offrir un banquet auquel tous voulurent concourir. Ce fut dans la maison de Simon le Léproux que l'Hôte divin fut reçu. Marthe, à qui les soins du ménage semblaient plus particulièrement dévolus, se fit un honneur de servir à cette table, où se trouvait assis son frère Lazare, témoin vivant de la puissance miraculeuse de Jésus. Au milieu du festin, Marie vint répandre sur les pieds du Sauveur une si grande quantité de parfums que la maison tout entière se trouva remplie de leur délicieuse odeur.

C'était à la fois un acte de reconnaissance et de religion, et il eût été impossible de mieux appliquer cet hommage qu'à Celui qui en était l'objet. Il semble que les apôtres auraient dû être fiers et heureux de voir leur divin Maître traité d'une manière si délicate et si somptueuse; mais il y avait parmi eux des esprits faux et égarés par une passion qui a toujours à son service de spécieux prétextes : l'avarice; et Judas surtout en était devenu complètement l'esclave. A la vue de ces parfums qu'il jugea devoir être d'un grand prix, il ne put s'empêcher de témoigner un regret vraiment scandaleux, de n'avoir pas été dépositaire de ce trésor dont il aurait su faire un meilleur usage. Il y avait tant de pauvres à soulager ! Oui, mais il y avait aussi un Dieu à honorer, et les âmes éclairées des vraies lumières de la foi ne séparent jamais ces deux devoirs; la piété pour elles n'est pas moins sacrée que la charité. Tandis que ceux qui font valoir si haut le droit des pauvres, en oubliant les droits de

Dieu , ne travaillent bien souvent que dans l'intérêt ou de leur amour-propre ou de leur avarice ; comme le faisait alors le malheureux Judas , qui , dans la réalité , se souciait fort peu des pauvres , et ne songeait qu'à détourner à son profit une partie des aumônes dont il était le dépositaire.

Le zèle si peu éclairé des disciples murmurateurs rencontra une opposition aussi vive que juste de la part du Sauveur. Se constituant l'avocat de cette femme pieuse , il la justifia pleinement du reproche qui lui était adressé , et prit de là occasion de faire entendre cette célèbre prophétie qui est une des preuves les plus sensibles de la divinité de notre sainte religion. Qu'on se reporte en effet aux circonstances dans lesquelles se trouvait alors le Sauveur ; à l'obscurité de sa position ; au peu d'intérêt que l'univers devait prendre , en apparence , à l'action de cette femme inconnue , dont la mémoire semblait devoir s'éteindre dans bien peu de temps ; et l'on verra tout ce qu'il y avait , non pas de hardi , mais de divin dans la promesse que fait Jésus d'éterniser le souvenir de Marie et de ses pieux parfums. L'Evangile , en effet , a parcouru l'univers ; il a traversé les siècles , et partout où il a été annoncé , on a redit , pour le redire encore jusqu'à la fin des temps , un fait si peu saillant par lui-même , mais dont la renommée égale ou efface tout ce qui s'est jamais passé de plus célèbre dans le monde.

La présence du Sauveur à Béthanie y attirait beaucoup de monde ; mais tous n'y venaient pas avec une égale pureté d'intention. Cependant la curiosité qui portait une foule de Juifs à rechercher la présence de Lazare , pouvait avoir d'heureux résultats en les amenant jusqu'à la connaissance de Jésus , dont la divinité ressortait avec tant d'éclat du prodige de cette célèbre résurrection. Les ennemis du Sauveur le comprirent bien ; aussi cherchèrent-ils plusieurs fois à se défaire de Lazare comme d'un témoin importun , dont l'existence toute seule pouvait les convaincre

d'un criminel endurcissement ; mais leur malice échoua , et ils n'exécutèrent pas cet odieux projet.

En sortant de Béthanie on rencontrait un bourg nommé Bethphagé , près de la montagne des Oliviers ; ce lieu devait être le théâtre d'un événement plein de mystères , et qui occupe une grande place dans les préliminaires de la Passion du Sauveur. Les prophètes avaient prédit au Messie un triomphe aussi modeste dans la forme que remarquable pour le fond ; puisqu'à son entrée dans Jérusalem il devait se montrer Roi des cœurs , ce qui est la plus haute expression de la puissance , et en même temps avoir pour char triomphal le plus pauvre et le plus obscur de tous les animaux domestiques. Les disciples ayant procuré au Sauveur l'ânesse sur laquelle il devait monter , le peuple qui l'entourait se trouva comme saisi d'un enthousiasme de reconnaissance et d'admiration pour ce personnage extraordinaire qui avait fait tant de bien dans toute la Judée , et c'était à qui l'entourerait de plus d'hommages : ils étendaient leurs habits sous ses pieds , jonchaient la route de verdure , faisaient retentir les airs d'acclamations , et se livraient à tous les transports d'une joie aussi éclatante que respectueuse.

Il n'en fallait pas tant pour irriter les Pharisiens, et provoquer de leur part des plaintes et des murmures qui mirent à nu leur odieuse et implacable jalousie. Le Sauveur, sans en tenir compte , poursuivit sa course triomphale , et ses regards tombèrent enfin sur Jérusalem , qui allait devenir le théâtre de ses souffrances et de sa mort ignominieuse. A la vue de cette ville infortunée , que tant de prophètes avaient instruite et avertie , où le Dieu même des prophètes avait passé en semant la vérité et en faisant le bien , et qui malgré tant de faveurs de tout genre allait se rendre coupable d'un crime sans exemple , d'un affreux déicide , Jésus se sentit ému , ou plutôt s'émut lui-même , puisque tous les mouvements de son cœur obéissaient pleinement à sa volonté. Laisant couler des larmes qui nous

apprenaient à pleurer nous-mêmes sur les fléaux dont nous pouvons être témoins , et plus encore sur les péchés qui nous les attirent , Jésus exprima de la manière la plus tendre sa douleur sur le triste sort réservé à cette ville infidèle. C'était encore là une prédiction qui supposait en lui cette connaissance parfaite de l'avenir, qui ne peut appartenir qu'à Dieu. Rien en effet de naturel ni de politique ne pouvait faire prévoir alors cette ruine de Jérusalem, dont le Sauveur pourtant trace ici le tableau, comme pourrait le faire , après l'évènement , un historien qui en aurait été le témoin oculaire.

En entrant dans Jérusalem , il alla , selon son usage , droit au temple , qu'il purgea de cette tourbe de vendeurs et d'acheteurs dont le trafic, plein d'inconvenance et d'injustices , souillait la maison de Dieu et en faisait une caverne de voleurs. Le peuple en était dans l'admiration , les Pharisiens en murmuraient de dépit. Ils voulaient imposer silence aux petits enfants qui mêlaient leurs acclamations à celles de la foule ; mais Jésus prit leur défense , et montra tout le prix qu'il attachait aux louanges qui lui venaient de ces bouches innocentes et de ces cœurs si purs.

Il se passa alors un fait bien remarquable. Des gentils, qu'on peut croire avoir été du nombre de ceux qui connaissaient le vrai Dieu , étant venus pour adorer à Jérusalem , s'adressèrent à Philippe, qui leur était peut-être connu , et lui manifestèrent le désir de pouvoir approcher de Jésus et l'entretenir familièrement. Cette démarche de leur part toucha le Sauveur, qui, comparant les bonnes dispositions de ces étrangers avec l'éclat d'endurcissement et de malice où se trouvaient les juifs , prit de là occasion de faire entendre des paroles mystérieuses sur la mort qu'il allait subir, et la conversion des gentils qui devait en être la suite et l'effet.

Comme il parlait encore , une voix venue du ciel , et semblable à celle du tonnerre , répondit à la demande du Sauveur, qui pria le Père céleste de le glorifier aux yeux

de ses ennemis et de tout l'univers. Déjà il l'avait été par de nombreux miracles ; il allait encore l'être par sa résurrection , son ascension dans le ciel , la venue du Saint-Esprit sur la terre , et la prédication des apôtres qui devait reculer les limites de l'Eglise et porter la gloire du nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre.

Cette voix miraculeuse , que les ennemis du Sauveur n'entendirent que confusément et à laquelle ils s'empressèrent de chercher des causes naturelles , donna occasion au Sauveur de pousser en quelque sorte leur incrédulité jusque dans ses derniers retranchements. Il eut le bonheur d'en convertir quelques-uns et même des plus considérables ; mais le respect humain , dont ils ne surent pas triompher , paralysa chez eux cette foi qui leur ouvrait le chemin du salut. Ils n'eurent pas le courage de sacrifier quelque chose de cette gloire humaine , dont ils étaient les esclaves , pour rendre gloire à Dieu et se laisser vaincre par lui ; ils n'ont eu , hélas ! depuis dix-huit siècles , que trop d'imitateurs.

Après avoir long-temps insisté sur les caractères divins de sa mission , et sur la nécessité de croire à ses paroles , qui n'étaient que l'écho de la volonté du Père céleste , Jésus , voyant la nuit approcher , se retira avec ses apôtres dans le petit bourg de Béthanie , où une hospitalité sûre et gracieuse lui était toujours offerte ; et comme il revenait un matin à Jérusalem , il eut faim , et n'ayant point trouvé de fruits sur un figuier qui était le long de la route . et où il en avait cherché , il lança contre cet arbre infructueux une malédiction dont l'effet suivit de près sa parole. L'arbre se dessécha aussitôt.

Cette conduite du Sauveur était pleine de mystère et aussi de bonté. Voulant donner un exemple terrible , il choisit pour cela , non pas un homme qu'il aurait pu trouver si facilement dans ce grand nombre de serviteurs inutiles , que son œil sait si bien découvrir parmi les enfants d'Adam , mais il prend un arbre infructueux , sur

lequel il décharge en quelque sorte sa colère , pour nous avertir de ne pas nous y exposer nous-mêmes , puisque les effets en sont si terribles.

Arrivé à Jérusalem , le Sauveur y reprit son ministère de prédication , insistant tout particulièrement sur la nécessité de la prière , et sur la puissance que donne cette foi vive , qui peut aller jusqu'à obtenir même des prodiges ; et comme ses ennemis , toujours prêts à lui chercher quelque querelle , demandaient où il avait pris l'autorité nécessaire pour parler et pour agir comme il le faisait alors , il sut encore , par une réponse pleine d'adresse et de vigueur , leur fermer la bouche , et ajouter à l'admiration et à l'estime dont il était l'objet de la part du peuple.

C'est alors que , pour confondre l'orgueil et la malice des pharisiens , le Sauveur développa la parabole des deux enfants , dont l'un , après avoir désobéi à son père , se repentit et mérita son pardon par une obéissance tardive mais sincère , tandis que l'autre , après avoir paru obéissant tout d'abord , négligea dans la suite les ordres de son père ; et celle du maître de la vigne envoyant successivement ses serviteurs et son fils pour en demander les fruits aux cultivateurs , qui reçoivent indignement ces messagers en les mettant à mort. Il était facile de faire l'application de ces paraboles aux idolâtres qui , après avoir méconnu le vrai Dieu , allaient enfin le servir avec une fidélité que n'avaient pas eue les juifs , meurtriers des anciens prophètes , et qui devaient bientôt mettre le comble à leur malice en donnant la mort au Fils de Dieu lui-même.

Les Pharisiens , qui étaient les premiers à se reconnaître dans ce tableau , auraient peut-être dès ce moment-là porté les mains sur le Sauveur , s'ils n'avaient craint le peuple , qui le vénérât comme un prophète. Jésus profita des circonstances pour ajouter encore à ses instructions ; développant la parabole des invités aux noces , parmi lesquels se trouva un malheureux , qui n'ayant point la

robe nuptiale, fut jeté ignominieusement hors de la salle du festin. C'était une leçon terrible donnée à ceux qui oseraient un jour se présenter à la table eucharistique, et surtout arriver par la mort aux portes du ciel, sans être revêtu de cette robe d'innocence que l'on reçoit au baptême, que la pénitence peut au besoin réparer, et sans laquelle nul n'a le droit de s'asseoir au festin sacré de l'Agneau.

De nouveaux pièges tendus au Sauveur lui donnent de nouvelles occasions de confondre ses ennemis, et d'éclairer des plus pures lumières de la vérité cette foule avide qui l'entoure. C'est ainsi qu'il rappelle aux Pharisiens que l'on doit rendre à César ce qui est à César, en rendant aussi à Dieu ce qui est à Dieu ; et qu'il apprend aux Sadducéens à reconnaître la résurrection des morts, dont il montre les touchants effets et développe les preuves d'une manière à remplir d'admiration tous ceux qui l'écoutent.

Un pharisien, qui lui demande quel est le plus grand commandement de la loi, obtient cette belle réponse : *C'est la charité* ; car la loi tout entière est dans l'amour de Dieu et dans celui du prochain.

Après avoir tant de fois répondu aux interrogations captieuses de ses ennemis, le Sauveur crut devoir à son tour leur adresser une question qui devait mettre en évidence ce qu'ils s'obstinaient à ne pas reconnaître en lui : *la divinité*. Il leur demanda donc, un jour qu'ils étaient réunis en grand nombre, comment il se faisait que David, dans le psaume cent neuvième, donnât le titre de Seigneur au Messie, qui, de leur propre aveu, devait être son fils. Il leur fut impossible de répondre ; mais avec les lumières que la foi nous donne aujourd'hui, nous répondrions sans peine à leur place : Puisque le Messie est compté parmi les enfants de David, il faut donc que ce soit un homme ; et puisque ce grand roi, qui n'avait point de supérieur sur la terre, l'appelle son Seigneur, il faut donc que le Messie soit encore quelque chose de plus qu'un homme ; il faut que ce soit aussi un Dieu. La conséquence est rigoureuse.

Mais il ne fallait pas seulement rectifier les fausses idées répandues dans le peuple par ces hommes orgueilleux et impies : il fallait aussi démasquer leur hypocrisie, et prémunir les fidèles contre le scandale qui pouvait résulter de leur position éminente et de leurs vertus mensongères. Le Sauveur, pour cela, apprend au peuple qui l'entoure à vénérer la loi de Dieu sur les lèvres de ces misérables prédicateurs, et à se souvenir, en les écoutant, de ce Maître unique et adorable qui réside dans les cieux, et dont il faut savoir respecter la parole, même quand elle passe par d'indignes canaux pour arriver jusqu'à nous.

Fatigué peut-être de la route qu'il avait faite et des longs discours qu'il avait tenus, puisque par amour pour nous il a bien voulu connaître la fatigue, pour sanctifier et adoucir les nôtres, Jésus-Christ s'était assis en face du temple. C'est de là que son œil distinguant, au milieu des riches qui jetaient dans le tronc des sommes considérables sans s'imposer par là de véritables privations, une pauvre veuve qui y mettait deux petites pièces de monnaie qui lui étaient sans doute d'une grande utilité, il le fit remarquer à ses disciples par des paroles bien propres à consoler ceux qui ne peuvent offrir à Dieu que ce que saint Augustin appelle le trésor des pauvres, un faible don avec une immense bonne volonté.

Placés ainsi en regard du temple, les apôtres ne pouvaient manquer d'en admirer la belle construction. Ce fut au Sauveur une occasion de prédire la ruine de ce temple superbe, et de tracer à l'avance un tableau frappant des malheurs réservés à Jérusalem. Dans ce dernier châtiement, dont les circonstances devaient être si épouvantables, il est à remarquer que le Sauveur n'en parle jamais sans y joindre le souvenir de la fin des temps et du bouleversement de la nature, au jour du dernier jugement. Développant donc, avec une puissance extraordinaire d'expressions et d'images, cette terrible et importante vérité, il laisse entrevoir tout ce qu'elle a de précieux et de

consolant ; puisque le jugement de Dieu , en écrasant les impies , permettra aux justes de lever la tête et d'entrer en possession d'un éternel bonheur ; et voulant inculquer , en finissant , la nécessité de s'y préparer par la plus active vigilance , il présente la parabole des dix vierges et celle des talents , où l'on voit la nécessité de tenir ses mains toujours pleines de bonnes œuvres , puisqu'on peut toujours être surpris par la venue du souverain juge.

Il ne restait plus au Sauveur qu'à donner un aperçu de ce dernier jugement , où se confirmera la sentence portée immédiatement après notre mort. Il le fit dans cet admirable passage de son discours qui nous révèle un des mystères les plus intéressants de la religion , en nous apprenant que le Fils de Dieu a daigné se mettre , en quelque sorte , dans la personne des pauvres , et qu'au dernier jour il regardera comme fait à lui-même le bien , petit ou grand , qui aura été fait au dernier de ses serviteurs. Il était impossible de pousser plus loin la bonté et la miséricorde , que de nous permettre ainsi d'acheter le ciel au moyen des œuvres de charité faites avec un esprit de foi et un sentiment de piété chrétienne.

On comprend que le peuple ne se lassât pas d'entendre de semblables discours , et qu'il se levât dès l'aurore ¹, pour aller recueillir cette manne , incomparablement plus précieuse que celle qui avait nourri leurs pères dans le désert et qui soutenait en eux une vie purement temporelle , tandis que le Sauveur , par ses instructions , donnait à ceux qui voulaient l'entendre un précieux aliment pour la vie éternelle.

¹ Luc. xxiii. 28.



CHAPITRE XII

Le Sauveur se prépare d'une manière immédiate à sa passion. — Institution de l'Eucharistie. — Leçon d'humilité donnée aux apôtres. — Prédiction de la chute de saint Pierre. — Discours après la Cène. — Agonie du Sauveur au Jardin des Olives. — Sa divinité paraît dans ses souffrances. — Arrivée de Judas et des satellites. — Zèle de saint Pierre. — Le Sauveur devant les tribunaux de Jérusalem. — Comment il s'y présente. — Flagellation. — Jésus monte au Calvaire. — Les saintes femmes. — Le crucifiement. — Les diverses paroles du Sauveur, toutes empreintes du cachet de sa divinité. — Son dernier soupir. — Conclusion.

Le moment approchait où notre divin Maître allait confirmer sa doctrine et terminer ses enseignements, par une mort qui ne devait pas être moins éloquente ni moins précieuse que sa vie tout entière. Ses ennemis devenaient de jour en jour plus audacieux et plus puissants. Déjà l'infernal complot formé par eux était connu de Judas, cet apôtre perfide, qui n'avait pas craint de leur offrir son concours, moyennant une somme d'argent dont on était convenu avec lui. La crainte d'exciter quelque tumulte parmi le peuple était le seul lien qui retint encore leur malice ; mais bientôt ils allaient passer sur cette dernière considération, et le Sauveur, qui connaissait parfaitement leurs pensées, et qui savait le moment précis où la Providence leur permettrait d'agir, faisait ses derniers préparatifs pour une mort qui ne devait plus être reculée.

Il lui restait un grand devoir à remplir. Le sacrifice du Nouveau Testament n'avait pas encore pris la place de la Pâque ancienne, et le Fils de Dieu voulait accomplir la loi de Moïse, jusqu'à ce que la loi nouvelle, dont il était lui-même l'auteur et le consommateur, lui eût été substituée.

Après que ses disciples eurent préparé, avec son consentement et par ses ordres, la grande salle de ce festin mystérieux qui devait être suivi d'un banquet mille fois plus merveilleux encore, il se rendit au lieu désigné, et commença par donner à ses apôtres cette grande leçon d'humilité, qui fit tant d'impression sur saint Pierre et qui en fit si peu sur Judas. Abaissé devant eux, dans la position d'un serviteur, il ne rougit point de laver lui-même leurs pieds, pour leur rappeler une autre purification bien plus importante encore, celle de l'âme, qui doit toujours précéder notre admission à la table sainte.

Tout étant ainsi disposé, et le festin légal achevé, le Sauveur accomplit le grand mystère de l'Eucharistie avec une solennité simple, mais divine, dont l'effet dut être immense sur le cœur de ses apôtres. Il avait promis de leur donner son corps et son sang, pour être l'aliment de leur vie spirituelle; cette promesse si étonnante et si difficile à tenir pour un simple mortel, ne pouvait rien coûter au Dieu dont le pouvoir égale toutes les volontés. Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, il allait prendre lui aussi du pain et du vin; mais en les offrant il allait dire : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang; » et ce pain et ce vin, en conservant leur apparence extérieure, devaient nécessairement perdre alors leur substance, pour devenir ce que le Sauveur exprimait d'une manière si nette et si claire, son corps et son sang. Sans cela, en effet, comment la vérité se trouverait-elle sur ses lèvres? Il faut bien que ce que sa parole exprime, sa puissance l'opère; et quand on croit réellement à sa divinité, le miracle eucharistique n'a plus rien qui surprenne; on l'admire, on se tait devant lui, mais on le croit sans difficulté.

Judas était assis comme les autres à la table du Sauveur, qui, voulant faire un dernier effort pour amener ce malheureux disciple à se reconnaître et à se repentir, le désigna sans le nommer, et lui fit sentir à la fois qu'il

n'ignorait pas son crime, mais qu'il était prêt à le pardonner. Tout fut inutile, et Judas, encore tout plein de la nourriture céleste qu'il venait de placer dans son abominable cœur, sortit sans faire d'action de grâces, pour aller donner suite à son projet déicide.

Nous avons déjà vu, dans une autre circonstance, les apôtres préoccupés d'une question qui intéressait vivement leur amour-propre, celle de savoir quel était le plus grand parmi eux, et nous avons pu remarquer qu'ils choisissaient toujours les plus mauvais moments pour s'en occuper. Ils ne pouvaient manquer de le faire au moment de la mort de leur divin Maître. Il y répondit, comme d'usage, par une leçon d'humilité, qui apprend aux ministres de l'Evangile que leur véritable grandeur consiste dans les services qu'ils rendent à leurs frères. S'occupant ensuite d'une façon spéciale de celui qui devait avoir sur les autres une prééminence d'honneur et de juridiction, il promit à Pierre, en lui prédisant sa chute, que sa foi serait dans la suite inébranlable et servirait de soutien à celle des autres. Cette promesse, n'étant pas moins nécessaire pour les siècles à venir que pour le moment présent, dut nécessairement passer aux successeurs de saint Pierre, chargés eux aussi de maintenir la foi dans son intégrité, et d'y ramener ceux qui s'en éloignent.

Heureux d'une semblable promesse et trop confiant dans ses forces personnelles, dont il jugeait d'après sa bonne volonté, Pierre fit sonner alors bien haut son attachement à son divin Maître, et promit avec une sincérité réelle mais présomptueuse, de le suivre partout et de mourir, s'il le fallait, avec lui.

Mais il avait affaire à un Maître qui connaissait mieux que lui le secret de ses propres dispositions et dont le regard vraiment divin allait jusqu'au fond des cœurs. Jésus prédit à son apôtre son triple reniement, et aux autres leur lâche défection; puis après avoir prononcé une parole mystérieuse sur les deux glaives qu'on lui présenta, il

commença cet admirable discours, qu'on peut bien regarder comme le testament qui renferme à la fois ses dernières instructions et les preuves les plus touchantes de cet amour ineffable dont son cœur était rempli pour nous.

Adressant à ses chers disciples des paroles de consolation, il leur parle de cette auguste demeure du Père céleste, où ils viendront le rejoindre un jour, et leur recommande cette charité dont il veut que leurs cœurs soient pleins pour lui, et dont la marque la plus sûre est dans l'accomplissement de ses adorables volontés. Il leur promet ensuite cet autre consolateur, l'Esprit-Saint, qui doit venir après lui, et comme lui les remplir d'une force céleste. Il leur recommande de ne jamais se séparer de lui, mais de bien sentir que son secours leur est aussi nécessaire pour faire le bien, que la sève du tronc l'est aux branches de l'arbre pour porter des fruits. Revenant ensuite au précepte de l'amour, il parle dans les termes les plus touchants de cette charité fraternelle, qui doit être la marque distinctive de ses vrais disciples, et une de leurs plus douces consolations, au milieu des peines qui les attendent dans le monde. Ce monde, en effet, qui a été le persécuteur du Maître, ne saurait épargner les disciples; mais ils seront soutenus par les exemples du Sauveur lui-même, par le souvenir de son triomphe sur le monde, par les consolations de l'Esprit-Saint, par la vue anticipée de ce bonheur éternel qui doit être la récompense de leur généreuse fidélité, et enfin par cette bienveillance toute affectueuse dont ils seront l'objet de la part du Père céleste, qui les aime parce qu'ils ont aimé son Fils adorable, et dont la main puissante les soutiendra au milieu de tant d'épreuves et de combats.

Les Apôtres durent être profondément touchés de ce discours; ils le furent sans doute bien plus encore, quand ils virent leur divin Maître lever les yeux au ciel,

donner à son visage une expression mille fois plus haute encore et plus divine, et prononcer cette incomparable prière qui pouvait bien tomber des lèvres d'un homme, mais qui avait dû naître dans le cœur et dans l'esprit d'un Dieu.

Elle a pour objet trois demandes du plus grand intérêt. La première regarde le Sauveur lui-même, qui va entrer, par sa mort, en possession d'une gloire bien méritée par le soin qu'il a toujours pris de chercher celle de son Père céleste. La seconde regarde les apôtres, pour lesquels leur divin Maître demande, dans les termes les plus touchants, une série de grâces destinées à les préserver de la corruption du siècle et à les élever à une sainteté en rapport avec leur sublime vocation. Dans la troisième partie de cette belle prière, le Sauveur embrasse tous les fidèles, dont les besoins, présents d'avance à sa pensée, ne pouvaient échapper à sa tendre sollicitude, et il demande surtout l'union de leurs cœurs, les uns avec les autres, et tous ensemble avec le sien. Chacune des paroles de cette belle prière porte un cachet divin, et fournirait matière à de longues et utiles réflexions. Personne n'en a peut-être mieux saisi le sens et développé les mystères que Bossuet, dans ses admirables *Méditations sur l'Évangile*.

Les prodiges et les discours du cénacle étaient achevés: le Sauveur se rendit au jardin de Gethsémani. Il n'ignorait pas ce que ses ennemis lui préparaient, et il savait que ce lieu était particulièrement connu de Judas, qui devait le trahir. Mais le respect pour la volonté de son Père éternel le conduit précisément dans le lieu où elle l'appelle, et il va souffrir parce que ce Dieu veut sauver le monde par les souffrances, qui deviendront ainsi le grand remède au péché.

Ses apôtres l'accompagnent, ils ont besoin de cette leçon. Le calice que le Sauveur va boire, ils le boiront eux-mêmes un jour; il faut qu'ils apprennent à le faire. En

lisant leur vie, dans les Actes et les histoires de l'Eglise, on voit comme ils avaient su profiter de cet exemple, qui ne doit être perdu pour aucun de nous, puisque nous sommes tous destinés comme hommes à souffrir avec les autres, et comme chrétiens plus que les autres : *in hoc positi sumus*. En étudiant donc les dernières phases de l'histoire du Sauveur, nous apprendrons à respecter les ordres de Dieu, malgré les répugnances de la nature et à dire : Si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite, et non la mienne.

La divinité du Sauveur, qui se révèle partout dans sa vie, brille encore, ce semble, d'un éclat plus vif à sa mort. Ce n'est point ici une agonie ordinaire. Quelle paix ! quel calme ! quelle différence d'avec les personnages même les plus remarquables par leur patience, et quelle supériorité sur eux ! Job, Jérémie, au milieu de leurs douleurs, sont admirables de résignation ; mais ils multiplient les paroles, les plaintes, et il y a dans leurs discours une sorte de désordre qui accuse la faiblesse d'une nature, soutenue il est vrai, par la grace, mais essentiellement faible et misérable par elle-même. Ici on sent le Dieu qui souffre dans une nature qu'il s'est unie pour notre amour, mais qui souffre en Dieu, et qui, sous les ruisseaux de cette sueur de sang qui est elle-même un prodige et qui suppose des douleurs inouïes, se possède, parle et prie avec la même paix et le même calme qu'il le faisait un peu auparavant dans son cher cénacle.

Pendant que le Sauveur se soumet ainsi dans le jardin, Judas arrive avec une foule de gens envoyés par les princes des prêtres et les anciens. Jésus, sachant par cette lumière divine qui lui montre l'avenir comme le présent, tout ce qui doit lui arriver, se lève, et, au lieu de fuir, comme un homme faible et timide n'eût pas manqué de le faire, il va au-devant de ceux qui viennent le prendre ; et cela par un sentiment de respect pour l'autorité, qu'il

avait toujours montré dans sa vie, et qui brille plus éclatant que jamais aux approches de sa mort. La conduite des princes des prêtres était abominable et injuste. Notre-Seigneur n'était point un malfaiteur; au contraire, il avait passé en faisant le bien. C'était la jalousie et non la justice qui les poussait. Sous ce rapport ils méritaient le mépris. Mais ces hommes détestables étaient pourtant les dépositaires de l'autorité, dont Dieu permettait qu'ils abusassent. En pareil cas, s'il ne s'était agi que de se débarrasser d'eux, le Sauveur pouvait multiplier les prodiges; il pouvait demander à son Père des légions d'anges, qui ne lui eussent point été refusées. Mais il voulait surtout nous donner des leçons, et pour cela, suivant les lois de la prudence, il obéit, pour éviter les maux que sa résistance eût entraînés.

Voulant toutefois montrer que s'il se laissait prendre, c'était par amour pour nous et non point par faiblesse, il renverse ses ennemis, en leur répondant cette simple parole : « C'est moi. » Prodige vraiment admirable et qui semblait présager la chute prochaine des idoles dans le monde, à l'apparition de l'Evangile du Sauveur, et la conversion de ces milliers d'âmes qui devaient tomber plus tard, comme les Paul et les Augustin, au souffle de sa grace toute-puissante et victorieuse !

Les apôtres avaient des armes ; dans le premier moment, ils demandaient à s'en servir; saint Pierre même, dominé par son zèle, frappa sans attendre l'ordre : mais Jésus les arrêta, ne voulant pas qu'ils pussent plus loin la défense, et guérissant la plaie qu'avait faite le glaive de son disciple, il donna une preuve de sa divinité au moment même où son humilité subissait la dure loi que lui imposaient les circonstances et son amour pour nous.

Il eût été facile et avantageux à cette cohorte qui suivait Judas de s'emparer des apôtres, dont la résistance n'eût pu être longue ni efficace, et de se délivrer de la

présence de ces témoins, qui devaient plus tard être pour eux si embarrassants et si terribles. Mais Jésus voulait les conserver, et tout captif qu'il était lui-même, il n'eut qu'un mot à dire pour mettre ses chers disciples à l'abri de la violence : Laissez aller ceux-ci : *Sinite hos abire*. Il n'y avait qu'une puissance divine qui pût enchaîner, par ces simples paroles, la fureur de ces hommes pour qui rien n'était sacré.

Conduit d'abord dans la maison d'Anne, et de là dans celle de Caïphe, gendre de ce dernier, et qui était pontife cette année-là, Jésus fut livré, pendant une nuit tout entière, aux outrages les plus révoltants, qu'il supporta avec une patience vraiment divine : soufflets, crachats, faux témoignages, tout fut lancé contre lui, avec une atrocité et une ironie dont rien n'égalait peut-être jamais la perversité. Interrogé par le grand-prêtre pour savoir s'il était vraiment le Fils de Dieu, il répondit affirmativement; ce qui fut regardé comme un blasphème par tous les assistants, et ce qui en effet devait l'être, si Notre-Seigneur n'eût été qu'un envoyé ordinaire, un prophète semblable à tous les autres; et l'on ne saurait encore ici échapper au puissant dilemme posé par Massillon, dans son sermon sur la divinité de J.-C. : Ou admettez qu'il est un Dieu, ou bien poussez la hardiesse jusqu'au bout, et dites que c'est un imposteur s'attribuant la divinité qu'il n'a pas; car il faut nécessairement choisir entre l'un et l'autre.

Méconnu et renié par un apôtre aussi lâche dans le péril qu'il avait été présomptueux avant de s'y engager, Jésus, du milieu de ses tourments, laissa tomber sur Pierre infidèle et prévaricateur un regard qui porta dans son cœur le repentir le plus amer et le plus sincère. Quand on songe à l'état de faiblesse extérieure, d'abjection et d'abandonnement où l'humble Jésus était alors réduit, on ne peut guère expliquer naturellement la puissance de son regard sur un disciple qui venait de le méconnaître jusqu'à trois fois. Il fallait qu'une vertu divine

fût réellement cachée sous ces dehors obscurs , pour frapper ainsi l'apôtre , et faire jaillir de son cœur une source de larmes qui ne se tarit jamais.

Le jour qui suivit cette nuit orageuse devait éclairer de nouvelles horreurs. L'Homme-Dieu fut conduit chez Pilate, qui, apprenant que la Galilée était sa patrie, le renvoya à Hérode, gouverneur de cette province. Ce prince orgueilleux, pour se venger du silence dans lequel le Sauveur s'était retranché, le traita avec mépris, et l'ayant fait revêtir d'une robe blanche, le donna en spectacle à sa cour, comme si c'eût été un insensé.

Dans toutes ces démarches si pénibles auxquelles il est condamné, et dans toutes les réponses qui sortent de sa bouche, on admire la gravité de Notre Seigneur, la sérénité de son visage et le calme de son âme, que rien n'est capable de troubler. Point de paroles dures ou amères; point de gémissements, de supplications indignes de ce caractère sublime et de cette grandeur véritable qui est en lui. Quel silence au milieu de tant d'accusations calomnieuses! quelle sagesse dans ses paroles! quelle prudence dans ses réponses! Ah! la seule vue de sa personne auguste suffirait sans doute pour le justifier, si les hommes aveugles et abrutis qui l'entourent pouvaient comprendre le témoignage que rend à son innocence cet extérieur si divinement réglé.

Pilate l'a reconnue, cette innocence; mais il est trop faible pour en faire publiquement l'aveu, et ses intérêts temporels, qu'il ne veut pas compromettre, lui feront tenir jusqu'au bout la vérité captive. Toutefois il imagine des moyens pour soustraire la victime sainte au sort qu'on lui prépare; mais ces moyens barbares sont en quelque sorte plus odieux que la mort elle-même; ce parallèle avec Barabbas, insigne voleur, que la foule cependant préfère à Jésus, et cette sanglante flagellation dans laquelle les soldats d'une cohorte tout entière déchargent sur la chair sacrée de Jésus les coups de fouets qui la

font voler en lambeaux. Ce faible juge, en traitant si indignement J.-C., espérait que ses ennemis se contenteraient de sa flagellation, sans en venir jusqu'à exiger sa mort ; comme si le tigre auquel on donne du sang pouvait s'arrêter tant qu'il en reste quelques gouttes à boire. L'*Ecco homo*, bien loin de les adoucir, ne fit que les rendre plus furieux.

Il ne restait plus qu'à consommer le déicide ; c'est sur la montagne du Calvaire que le dernier coup devait être porté. Le nouvel Isaac y monta chargé, lui aussi, du bois de son sacrifice ; et comme l'épuisement de ses forces faisait craindre à ses bourreaux qu'il ne pût arriver au sommet de la montagne, ils lui donnèrent un secours dans la personne de Simon le Cyrénéen, qui ne précédait pas le Sauveur, dit saint Ambroise, mais portait la croix après lui ; donnant ainsi l'exemple à tous ceux pour qui cette parole est faite : « Qu'il porte sa croix, et qu'il me suive ¹. »

Plus courageuses que les apôtres, les femmes pieuses qui avaient suivi et assisté le Sauveur dans ses courses évangéliques, le suivaient encore à la montagne de son sacrifice, mêlant leurs larmes au sang qu'il versait sur cette voie douloureuse. Leur tendre compassion mérita un regard de reconnaissance de la part de Celui qui se plaît à essuyer, même dès cette vie, les larmes de ses fidèles serviteurs, en attendant qu'il leur prodigue au Ciel ses plus ineffables consolations.

Parvenu au sommet du Calvaire, la croix est étendue devant lui, et il donne sans murmurer ses pieds et ses mains aux clous qu'on y enfonce. La croix s'élève avec son précieux fardeau, et, retombant avec force dans le trou qui lui est préparé, elle achève de briser ce corps, qui ne se soutient plus que par un miracle d'amour. C'est du haut de cette chaire qu'il va compléter ses prédications, en laissant échapper des paroles où le cachet de la puissance divine est partout visiblement imprimé.

¹ Luc, ix. 23.

Et d'abord il demande à son Père le pardon de ses bourreaux. Ce cri ne s'était point échappé jusqu'alors des entrailles de la nature. Les plus grands héros, comme par exemple Germanicus, mouraient en faisant jurer à leurs amis de venger leur mort. Evidemment il y a ici plus qu'un homme, puisqu'il y a un cœur qui sait inventer le pardon des injures.

Au milieu des blasphèmes et des insultes que lance contre lui cette populace aveugle et impie, il promet le Ciel à un des deux voleurs crucifiés à ses côtés, et qui, touché de la grace, vient de lui adresser un mot de repentir et une fervente prière. « Vous serez, lui dit-il, aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Un homme ordinaire aurait pu dire : « Nous serons tous les deux aujourd'hui dans le tombeau. » Mais pour parler comme Jésus, il fallait avoir la clef du ciel et en être le Maître.

Apercevant ensuite sa sainte Mère et son disciple bien-aimé au pied de la croix, il recommande l'une à l'autre, non pas comme un homme ordinaire, qui supplierait son ami de tenir sa place auprès d'une mère délaissée, mais en créant avec puissance une sorte de parenté spirituelle, dont les conséquences ne doivent pas se borner à son disciple, mais s'étendre jusqu'à la fin des siècles, à tous les vrais chrétiens, qui ne sépareront jamais la dévotion pour Jésus d'avec la dévotion à Marie.

Elevant, bientôt après, les yeux au ciel, il adresse à son Père cette plainte mystérieuse, qui montre l'excès des douleurs et de l'abandonnement où son âme est réduite ; mais il le fait d'une voix grande et forte, qu'un simple mortel n'aurait sans doute pas trouvée dans un pareil moment et dans un état d'épuisement si voisin de la mort. C'est toujours la puissance de la Divinité, unie à la faiblesse de l'homme qui se sacrifie.

Une soif ardente le dévore ; c'est moins une soif naturelle, que l'ardent désir de souffrir encore pour nous et de nous voir profiter de ses souffrances. On ne trouve,

pour en adoucir les rigueurs, qu'un breuvage qui ajoute à ses souffrances. C'est trop souvent, hélas ! ce que nous lui offrons nous-mêmes, quand il nous manifeste ses désirs pour notre conversion à une vie meilleure ou plus parfaite.

L'instant du dernier soupir approchait ; mais Jésus, possédant alors son âme aussi parfaitement qu'en toute autre circonstance, passe en revue dans son esprit les oracles des prophètes, qui viennent de recevoir leur dernier accomplissement par ce breuvage que tant de siècles auparavant le roi David avait distingué parmi toutes les autres circonstances de cette passion, dont il semble plutôt l'historien que le prophète. « Tout est accompli, » dit alors ce bon Maître. Puis, poussant encore un grand cri, évidemment au-dessus des forces de la nature, il remit son âme dans les mains de son Père ; car il a la puissance de la remettre, comme il aura celle de la reprendre¹, ce qui ne peut appartenir qu'au souverain Maître de la vie et de la mort.

Nous voulons nous arrêter à ce dernier soupir, car nous n'avons entrepris de raconter que la vie mortelle du Sauveur. D'autres ont dit ou rediront les prodiges qui suivirent sa mort, les précautions qui entourèrent sa sépulture et qui rendent si incontestable le miracle de sa résurrection ; ils feront connaître en détail ses nombreuses apparitions, témoignages de la vie réelle et nouvelle qu'il avait pu reprendre pour lui, comme il saura nous rendre à nous-mêmes, celle que la mort va bientôt nous ravir ; ils diront le mystère si étonnant de cette infusion de l'Esprit-Saint sur les apôtres, qui complète la mission du Sauveur Jésus et commence celle de ses disciples laquelle se continuera, par l'Eglise, jusqu'à la fin des temps, et cela d'une manière si évidemment miraculeuse, que, s'il est possible au cœur des incrédules de résister à ce prodige, il n'est pas permis à leur esprit, pour peu qu'il soit éclairé et réfléchi, de se refuser à dire : « Le doigt de

¹ Joan. x. 18.

Dieu est ici. » Nous laissons à d'autres la consolation de pousser jusqu'au bout dans cette route où il est si doux et si consolant de marcher, et, nous arrêtant à cette mort de Jésus, dans laquelle l'un des plus célèbres incrédules du dernier siècle ¹, après l'avoir comparée à la mort du sage Socrate, retrouvait tous les caractères de la mort d'un Dieu, nous descendrons du Calvaire, en disant comme le Centurion, qu'avait ému si profondément et si utilement cette scène attendrissante : « Vraiment cet homme-là était le Fils de Dieu. »

¹ J.-J. Rousseau.

FIN.

TABLE

CHAPITRE I. Zacharie et Elisabeth. — Incarnation du Verbe divin. — Visitation. — Naissance de Jean-Baptiste. — Songe de Joseph. 13

CHAP. II. Paix générale dans l'univers. — Naissance du Sauveur. — Les bergers à l'étable. — Marie près de la crèche. — La circoncision. — Arrivée des mages. — La purification. — Cruauté d'Hérode. — Les saints innocents. — La fuite en Egypte. — Le saint Enfant retrouvé dans le temple. 23

CHAP. III. Vie cachée du Sauveur. — Commencements de Jean-Baptiste. — Témoignage qu'il rend à Jésus-Christ. — Baptême du Sauveur sur les bords du Jourdain. — Le Saint-Esprit descend en forme de colombe. — Voix du Ciel. — Tentation au désert. — Nouveaux témoignages rendus au Sauveur par Jean-Baptiste. — Choix des premiers disciples. — Nathanaël. — Le Sauveur commence son ministère apostolique. — Noces à Cana. — Premier miracle de l'Homme-Dieu. 39

CHAP. IV. Séjour à Capharnaüm. — Vendeurs chassés du temple. — Nicodème. — Prédications de Jean-Baptiste; Hérode le fait mettre en

prison. — La Samaritaine. — Election des apôtres. — Les démons rendent témoignage au Sauveur — Guérison de la belle-mère de saint Pierre. 53

CHAP. V. Réponse de Jésus à un scribe qui voulait le suivre. — Sa réponse à deux autres demandes du même genre. — Tempête sur le lac de Génésareth. — Guérison d'un possédé. — Les démons et les pourceaux. — Le Sauveur guérit un paralytique. — Saint Matthieu appelé à l'apostolat. — Les pharisiens se scandalisent de la condescendance de Jésus pour les pécheurs. — Pourquoi les apôtres ne jeûnaient pas. — Une femme touche avec foi la robe du Sauveur. — Résurrection d'une jeune fille. — Deux aveugles sur le chemin de Jérusalem. — Démon muet. — La piscine de Jérusalem; paralytique guéri. — Divinité du Sauveur démontrée par lui aux pharisiens. 66

CHAP. VI. Epis rompus. — Jésus se soustrait aux poursuites de ses ennemis. — Election des apôtres. — Sermon sur la montagne. — Pourquoi le Sauveur n'a point écrit lui-même son Evangile. — Guérison d'un lépreux. — Le serviteur du centurion. — Le fils de la veuve de Naïm. — Les disciples de Jean et le Sauveur. — Eloge du saint précurseur. — Terribles menaces lancées contre des villes coupables. — Madeleine chez le Pharisien. — Etrange résolution des parents de Jésus. — Péchés contre le Saint-Esprit. — Les Ninivites et la reine de Saba. — Exclamation d'une femme du peuple. — Qui sont les parents du Sauveur. — Divinité de Jésus-Christ. 77

CHAP. VII. Jésus parle en paraboles. — Il vient à Nazareth; lecture dans la synagogue. — La colline du précipice. — Martyre de Jean-Baptiste. — Retour en Galilée; les saintes femmes. — Admirable instruction donnée aux apôtres. — Les cinq pains multipliés dans le désert. — Jésus marche sur la mer pour aller joindre ses disciples; foi héroïque de saint Pierre. — Divinité de Jésus-Christ. 93

CHAP. VIII. Endurcissement des Juifs. — Jésus, pain de vie. — Présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. — Fidélité des vrais disciples. — Viandes interdites. — La Cananéenne. — Seconde multiplication des pains. — Les Pharisiens et les Sadducéens unis contre le Sauveur. —

Aveugle guéri. — Confession de saint Pierre. — Eternelle durée de l'Eglise. — La Passion prédite. — Transfiguration de Jésus-Christ. — Jeune homme possédé du démon. — Nouvelle prédiction des souffrances du Calvaire. — Leçon d'humilité. — Petits enfants. 104

CHAP. IX. La fête des tabernacles. — Sincérité des évangélistes. — Les dix lépreux. — Contradictions au sujet du Sauveur. — On cherche à s'emparer de lui. — La femme adultère. — Discours du Sauveur aux Juifs; il y prouve sa divinité. — L'aveugle-né. — La divinité de Jésus-Christ. — Les soixante-douze disciples. — Joug du Sauveur. — Grand précepte de la charité; histoire du Samaritain. — Marthe et Marie. — L'Oraison dominicale. — Anathèmes lancés contre les pharisiens. — Conseils et encouragement pour les hommes apostoliques. 116

CHAP. X. Une discussion entre deux frères. — La Providence divine. — Comment il faut se préparer à l'avènement du royaume de Dieu. — Massacre de quelques Galiléens. — Témoignages de la divinité de Jésus-Christ. — Le Sauveur revient sur les bords du Jourdain. — Un mot de plaisanterie sur Hérode. — Hydropique guéri. — Jésus profite de tout pour instruire le peuple. — Porter sa croix. — Diverses paraboles; l'enfant prodigue. — Conseils aux riches. — Sainteté du mariage. — Eloge de la virginité. — Le mauvais riche. — Comment vient le royaume de Dieu. — Remarque utile pour l'interprétation des saintes Ecritures. — La veuve et le méchant juge. — Le Pharisien et le Publicain. — Les petits enfants; grande leçon donnée à leur occasion. — Question faite par un homme riche. — Parole des ouvriers envoyés à la vigne. 132

CHAP. XI. Résurrection de Lazare. — Oracle du grand-prêtre Caïphe. — Retraite du Sauveur. — Il revient à Jérusalem. — On lui refuse le passage à Samarie. — Nouvelle prédiction de sa mort prochaine. — Ambitieuse demande des deux apôtres Jacques et Jean. — Zachée. — Les deux aveugles, dont un est guéri par Jésus. — Festin dans la maison de Lazare. — Murmure des disciples au sujet de Marie-Madeleine. — Triomphe du Sauveur à son entrée dans Jérusalem. — Jésus pleure sur cette ville infortunée. — Il va droit au temple. — Les gentils présentés par Philippe. — Voix venue du Ciel. — Arbre desséché. — Nou-

velles prédications du Sauveur. — Soulèvement des Pharisiens contre lui. — Admirable conduite du Sauveur dans ces circonstances difficiles. — L'obole de la veuve. — Ruine du temple prédite. — Quelques mots sur le dernier jugement. — Zèle du peuple pour entendre le Sauveur. 152

CHAP. XII. Le Sauveur se prépare d'une manière immédiate à sa passion. — Institution de l'Eucharistie. — Leçon d'humilité donnée aux apôtres. — Prédiction de la chute de saint Pierre. — Discours après la Cène. — Agonie du Sauveur au Jardin des Olives. — Sa divinité paraît dans ses souffrances. — Arrivée de Judas et des satellites. — Zèle de saint Pierre. — Le Sauveur devant les tribunaux de Jérusalem. — Comment il s'y présente. — Flagellation. — Jésus monte au Calvaire. — Les saintes femmes. — Le crucifiement. — Les diverses paroles du Sauveur, toutes empreintes du cachet de sa divinité. — Son dernier soupir. — Conclusion. 170

FIN DE LA TABLE.